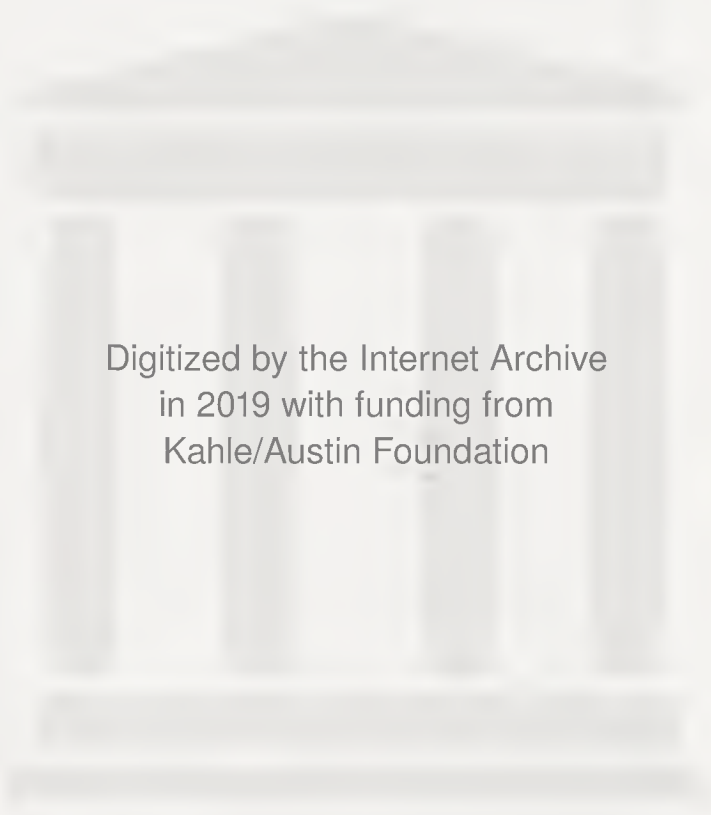


aragon le  
libertinage

L'IMAGINAIRE  
  
GALLIMARD



Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation





COLLECTION  
L'IMAGINAIRE



Aragon

# Le Libertinage

Gallimard

Trent University  
Peterborough, Ont.

© *Éditions Gallimard, 1924.*



A PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

Mais moi qui ne suis pas du monde.

ALFRED DE MUSSET.

Thomas J. Bata Library  
TRENT UNIVERSITY  
PETRIE BUILDING, ONTARIO



## AVANT-LIRE

Je ne raconterai pas ma vie. Ce qui est ici mon objet, ce sont mes livres, l'écriture. Au moins au départ, pourtant, cette étrange occupation qui peu à peu va s'emparer d'un homme est inséparable de sa simple biographie. Je ne me souviens pas d'un temps où je n'aie pas écrit. Ce qui s'entend au moins de deux manières. Car j'ai vraiment toujours écrit, même quand je ne savais pas écrire : je dictais à mes tantes des textes dont rien n'est resté. Les premiers souvenirs de ma vie qui sont de l'avenue de Villars où ma famille habitait et qu'elle a quittée au dernier terme de 1899, et de Charbonnières où nous étions en vacances l'été de cette année-là, sont peut-être mêlés de ce qu'on m'en a dit et des photographies qui en demeurèrent (j'avais de vingt-deux mois à deux ans). Ma *mémoire* véritable commence à l'Exposition de 1900, avec le trottoir roulant, et le Théâtre d'enfants où j'ai attrapé la rougeole. Mais enfin, cette part de la mémoire qui reflète

non les choses extérieures, mais la vie intérieure de l'être humain, la vie de l'esprit, la réflexion à soi-même adressée, je n'en retrouve trace qu'à partir du moment où j'écris. Cela doit commencer en 1901-1902, et cette conscience rudimentaire de moi-même est liée à ce premier apprentissage physique de l'écriture, à la répulsion que j'avais de cette brave dame qu'on avait chargée de m'apprendre à former les bâtons et les lettres, qui avait la regrettable manie, m'arrachant le crayon ou le porte-plume pour me montrer d'exemple comment faire, d'en sucer le manche, ce qui m'écœurerait.

C'est pourtant dans cette même année que n'ayant cependant jamais encore rien *lu*, ce qui s'appelle lire, j'avais quatre ans, l'idée me vint d'écrire, et de la façon la plus singulière. A part le Théâtre d'enfants de l'Exposition, je n'avais même jamais *vu* un théâtre, quand un jour, par commodité, pensant que je n'entendrais rien de ce qui se disait, on m'emmena par-dessus le marché à une pièce du genre bouffe militaire qui s'appelait *Le billet de logement* et n'était guère de mon âge. Mais je m'en souvins si bien dans le détail que, pour me l'avoir entendu raconter (l'officier, il croit qu'il est chez des gens très bien, mais pas du tout, c'est la maison publique...), ma mère, croyant en effacer l'impression par un autre spectacle, me prit une place au Châtelet pour *Un oncle d'Amérique* où la confusion n'était pas de même ordre (ici un « automobiliste »,

nouveauté alors du type cosmonaute, habillé d'un manteau de fourrure avec des lunettes noires, laissait, à une halte, place à un ours véritable que la dame dans la voiture prenait pour son mari). C'est sous l'impression de ces deux expériences que j'entrepris, sur le beau papier épais des cabinets, d'écrire au crayon une pièce de théâtre, dont à distance je me rends compte qu'elle était plus proche de Shakespeare que du Châtelet ou de Mouëzy-Éon. Cela s'appelait *Les enfants de Cléopâtre*, et il est certain que dans ma tête, à comment je la décrivais, cette reine d'Égypte tenait physiquement de M<sup>me</sup> Cléo de Mérode, dont j'aimais à regarder le beau visage sous les bandeaux, comme j'imagine les enfants d'aujourd'hui s'attardent à caresser celui de M<sup>me</sup> Brigitte Bardot. Pendant les quatre années qui suivirent, j'ai écrit avec des caractères mêlés de dessins, sur le même papier, un nombre considérable de romans, avant d'en avoir jamais lu. Je n'en ai conservé qu'un tardif, écrit à la fin de 1903, à six ans juste, et portant pour date 1903-1901, parce que j'en avais fait cadeau à *Marguerite* pour son anniversaire (*février 1904*) : à six ans, quand déjà j'avais eu entre les mains *Le général Dourakine*, et qui s'en ressent. Cela s'appelait *Quelle âme divine!* et je l'ai publié en 1923, sans correction que l'orthographe ni d'autre explication que la date en fin du texte, dans *Le Libertinage*, si bien que fort longtemps personne n'a remarqué que c'était là l'œuvre d'un enfant,

et même en 1931 la revue *Querschnitt* à Cologne l'a traduit, en disant qu'il y fallait voir le récit romancé d'un voyage que je venais de faire en Union soviétique (parce que *Quelle âme divine!* effectivement se passe, pour une part, en Russie).

Je regrette les manuscrits antérieurs que la pudeur de mes sept ou huit ans m'a fait détruire. Ils comportaient en particulier une série de quatorze « romans » où se faisait sentir l'influence d'Émile Zola, que j'ignorais, cela va sans dire, simplement parce que ma mère prenait au cabinet de lecture de l'avenue de Neuilly la série des *Rougon-Macquart* et que, sur deux mots entendus à table, j'avais décidé de faire de mes romans l'histoire d'une famille, et d'en appeler le cycle de son nom, *Les Rouné*. Malgré cette évidente imitation, il est certain que tout dans ces premiers manuscrits relevait de l'invention personnelle : Zola borné au nom de famille, rien n'y relevait ni de Balzac, ni de Stendhal. Pas trace du « roman de papa ». L'époque de la lecture commençant, on m'avait abonné à *Mon Journal*, une publication Hachette qui fut ma passion, mais où je fus entièrement contaminé par les contes et les romans illustrés; puis la lecture de *Mon Bonheur*, de *Mon beau livre*, du *Journal de la Jeunesse*, du *Journal des Voyages*, et avant ma première communion (1908) le fait que j'avais dévoré sensiblement toute la littérature classique, tout le programme du baccalauréat, tout cela jette naturellement sur ce que j'ai écrit

à partir de *Quelle âme divine!* un soupçon d'inauthenticité. Mais enfin les romans demeuraient la seule forme qui me semblât digne de moi et, jusqu'à mon entrée à l'école Saint-Pierre-de-Neuilly, en sixième, c'est-à-dire à la rentrée de mes dix ans, je n'ai jamais écrit rien d'autre. Il y en eut une soixantaine qui devenaient chaque année un peu plus longs, atteignant pour les derniers deux ou trois cahiers d'écolier, écrits recto et verso, prenant un caractère romantique, exotique, et surtout (sans une exception depuis l'époque des *Rouné*, qui étaient des romans contemporains) se passant, de préférence au Moyen Age ou à la Renaissance, mais toujours dans un siècle défunt.

C'est à Saint-Pierre que la poésie me détourna du roman, avec un livre de poèmes qui s'appelait *Les Fleuves et les Heures*, et deux tragédies en cinq actes et en vers, *L'Otage* (sans rapport avec Claudel, il s'agissait de Charles d'Orléans) et *Tamerlan* (dont le héros était Hafiz, et l'action se situait lors de la prise de Chiraz).

Tout cela prête à sourire, comme l'enfance de la pensée. Mais c'est l'enfance de la pensée. J'appartenais donc dès le plus jeune âge à cette espèce zoologique des écrivains, pour qui la pensée se forme en écrivant, alors que pour d'autres hommes elle se forme en parlant. Je n'ai pas changé depuis. Je crois profondément ne *penser*, au sens plein du mot, que lorsque je donne la forme des lettres et des mots à ce qui se

développe en moi. J'entends bien que, la plume posée, ce mécanisme singulier ne s'arrête pas, qui nous semble distinguer l'homme de la bête, mais pourtant la pensée non fixée, courante, labile, qui n'a corset ni de la phrase ni de la syntaxe, me semble toujours un peu abusivement nommée du même nom que celle qui a forme verbale écrite et demeurera sans moi ce qu'elle était quand elle me prit pour siège, moi qui vais varier, perdre pied, oublier ce qui en fait la nécessité, la logique, le fil.

J'ai toujours écrit. Et même quand je n'ai pas l'air d'écrire, je ne fais que me préparer à le faire. Ce qui m'habite dans ces temps morts est une pensée au sens vulgaire du mot, comme les gammes sont de la musique. La grande affaire de ma vie aura été le mariage de cette pensée pleine, qui est de moi-même, et du monde extérieur. C'est le passage de l'enfance de l'esprit à cette force adulte, sans laquelle on n'a pas le droit au nom d'homme. Il arrive un jour où les mots font l'amour avec le monde. C'est là ce que, pour moi, et je ne demande à personne de trouver cela raisonnable, j'appelle *réalisme*. Depuis *Les enfants de Cléopâtre* jusqu'aux années trente, l'histoire de mes livres est celle de cette croissance et de ce débat. La conscience m'en est venue peut-être assez tard, mais d'où je suis c'est ainsi que tout a pris couleur.

Et à ceux qui en concluraient que je renie mes premiers écrits, je dirai que l'homme n'est pas la négation de l'enfant, mais son développement, et



malheur à qui veut barrer ce qu'il fut ! L'insensé ne comprend-il pas que rien de ce qu'il est ne serait sans ce qu'il a été ? La pensée, c'est la conscience : et la conscience n'existe pas en dehors de ses cheminements. Si l'enfance chez moi fut prolongée, en vais-je contester le charme ? Je me méfie de ceux qui sont venus au monde en sachant d'emblée ce qui est le beau et le bien, qui n'ont jamais versé dans l'ornière, qui ont la lèvre superbe des vérités révélées. Ainsi se montrent les robots. Dans l'homme, il demeure toujours un peu de l'enfant, une sorte d'innocence, de ciel, qui fait à tous notre grande parenté, par quoi le pire de mes semblables a pourtant avec moi soudain quelque chose de commun, et l'écho je ne sais s'il est de lui ou de moi-même...

\*

Je l'ai dit, la volonté de roman allait à contrepied de cette conspiration au grand jour qui prit forme avec Dada, et se poursuivit dans le surréalisme, contre l'art, le roman, etc. On me passait difficilement cette activité suspecte, et peut-être étais-je pourtant le seul d'entre les conspirateurs à qui on la passa du moins dans les premiers temps. *Télémaque* qui suivit *Anicet* n'est pas un roman, bien que je l'eusse commencé par une tentative, bientôt abandonnée à cause de l'accueil reçu, d'excuser le roman par un certain fantastique. *Télémaque* récrit devint une sorte de

manifeste de l'écriture, à quoi se mêlent de purs et simples manifestes Dada, je ne saurais aujourd'hui le faire figurer dans mon domaine romanesque. Pourtant, si, dans cette période qui va de l'éclatement de Dada à la formation du Groupe surréaliste, mes amis m'eussent proprement chassé, prétendant récidiver dans la voie du roman, ils eurent encore cette indulgence à mon égard de tolérer que j'écrivisse de petites histoires, contes, nouvelles, scènes dialoguées, que je recueillis en 1923 (achevé d'imprimer premier trimestre 1924) sous ce titre équivoque : *Le Libertinage*, que je n'ai jamais entendu qu'au sens de ces *libertins* du xvii<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire les libres penseurs dont Théophile de Viau est l'image. Pour la même raison que *Les Aventures de Télémaque* ne figurent point ici, je reprends ce livre en ce qu'il a de romanesque, dans sa partie imaginative, l'amputant de sa préface, qui tient aussi du manifeste de ce temps-là, non pas seulement parce que je ne suis plus d'accord avec bien des choses qu'elle contient, mais parce que cela n'a rien à faire ici et que je ne vais pas me mettre à discuter avec moi-même. Au reste, ce grand manifeste initial (*le scandale pour le scandale*) était là pour *me faire pardonner* la part de l'imagination romanesque, c'était une grande précaution oratoire à l'usage de mes amis. Je puis aujourd'hui m'en passer, n'ayant personne à ménager, fût-ce paradoxalement dans la lumière du scandale. Mon scandale aujourd'hui est

d'autre sorte, et je n'ai point à le couvrir d'aucun manteau<sup>1</sup>.

En fait de précaution oratoire, *Quelle âme divine!* avec sa date en était une du genre parapluie. Ainsi s'ouvrait *Le Libertinage*, à vrai dire commencé avec *La demoiselle aux principes*, encore au Val-de-Grâce, avant le départ pour le front, que Paul Budry allait publier dans *Les Écrits nouveaux* (août 1918). Cette demoiselle-là avait été mon premier pas adulte dans la fiction : le dandysme qui s'y exprime avec le personnage de Denis n'en était pas sans doute à son coup d'essai. On peut cependant voir dans le *ton* même d'*Anicet*, au second chapitre, ce qu'il allait advenir de ce dandysme-là. Mais peut-être en faut-il chercher la racine pour en comprendre la progression : où la trouverait-on mieux que dans ce texte jusqu'à ce jour inédit, d'avant qu'on me publie, au vu duquel Apollinaire, aux premiers jours de l'automne 1917, demanda que j'écrive pour *Sic* l'article sur la représentation des *Mamelles de Tirésias* (qui fut le premier de moi qu'on imprima)? Au temps d'*Alcide* ou *De l'Esthétique du Saugrenu*, comme cela s'appelait, je ne

1. On trouvera peut-être singulier que j'aie laissé en tête de ce livre pourtant une dédicace à un homme dont le comportement ultérieur pouvait légitimer que je déchire cette page du livre. Je ne puis m'y décider : celui dont j'écrivais alors le nom en tête du *Libertinage* était mon ami, je n'accepte pas que le fasciste qu'il est devenu puisse aujourd'hui m'effacer le visage de notre jeunesse.

songeais pas encore à signer de mon nom, cela portait le pseudonyme *Pierre Cèpe*. Les rapports d'Alcide et de la « Jeune fille bien élevée » préparent apparemment ceux de Céline et Denis dans *La demoiselle*, mais ici le système est au premier plan, c'est-à-dire que c'est un essai prêté à des personnages. Tandis que, dans *La demoiselle*, le système n'est plus qu'un moyen de la dramaturgie. Voici donc :

ALCIDE  
ou De l'Esthétique du Saugrenu.

*Le grand critique d'art qui n'avait pas vingt ans considéra d'un air de commisération la jeune fille stupide et bien élevée qui l'accompagnait :*

*« Chère, dit-il, avec un fort accent métèque, le beau n'est pas plus le faux qu'il n'est le vrai : le beau, c'est l'inattendu. » Un coup d'œil sur la Samaritaine, qui érigeait devant lui la tourelle de la rue des Prêtres, l'incita à s'expliquer : « L'inattendu est à la base de toute émotion esthétique. C'est parce que toutes les femmes sont différentes d'elle que la Vénus de Milo nous paraît belle; encore*

*n'est-elle point parfaite parce que nous l'avons trop vue et qu'elle ne nous surprend plus guère, à peine est-elle maintenant pour nous une convenable enseigne de bandagiste. Trop longtemps on a ramené l'esthétique à l'étude des proportions et des rapports. Nous sommes las des équations que nous savons résoudre; pour nous plaire il faut nous surprendre. » La jeune fille murmura sagement le nom d'Edgar Allan Poe. « Chère âme, dit Alcide (ce qui dénotait chez lui un violent agacement), l'étrange nous est trop connu, laissons cela au Grand Guignol. Pour nous convenir l'inattendu se doit d'être adéquat. La Samaritaine est assez l'exemple de la beauté moderne : admirablement harmonisée au quartier qu'elle décore, elle est adaptée exactement à ses fonctions. Avant de songer à faire œuvre d'art, l'architecte a bâti une bonne charpente de solides poutres de fer qui se coupent à angle droit. Mais ce qui charme en elle, c'est le saugrenu de la décoration (ce mot n'est pas péjoratif); elle n'est le temple ni de la raison, ni de l'art, ni de la science, ni de la religion, ni de l'amour, agréables mais irréelles chimères; elle est seulement le palais féerique où des demoiselles poudre-de-rizées mesurent avec des gestes inharmoneux des pièces de pauvres étoffes et offrent tout le jour aux chalands venus par les ascenseurs des boutons de manchettes ou des lampes électriques. Aussi comme l'architecte qui orgueilleusement a signé et paraphé son œuvre sur la céramique d'or d'un panneau, comme l'architecte savait bien quel*

monument il bâtissait! Il l'a orné de tout ce qui peut prouver que c'est une maison dont les actionnaires sont riches et le commerce prospère. Il l'a doté d'inutiles plaques de ce marbre rose dont trop usèrent les Fourvières, les Sacré-Cœur, les Félix Potin; il n'a point épargné les céramiques d'or où se peignent des myosotis hypertrophiques; entre les poutres il a fait peindre de jaunes panneaux où se lisent des mots magiques : doublures, deuil, langes, indienne, draperies; qui rappellent par le haut la couleur du Pactole et qui vont dégradant vers le bas jusqu'à la couleur du serin. Sa fantaisie les a complétés de mystiques fleurs de la Passion qui nous rappellent à propos que Monsieur Cognac est chrétien. Tout l'édifice se surcharge sans autre utilité que d'étonner nos yeux de miraculeuses ferronneries qui éclosent en fleurs d'or (on ne peut les nommer qu'en sachant beaucoup de botanique). Des cabochons bleu et or font les gros yeux au troisième étage. De l'or, encore de l'or et sur la porte du latin : " Per laborem " car il convient que nous soyons éblouis de science. Les lampes ne sont pas que des lampes à arc : elles furent entortillées de bruns varechs. Au coin d'une rue, geste sans raison, monte une hampe porte-drapeau; et le bâtiment se parachève de tourelles polymorphes fleuries d'orchidées gigantesques et dorées, que surmonte un balcon certainement inaccessible et, peur de la pluie, couvert d'un toit pointu. Et les vitrines recèlent pieusement des corsages de flanelle à cinq quatre-vingt-dix et des vestons de toile faits pour tenir

froid. Certes, si le tombeau de Mausole, classique, immense et pur évoquait invinciblement la fragilité de la vie humaine, la Samaritaine en manifesta toute l'exallante médiocrité. »

A ce moment la jeune fille crut bon de faire une citation latine qu'Alcide crut bon de ne pas écouter.

« Vous me direz, poursuivit-il, ou plutôt vous me diriez que rien n'est moins inattendu que les lieux communs et qu'ils sont la source de toute beauté classique. Mais pouvons-nous aujourd'hui ne pas mépriser le facile tragique qui naît du choc des sentiments, des devoirs et de la destinée? Il serait trop commode vraiment de nous émouvoir en suspendant pendant trois ou cinq actes la mort au-dessus de la tête d'un fantoche. Il est cependant devant nous un tragique de tous les jours, celui du grotesque, du saugrenu, celui du rire terrible qui vide l'âme comme une coque de sa noix et qui secoue le corps comme une voluplé trop forte pour ne laisser après soi que l'amertume de l'ivresse dissipée. Le saugrenu, c'est l'inattendu burlesque, c'est le véritable lyrisme moderne. Pour être vraiment lyrique, il faut exalter les choses mêmes que les hommes méprisent, celles-là dont ils rient, mais sans les déformer, partant de ce rire qui bafoue pour en faire un rire qui magnifie. »

Mais la jeune fille bien élevée n'écoutait plus et regardait Saint-Germain-l'Auxerrois en pensant à Monsieur Boylesve. Alcide s'en aperçut aussi :

« En 1914, poursuivit-il, la dame de mes pensées provisoires habitait un garni trois étages au-dessus

d'un marchand de vin et de sa fenêtre on voyait, dans les juins paisibles, les baraques de la fête de Neuilly. J'aimais m'y accouder pour entendre se heurter les mélodies sans art et sans poses, comme des bonnes filles qui rient leur dû pour l'argent qu'on leur donne. Elles emplissaient les nuits dans les halos vertigineux des manèges, barbares et inhabituelles, rassemblant comme pour un rite dont on a perdu le sens les Parisiens en une immense rigolade à date fixe. Ah! qu'elle était saugrenue, la foire, et que je l'aimais pour cela, avec ses cochons, ses toboggans, et les absurdes vases de porcelaine, et les canifs étincelants, prix de l'adresse aux anneaux! Qui n'a pas senti le lyrisme de ces peintures idiotes lavées des pluies et prometteuses de merveilles qui ornent les baraques foraines? D'autres que moi furent pénétrés de votre ensorcellement, ô foires! et ceux-là écrivirent Petrouchka ou Parade. Objets lamentables, vous êtes les pauvres essais de réalisation de l'inexpressible idéal des âmes populaires, toujours enfantines; mais votre matière est mesquine et votre forme vulgaire, aussi les "gens de goût" vous rejettent-ils avec mépris. Eh bien! je vous recueillerai, je vous élirai, et avec vous tout ce que l'on dit être de mauvais goût : pendules à sujets, fauteuils Voltaire, candélabres rococo, coffrets Second Empire, sièges Louis-Philippe, articles de Paris. Après tout, le goût n'est qu'un choix, et je vous discerne. En vous est bien le lyrisme moderne, car vous êtes les signes d'aspirations supérieures, mais non leurs réalisations



mortes et définitives; vous valez avant tout par l'inexprimé qui est en vous et qui se cache si bien qu'on rit de vous, pauvres saugrenus qui désopilez à souhait les rates! Elles aussi les sculptures nègres dont nous eûmes il n'est pas longtemps une révélation d'ordre divin : nées de l'imagination puérile des peuplades africaines, elles grimacent grotesquement, en des postures inaccoutumées et, oh! vraiment! bien saugrenues. Elles font rire, et cependant ce sont elles que l'on porte en avant des bandes qui vont au carnage. Ô sanguinaires et grotesques! en vous voyant sans doute, l'U'bu de tous les Soudans a dit : " Oh! tiens, regardez donc le petit toutou. Il est gentil, ma foi. " Et que pouvons-nous aimer hors le saugrenu quand l'amour l'est lui-même qui débute par de sentimentales rêveries au clair de lune et finit en contorsions cubiculaires et en plates querelles de ménage? Molière ne l'avait-il pas senti quand il écrivit Sganarelle ou le Saugrenu imaginaire?

— Ce n'est pas tout à fait le mot, objecta la jeune fille bien élevée.

— Excusez-moi, dit le mètèque, je ne connais pas toutes les subtilités de la langue française. »

PIERRE CÈPE.

J'ai voulu ici placer ce spécimen antédiluvien de moi-même parce qu'il montre assez bien le cheminement d'une pensée, tout habitée de ses

hantises, Jarry, Rimbaud, Lautréamont (et il faut ajouter Villiers de L'Isle-Adam et le Barrès de la première manière) du discours au récit. D'autant que *La demoiselle* précède tout juste un autre essai de personnification des idées.

*Madame à sa tour monte* n'est pas de hasard dédié à André Breton. Il y eut entre nous à un moment une sorte de projet de roman écrit à deux, dont ce qui devint un conte devait être le second chapitre, le premier laissé à Breton. Rien d'autre n'en fut jamais écrit. La version qu'on en trouve dans *Le Libertinage* en doit être la troisième ou quatrième : je n'ai peut-être de ma vie tant récrit, retravaillé un texte. Je crois bien que l'état définitif en a été établi sur les épreuves du *Libertinage* en 1923, le premier datant de 1919. Entre-temps (je pense en 1921), cela avait paru en anglais dans *The Dial*, de New York. Ici encore le désir de peindre un être vivant se natte avec l'article d'esthétique : avoir inventé une femme appelée Matisse. Sans doute cette figure se forme en moi parallèlement à celle de Mirabelle, elle n'est pas vraiment la première incarnation de la *beauté moderne*, mais c'en est comme une autre épreuve tirée, alors que le chapitre VI d'*Anicel* était commencé, après réflexion sur l'image *abstraite* que j'y donnais de cette beauté. En ce sens, Matisse prépare le développement ultérieur et l'annonce. L'appartement de Matisse, à des couleurs et des perspectives d'audace (ces sortes de prises de vues qui procèdent évidemment du

peintre de ce nom) marie un élément étranger à la peinture, toute cette dramaturgie qui va désormais se retrouver dans *Anicet*, procédant de *Fantômas*, de *Naz-en-l'air*, de *Judex* et des *Vampires*, autre aspect du dandysme de ce temps-là (mesurer ici la distance entre ce dandysme et celui du jeune Barrès, dans *Sous l'œil des Barbares* par exemple : ... *je suis tout ensemble un maître de danse et sa première danseuse...*). Mais *Madame à sa tour monte*, d'évidence, parce que cela s'était initialement trouvé pensé comme un chapitre de roman, un portrait dans l'exposition d'un roman, dont les péripéties m'étaient encore inconnues... *Madame à sa tour monte* garde encore l'aspect statique d'*Alcide*. Au-delà, la volonté d'action va paraître comme de décision systématique. Il faut dire qu'il y a deux ans et un roman entre ceci qui fut écrit en avril-mai 1919 et *Lorsque tout est fini* qui doit être de 1921 (en tout cas, postérieur à *Télémaque*).

Cette histoire de Clément Grindor a d'une part son origine d'une vision d'enfance, qu'on retrouvera plus tard dans *Les Cloches de Bâle*, le passage dans une avenue du Parc de Neuilly de la fameuse auto grise de Bonnot. Elle procède aussi de la fable des *bandits* qui s'introduit dans le développement d'*Anicet*<sup>1</sup>. Ce portrait de provo-

1. Ces « mariages » de mes livres, à près d'un demi-siècle de ces débuts de moi-même, on pourrait facilement les poursuivre, et jouer de romans en poèmes à ce jeu d'échos

cateur est assez singulièrement, dans son arbitraire, ma première tentative de roman *objectif*, on ne peut dire encore réaliste. Cela retrace assez

répercutés. Mais, pour m'en tenir aux années vingt de ce siècle, je tenterai de souligner, aux marges inférieures de cet avant-lire, ce *dandysme* de la jeunesse et ce qu'il tend à devenir. Dans *Madame à sa tour monte*, il est certain que le défi est porté comme en réponse des dandysmes du passé : Matisse est née *contre* Joris-Karl Huysmans, c'est-à-dire à rebours d'*A rebours*, mais avec la secrète intention d'être l'*A rebours* de l'immédiat après-guerre, je veux dire à la fois le Des Esseintes et l'Anti-Des Esseintes de notre génération. Peut-être dans le goût que j'avais de Raymond Roussel (je crois bien avoir été le premier dans notre groupe à en parler, ayant vu avant guerre *Impression d'Afrique*) trouverait-on l'articulation d'un dandysme à l'autre. C'est cependant surtout dans les rapports de mes jeunes gens avec les femmes qu'on voit le plus purement la nature de mon défi : le propre du jeune homme est de vouloir être pris au pire, de n'aimer être aimé (et comme il a le cœur qui bat de cet espoir insensé de l'être) que pour ce qu'il a de haïssable. D'où Denis devant Céline, et Clément à la fin de *Lorsque tout est fini...* devant Eléonore (et peut-être y aurait-il fruit à revenir à Barrès, au moins au Barrès que j'avais en vue, et à comparer ces couples avec celui de Philippe et Petite Seeousse dans *Le Jardin de Bérénice* : même goût de l'expérience, même affectation de la philosophie introduite dans les rapports du jeune homme et de la femme... encore qu'il soit à noter que Barrès écrit *Le Jardin* à vingt-huit ans). Le dandysme de Clément, par un certain côté, est aussi le dandysme de Matisse, je veux dire de la fille à qui j'ai donné ce nom. Au fur et à mesure que l'arrogante jeunesse en moi s'assurait de quelques progrès de langage, ce dandysme changeait de caractère, se précisait : c'était le temps où nous venions de découvrir Isidore Dueasse, et par lui les lectures de Lautréamont : c'est de ces romantiques alors inconnus, et que nous avons retirés des cimetières de l'oubli, des lectures dont nous nous enivrons (et d'où surgit l'extraordinaire bagage d'exhumations dont on trouve trace dans le fonds Jacques Doucet à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, constitué sur nos

librement, telle que je l'imaginai avec le double éclairage des idées courantes et de récits que je tins vers les treize, quatorze ans de celle qui deviendra la Catherine Simonidzé des *Cloches*, l'aventure de la bande Bonnot. Mais l'anecdote, à mes yeux, n'avait ici pas plus d'importance que le « roman-feuilleton » dans *Anicet*, il y a entre elle et ce que j'avais à dire le rapport qui existe entre Mirabelle et la « beauté moderne ». En employant les mots et noms de lieux ou de personnes qui en donnent la clef (l'auto « jaune », la rue Ordener, Mau-la-Sagesse pour Raymond-la-Science, le pillage de la poste à Chantilly, etc.), je montais le théâtre et la scène : mais, sur celle-ci, le débat qui s'instaurait n'était pas celui des bandits de chair et d'os. C'était le mécanisme même de la création romanesque que j'entendais

conseils, et qui contient pratiquement tout ce que depuis un demi-siècle nos eadets ont redécouvert), c'est de ces rêves rendus à la lumière noire des hommes vivants que peu à peu le dandysme alors en moi prend caractère et devient le dandysme du mal. Au-delà de Clément Grindor, qui n'était qu'une première expérience, ce sera le dandysme des *Paramètres*, du *Grand Tore*, de l'*Extra*, et de cette *Défense de l'Infini* que j'ai déchirée et brûlée. Au bout du compte, c'est Isidore Ducasse lui-même qui devait avoir raison de tout cela, et, pour Eluard comme pour moi, nous mener à *récrire au bien* nos rêves, à *récrire au bien* notre âme. Pour ceux qui se scandaliseraient de ce qui leur paraîtra peut-être ici reniement je les renvoie aux lettres d'Isidore Ducasse, aujourd'hui entre toutes les mains dans le livre de poche, où l'auteur apprécie la *méchancelé théorique* à laquelle il est parvenu avec *Maldoror* et proclame qu'avec les *Poésies* il a *changé de méthode* : on n'a pas tout à fait fini de rêver sur ce renversement.

ici démonter, à partir d'une donnée empruntée : il s'agissait de pratiquer le elivage en personnages différents d'un débat intérieur (pour la première fois, j'écrivais un récit à la première personne, comme en opposition aux réécits conventionnels d'*Anicel*, où cette fois le réécitant n'avait pas d'interlocuteur). Je mettais ainsi face à face ce B. faussement mystérieux (Bonnot, bien sûr) qui apparaît ici comme un moraliste, avec le narrateur, Clément Grindor, que prend le vertige de commettre *l'acte vraiment indéfendable*, accusant cet autre lui-même, B., de devenir exemplaire par la voie paradoxale du crime. Dans mon esprit (et sans doute dans celui de Clément Grindor, qui se raconte la bande Bonnot, je veux dire qui la recrée en lui), B. et Grindor sont un seul personnage, s'opposant à lui-même dans un dialogue intérieur (ou expliquez-moi la parenthèse en italique : *il se regarda dans la glace brisée pendue à l'espagnolelle de la croisée...*). Ce dédoublement du héros, donnant naissance à l'*anti-héros*, cette incarnation de la contradiction intérieure de l'homme, aboutissait à former un personnage lyrique, comme d'un feuilleton supérieur : c'était Fantômas dépassé, l'au-delà de la morale, des morales, l'anarchie poussée à la négation de soi-même (*perdre ce que nous chérissons*). J'avais décidé d'atteindre une fois le monstrueux. L'extraordinaire est que par la suite une phrase de ce personnage inventé assez horrible (et croyais-je d'évidence assez horrible à

l'auteur) pour être enfin sûr que je l'avais créé et non point emprunté à moi-même, comme dans une conversation au temps d'*Anicel* André Gide m'avait défié d'y parvenir... l'extraordinaire est qu'une phrase de Clément Grindor : *Un beau jour, je compris que je nourrissais en moi ce démon : le besoin de trahir...* devait pendant des années et des années m'être jetée à la tête, comme si on l'avait tirée d'un manifeste, comme si cela avait été un aveu de l'auteur (Néron imputé à Racine<sup>1</sup>, Iago imputé à Shakespeare...). Je me la suis entendu opposer d'abord par la colère des surréalistes lors de la brisure<sup>2</sup>, puis d'après eux pendant la guerre de 1939-40, et pendant l'occupation. Après la guerre, elle a même surgi sur des affiches électorales dans le premier arrondissement que j'habitais, quand on avait poussé l'imprudence jusqu'à me porter sur une liste de « grands électeurs » pour les premières élections sénatoriales de la IV<sup>e</sup> République. Elle a été réemployée en octobre 1963 dans un hebdomadaire parisien, avec le même genre de bonheur.

1. Ou à Barrès ce propos qu'il met dans la bouche de Sénèque : ... *j'ai favorisé diverses fantaisies de Néron, et ces complaisances me nuisirent devant l'opinion* (*Le Jardin de Bérénice*, p. 252).

2. Comme ils ne manquèrent pas de prendre au pied de la lettre dans *Poème à crier dans les ruines* (*La Grande Gaîté*) les vers : *Crachons sur l'amour Sur nos lits défauts...*, etc.

\*

Tout le reste du livre est la victoire de l'imaginaire en moi. Presque tout en a été écrit dans l'année 1923. J'avais rompu avec ce métier accepté pour plaire à ma mère, quand la perspective du front où j'étais persuadé de mourir rendait facile, peu coûteux, de ne pas lui résister. La vie avait été difficile de 1921 à l'automne de 1922 où j'avais enfin trouvé une place au Théâtre des Champs-Élysées. C'est là que j'écrivis *Les Paramètres*, *L'Extra*, *L'armoire à glace un beau soir*. Au mois d'avril 1923, je quittai ma place brutalement, sur un coup de tête, un mécène, contre des manuscrits, me payant la possibilité de vivre à la campagne. C'est alors que j'optai pour une manière de solitude à Giverny (c'est plus tard le décor d'une partie d'*Aurélien*), mais y rencontrai l'aventure. L'été, au Tyrol, on vivait pour rien avec le prix de la couronne. Il y naquit *Au pied du mur* au temps des étoiles filantes. De là, je gagnai Berlin, toujours suivant la ligne de moindre résistance des monnaies (cinquante francs me suffirent pour aller de la frontière italienne à Charlottenbourg, mais j'y serais resté sur le pavé s'il n'y avait pas eu la revue américaine *Broom* qui profitait, venant de Rome,



de la baisse des prix absolus en matière d'imprimerie).

Aussi bien *Les Paramètres* que *L'Armoire à glace* ou *Au pied du mur* sont encore les fruits du dandysme d'*Alcide* et de *La demoiselle aux principes* : mais on peut y mesurer le chemin parcouru. Avec *L'Armoire*, Lénore a cessé dans la pièce qui se joue entre elle et l'homme d'être ce mannequin que sont aussi bien la Céline de *La demoiselle* que la « Jeune fille bien élevée » d'*Alcide*. Dans *Au pied du mur*, où passe le romantisme du Tyrol, il ne peut échapper que Mélanie est touchante aux yeux de l'auteur même, et la cruauté de Pierre lui vaut que son nom soit changé, comme si Frédéric était l'autre côté de l'âme du personnage, que poursuit le Speaker (est-ce l'auteur ou le remords?).

J'étais animé de deux désirs inverses et violemment égaux (je parle ici de ces conversations qu'on a avec soi-même) : d'une part, l'esprit de contradiction me portait à tenir tête à ceux-là que je considérais les miens, à eux précisément parce qu'il n'y avait qu'eux qui comptaient pour moi en ce monde, par cette volonté de fiction que je regardais comme une forme essentielle du lyrisme ; et, d'autre part, je voulais apporter dans ce royaume interdit la lumière noire de ma génération. Ainsi, semblant ressusciter le conte ou le roman, j'étais pris de la griserie d'innover, de détruire le roman par ses propres moyens. Mes tentatives, comme d'équations à résoudre au

tableau, s'appelaient aussi bien *L'Extra*<sup>1</sup> qu'*Asphyxies* ou *Paris la nuit*, histoires différentes l'une de l'autre que l'humour ou le morcellement faisait à mes yeux des sortes de machines infernales. *Paris la nuit* a été, sous le titre *Les Plaisirs de la Capitale*, édité à Berlin au temps de l'inflation, à *Malik Verlag*, à mes frais, pas cent francs. Quelle étrange Babylone ruinée c'était, cette ville où j'habitais dans une maison de passe de la Joachimsthaler Strasse, ma seule chambre ayant des souliers à la porte, et malgré mes bagages chaque soir en rentrant je n'avais ma clef que contre l'argent de la nuit, on n'acceptait pas les paiements pour plusieurs jours. Dans cet étrange petit bouquin de Victor Chklovski, *Zoo ou La troisième Héloïse*, je la retrouve, cette ville où *les Russes se promènent autour de la Gedächtnis Kirche de même que les mouches volent autour d'un lustre*. Mais moi, dans ce temps-là, j'étais du groupe des Américains qui avaient plus l'air de mouettes que de mouches, et je passais dans Kleisstrasse sans savoir qu'y vivait le peintre Pougny, je n'allais pas chez Rémizov, je ne rencontrais pas Gorki. Je ne savais pas que quand les autos, le matin de bonne heure, criaient dans la rue *Al, Al, El...* c'était qu'elles voulaient prononcer le nom d'Elsa. La Kaiseral-

1. On remarquera que *L'Extra* où le pastiche de Lautréamont tient de la provocation est dédié à *Isidore Ducasse*, c'est-à-dire non pas à l'auteur de *Maldoror*, mais à celui des *Poésies*.

lée pour moi ne ressemblait pas à la Perspective Kaméno-Ostrovski, je ne savais pas qu'au *Prager Diehle* je pouvais te rencontrer sans attendre. Ah, que de temps, que de temps j'ai perdu ! J'avais donc fait imprimer *Les plaisirs de la Capitale*, ignorant que Gorki te chapitrait pas loin de là pour que tu écrives *A Tahiti*, qui a mis tout ce temps, quarante et une années, pour paraître en français un peu après ce *Zoo* qui t'était dédié. Tu parles de manigances ! J'écrivais maintenant *Le Grand Tore*, et il n'y était pas du tout question de Berlin, pas plus que dans *Les plaisirs...* mais c'était pourtant cette décomposition cinématographique du monde, il semblait que je n'eusse à Paris ramené dans mes yeux que cette décomposition du monde. *Il n'y aura pas la guerre, ont décidé les financiers, nous jouons encore à la hausse...* Il fallait à tout cela une contradiction, étais-je de ceux que la seule déconfiture contente ? une sorte de reconstruction de la ruine, comme au Parc Monceau, et j'imaginai *La Femme française* par quoi *Le Libertinage* s'achève, volontairement datée en tête 1923, qui ne porte pas pour rien cette épigraphe de Benjamin Constant : *Je reçois une lettre de M<sup>me</sup> de Staël qui trouve les miennes tristes et me demande ce qu'il me faut pour mon bonheur.* Croyais-je vraiment avoir écrit un *Adolphe* inverse ? Je m'en soupçonne un peu maintenant. Mais c'était bien plus encore la réplique insolente à ces personnages du début, Alcide, Denis, voire le Frédéric-Pierre d'*Au pied*

*du mur*, la revanche de la femme sur le petit don Juan du Quartier Latin du style *Sous l'œil des Barbares*, le contre-dandysme. Avec ce parti pris de rejeter la métaphore, qui rend à peine croyable que cette histoire soit de la même main que le reste du livre, dont elle est pourtant l'aboutissement même. La banalité des mots. L'immoralisme absolu (je tenais alors pour la qualité la plus haute du romancier que sa morale n'intervint pas entre les êtres de sa création, ni bien entendu la morale de convention : le roman trouvant ainsi sa justification dans la liberté des personnages). Ici la phrase nue atteint sa dernière limite : *Le plombier est venu réparer l'évier de la cuisine*. A la ligne. La phrase immoralement nue, la négation de l'image. J'avais vingt-six ans quand j'achevai *Le Libertinage*. C'est l'âge d'Oberman, à la lettre XXXVII du livre de Senancour : *Et moi! voici ma vingt-septième année : les beaux jours sont passés, je ne les ai même pas vus*. C'est dans ce temps où l'on prend conscience de ce qui ne reviendra plus, où, les jugements qu'on portait sur toute chose avec cette superbe de la jeunesse, on les sent se retourner contre soi... c'est dans ce temps où tout ce qui précède nous échappe, et nous disons avec Oberman : *Malheureux dans l'âge du bonheur, qu'attendrai-je des autres âges?* c'est dans ce temps que je crus savoir enfin *saluer la beauté*, je veux dire l'imagination.

J'étais presque assuré d'avoir réinventé le roman. Je me mis à en écrire un, décidé à la plus

folle démesure. C'était tout d'abord un secret, que des poèmes masquèrent, et ce brusque exercice où j'entrai un beau jour, comme à la recherche d'un nouveau langage, qui devint *Le Paysan de Paris*. En réalité, *La Défense de l'Infini*, pour donner à ce feuilleton gigantesque le nom dont je l'affublais au hasard, avait commencé de s'écrire à Giverny, c'est-à-dire à la fin du printemps de 1923. Il sommeillait, repartait, prenait des proportions inquiétantes. A vrai dire, tout ce que j'écrivais, je prétendais le faire entrer dans ce roman-fantôme. Deux fragments contradictoires en parurent, l'un dans *La Révolution surréaliste*, l'autre, sous le nom de *Cahier noir* dans la *Revue Européenne*, qui déclencha un drame entre mes amis et moi (je le reprendrai dans le Tome IV des *Œuvres romanesques croisées*) et pour la volonté de roman, et pour cette incrédulité qu'il y avait en eux de l'existence fictive, de la *création* des personnages, se trouvant visés par le détail de hasard d'une phrase. Je ne parle ici du *Cahier noir* que pour ce qui m'en semble justement naître de *La femme française*, peut-être ne me comprendra-t-on pas, relever de cet Oberman en moi, qui explique pour une bonne part *Le Paysan de Paris* (où le Passage de l'Opéra tient lieu de forêt de Fontainebleau). Mais l'ensemble de l'ouvrage, assez avancé, devait pour de tout autres considérations être détruit de mes mains à Madrid à la fin de 1927. J'avais trente ans. Il n'y avait pas que le

desappointement de relire ces quinze cents pages griffonnées, ou plus, le drame était pour moi de se contenter à la fois de ce que j'écrivais et de ce que je devenais. Au début de cette année-là, j'avais à la fois fait le geste le plus important de ma vie, alors que je me jetais dans une passion tout autre... oh, ce désordre de la destinée! Et l'année suivante je n'ai pas déchiré qu'un manuscrit. Mais ceci est d'un tout autre roman.

C'est celui où la vie commence. Où ce ne seront plus les interdits des enfants du siècle qui jouent aux Comanches, la langue de Sioux des jeunes gens ensemble contre leurs aînés dressés qui vont faire la loi, ni les disciplines inventées de la pureté, une ascèse en plein vent qui répond à la Foire sur la Place, aux Jeux du Cirque, suivant le décor explicatif qu'on se plante pour s'expliquer les choses... mais je n'y suis pas encore, phalène à toutes les lumières qui se heurte, et vaguement je sais déjà que j'arrive à ce rivage extrême, vaguement je crois pouvoir encore jouer ces rôles qu'on m'offre, et je suis las de plaire, à tous les pas croyant aimer. Il y a les romans qui ne s'écrivent pas, et se déchirent. Oh, qu'ils durent être affreux ces temps où l'homme sentait déjà prochaine la naissance du Messie, et doutait vivre jusque-là! J'ai bien failli ne pas t'attendre.

Enfin vinrent les temps de toi.

*Avril 1964.*

# Quelle âme divine

*à Marguerite*

## PREMIÈRE PARTIE

### I

AU 3<sup>e</sup> DU 2 RUE DE MONTORGUEIL

« Venez vite ! Victor ! Marie ! Alfred ! René ! »  
criait Robert de Noissent. « Qu'est-ce qu'il y a ? dit  
Victor. — Il y a que nous partons de la rue de  
Montorgueil, dit Robert. — Pour où ? dit Marie.

— Pour où ? oui, pour où ? dit René. -- Pour le 3 de la rue Pierre-le-Grand à Saint-Pétersbourg, dit René. — Ah, dit Alfred. — En effet, dit Monsieur de Noissent. — Oui, dit Madame de Noissent ».

## II

### EN ROUTE

« Victor ! Voici un wagon ! Venez vite ! Marie ! Alfred ! Robert ! René ! » criaient Monsieur et Madame de Noissent, et tous les de Noissent sont en un clin d'œil dans le wagon. Un vieux Monsieur était déjà dans le wagon. En route.

## III

### LA NUIT

A 10 heures du soir, une jeune femme vint voir le vieux Monsieur. « Eh bien, qu'est-ce que fait Jean ? dit-il. — Il dort, dit la jeune femme ». Et elle s'en alla. Cinq minutes après, Jean lisait ; cinq minutes après, Jean dormait ; cinq minutes après, Jean parlait ; cinq minutes après Madeleine parlait avec Jean. Impossible de dormir, Marie gigotait, Robert vit le matin avec joie. « Voilà Berlin », dit Victor. Le vieux Monsieur partit. « Ah enfin », dit Alfred.



## IV

### LE CAPITAINE SAND

Un jeune homme monta dans le wagon. « Bonjour. Madame ? dit-il. — De Noissent, dit-elle. — Capitaine Sand, dit le jeune homme. — L'on ne perd pas au change », se dit Alfred. Puis M. de Noissent dit : « Capitaine, je suis heureux de vous avoir rencontré. — Et moi aussi », dit le capitaine Sand. Et le capitaine Sand chantonnait : « Quelle âme divine ! Quelle âme, mon Dieu ! » Et voilà la chanson du capitaine. Le capitaine aimait chanter.

## V

### ENCORE LA NUIT

La deuxième nuit fut plus tranquille ; mais il y eut quand même quelque chose, car le capitaine fit un peu de tapage avec ses bottes. Mais ce fut tout. Victor, Marie, Alfred, Robert et René purent dormir.

## VI

### 3, RUE PIERRE-LE-GRAND A SAINT-PÉTERSBOURG

« Voici Saint-Pétersbourg », dit Marie. Une heure après, on était 3 rue Pierre-le-Grand. « Oh, fit Marie en entrant dans sa chambre, la jolie petite chambre ! »

Deux heures après, on allait se promener. On alla voir le Palais.

## VII

### DEVANT LE PALAIS

« Que c'est joli ! dit Victor. — Oui », fit Marie. Robert dit : « Voilà la cathédrale ». En effet, c'était l'église.

## VIII

### LE POPE

C'était le 1<sup>er</sup> février 1885. Une procession devait avoir lieu le jour même. Un pope sortit de l'église,

il était vieux. Sa robe blanche lui arrivait au-dessus des pieds. Son rabat était noir, sa toque était noire, et sa bannière avait une vierge, et ses cheveux étaient blancs.

## IX

### PRINCE SERGE YORPANOFF

A la maison, la bonne dit : « Un jeune homme est venu. — Qui ? dit Madame de Noissent. — Un prince, fit la bonne. — Lequel ? fit M. de Noissent. — Le prince Serge Yorpanoff, fit la bonne. — Ah... » fit Marie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

## SECONDE PARTIE

### I

#### EXILÉ EN SIBÉRIE

Deux jours après, une lettre arrivait : *Madame de Noissent, 3, rue Pierre-le-Grand, Saint-Pétersbourg* : « Chère Madame, je suis exilé en Sibérie. Serge Yorpanoff ».

« Le pauvre », fit Marie.

### II

#### EN ROUTE POUR LA SIBÉRIE

Deux jours après, l'on partit en Sibérie. « Voilà Moscou, fit Marie. — C'est Irkoutsk, dit M. de Noissent, il faut descendre. — Ah », fit Victor. On descendit.

### III

#### EN ROUTE POUR STRIÉTENSKY

On prit la diligence pour Striétensky. On partit. Et en route pour Striétensky.

## IV

### IL Y A QUELQU'UN DERRIÈRE CE BUISSON

« Oh ! fit Marie, à voix basse, j'ai vu bouger. Il y a quelqu'un qui est là derrière ce buisson. — Peut-être un exilé », fit Victor à voix basse. Tout d'un coup Marie s'écria : « Bonjour ! capitaine Sand ! »

## V

### THRAHIS !

— « Chut ! fit-il à voix basse, vous êtes thrahis.  
— Pourquoi ? fit M. de Noissent à voix basse.  
— Parce qu'on a découvert que vous alliez voir le Prince. Et c'est à cent milles d'ici, l'Établissement.  
— Sauvons-nous, fit le capitaine. — Oui », fit Marie.  
Et tout le monde se sauva.

## VI

### HISTOIRE DU CAPITAINE

Quand on fut dans un fourré, le capitaine raconta comment il les avait rejoints. « Ayant appris que

le beau-frère de ma cousine, Prince Yorpanoff, avait été exilé, je me promis d'aller le voir. J'allai chez vous, et la bonne me dit : « Ils sont partis pour faire une affaire avec le prince Yorpanoff, exilé en Sibérie : je les ai dénoncés ». Je compris et je partis pour la Sibérie. Cinq minutes après, je sautais dans le compartiment à côté du vôtre. A Irkoutsk, je me fis enseigner le chemin de Striétsky. A Striétsky je pris le chemin de Smolensk, à Smolensk je pris le chemin de la caserne où on vous mène. Bientôt, de buisson en buisson, je rejoignis votre voiture ; m'étant assuré que c'était bien vous, je me montrai, et voilà mon histoire !.. »

## VII

### LE PASSAGE DE L'IRTICHE

Tout en parlant, on traversa Para ; bientôt on arriva au bord de l'Irtiche. L'Irtiche ce jour-là, à sec il était complètement. Marie mit le pied sur l'Irtiche et enfonça jusqu'aux genoux. Bientôt on eut franchi le fleuve sans d'autre incident.

## VIII

### LE ZAVODIEN

Bientôt on arrivait à cent verstes des mines de l'établissement de Zavod, quand un homme appa-

rut : il était jeune. Le capitaine se jeta dans ses bras et dit : « Serge, mon ami, Serge. — Mes amis, mes chers amis, partons, dit le Prince Yorpanoff. — Oui », fit Marie.

## IX

### ENCORE LE 3 DE LA RUE PIERRE-LE-GRAND

Trois jours après, les de Noissent, le capitaine et le prince étaient arrivés au 3 de la rue Pierre-le-Grand, à Pétersbourg. Ils avaient renvoyé la bonne et fait leurs paquets, acheté une berline, pris un izvochtchik et un feltyègre. Et ils partirent pour la France.

## X

### ON PASSE LA FRONTIÈRE

Bientôt on arriva à la frontière. « Passe-port, s'il vous plaît ! » cria le douanier. « Voilà ! » dit M. de Noissent en tendant les passeports. On les visa et on passa la frontière.

## XI

### LE REFRAIN ÉTERNEL DU CAPITAINE RECOMMENCE

Cinq minutes après, la chanson du capitaine reprenait de plus belle :

*Quelle âme divine ! Quelle âme, mon Dieu !  
et cœtera, etc., etc.*

## XII

### TOUT LE MONDE EST HEUREUX

Bientôt l'on fut arrivé rue de Montorgueil.  
Et tout le monde est heureux.

FIN

(1903-1904)



## **La demoiselle aux principes**

*à André Gide*

La marchande offrait des violettes : Denis les acheta, puis, embarrassé, les tendit à Céline qui fut la première femme venue. Elle croyait à deux vérités : l'immortalité de l'âme et l'omnipotence de l'amour.

Huit jours plus tard, Denis répondit aux compliments de Gérard : « Ah oui, de quelle couleur sont ses yeux ? » Il l'avait installée chez lui, et s'étonnait qu'on la devinât sa maîtresse. Sans Gérard qui le décourageait de crédit, il se fut empressé de l'intituler sa sœur de lait. Néanmoins, un café littéraire l'entendit proclamer Céline liliale : sa seule réputation ne

souffrit. Méconnu, Denis se claustra, n'adressa plus la parole à Céline et, dans un but humanitaire, écrivit à haute voix :

*Ces dames, à la devanturê,  
Penchent (idiotes), leur tête  
De cire, et féminine !*

*Quête,  
Mâle, près d'elle l'aventure,  
Qu'une ait les cheveux gris, mais le visage rose !  
L'autre blonde et bouclée attend des compliments,  
Et la brune sourit aux possibles amants :  
Muettes toutes trois, d'humeur jamais morose,  
Elles n'ont pas de bras, commode  
Manque ! ni d'âme (bons pastiches  
Des femmes, mais accrus, postiches,  
De chignons à l'ultime mode)...*

Mais Céline introduisit Palmyre que les affiches proclamaient la reine de l'écran. Céline acceptait cette liaison qu'elle croyait, sur la foi de Denis, la sauvegarde de son honneur. Comme elle était allée marquer dans une autre pièce sa confiance en la toute-puissance de l'amour, ce fut à un moment délicat que Palmyre put s'écrier : « Ah, cher ami, je suis au mieux avec le banquier Field.

— Vous lui ferez mes compliments ».

Voilà comment Gérard trouva Denis composant un film tragique dont la mise en scène devait être coûteuse à raison de la fortune de M. Field. Denis en semblait pas s'apercevoir d'une barbe de trois

jours, ses yeux brillèrent, il faisait des gestes, écrivait fébrilement, riait d'un air étrange, et, par instants, se tenait la tête à deux mains. Il tremblait comme Moïse descendant du Sinaï.

« Ah, c'est toi !.. tu m'excuses », dit-il sans avoir regardé plus haut que le pantalon de Gérard : « Céline, descends quérir de l'encre stylographique ». Elle obéit, les yeux cernés de n'avoir pas aimé depuis trois jours. « Tu désirais ? reprit Denis. — Mais te voir. — Regarde-moi : un homme heureux ». Il se tut, puis, bizarrement, reprit avec un rire lointain (était-ce un rire ?) : « Heureux ! — Aussi Céline a une mine... — Céline ? qui, Céline ? ah, la petite ? Voilà trois jours que je ne l'ai pas vue. Non, mais... j'ai découvert une esthétique... Dieu que c'est fatigant ! tu sauras... Ah comment appelle-t-on ce petit appareil qui sert à cambrioler les banques coloniales et qui allie à une forme losangée l'élégance indéniable des objets manufacturés en Amérique ? — Je ne vois pas très bien », dit Gérard. Et il sourit stupidement.

Aussitôt Denis l'expulsa. Seul, il gesticula, réfutateur, contre un doute qu'il voulut à tout prix absurde. C'est alors que Céline parut, et qu'il discerna Céline : « Ici, créature », ordonna-t-il. Immédiatement persuadée de grossières images, elle fut heureuse. Il dit : « Entre les bois étroits des pleurs cadavériques, les chanterelles exacerbées en chapeaux hauts de forme processionaux. Mais, si la fantaisie de la danse s'impose qu'une pointe d'ascenseur escadât de bois vert aux hourras des cow-boys, nulle importance ». Ayant deviné qu'il ne s'agissait pas

d'aimer elle pleurait. Denis rit très fort à quelque rêve, puis prononça : « Quel tragique ! » Sans le comprendre, Céline prit toutefois bien ce contètement et le voulut commenter d'un baiser. Mais il la repoussa criant : « Limace ! » Théâtralement, il ajouta : « Je vais courir sur l'herbe tendre », prit son chapeau et sortit.

Une semaine passa sans qu'il revint ni que des hommes noirs (mes pressentiments ne me trompent jamais !) rapportassent le cher cadavre à Céline. Elle tenta vainement de s'expliquer la conduite de Denis, et ses derniers mots : « Je vais marcher (non, il avait dit courir) sur l'herbe tendre ». Elle fut un jour réduite à visiter Gérard qui la nantit de quelque pécule en échange de menues complaisances. Elle fit même à Denis (s'il était mort, enfin) l'offrande de ses souffrances. Mais il fut là qui écrivait, un beau matin, dans l'atelier. Elle se précipita vers lui pour avouer avec des larmes à quelle trahison la nécessité l'avait réduite. Défaite, ses cheveux baignaient comme il convient les pieds de son amant. Sous leur voïe, elle osa révéler l'extrême de sa confusion : « Et tu étais parti comme un fou ! » Denis jubilait invisiblement. Toutefois il sut dire avec sécheresse : « Je n'aime pas les yeux rouges ».

Pour des réalisations ultérieures, une décisive expérience s'imposait dont le sujet s'offrait en Céline. Denis avait pu, sur elle, évaluer l'effet de l'incompréhensible : les actes sans explication valable, les paroles sans possible interprétation, l'affectaient plus péniblement que ses rebuffades susceptibles d'intelligence. Elle n'était nullement troublée par la

liaison de son amant avec Palmyre, fait rationnel dont on pouvait syllogistiquement induire la cause et déduire les conséquences. Mais qu'on parlât un langage dénué de signification ou qu'on commît devant elle un acte non motivé (disparaître huit jours) et Céline était atteinte dans son équilibre, contredite dans ses essences, dans ses principes. Aussi pour moins de malaise, fallait-il qu'elle réagît physiquement, pleurât.

C'était un nouveau tragique que Denis avait ainsi découvert et qu'il était soucieux d'éprouver sur Céline avant de le porter au théâtre. Dans cet esprit il se procura de nombreux annuaires des téléphones, un stock d'*Angelus* de Millet sur papier orillant et d'affiches des emprunts défunts. Il acheta chez Martine une poupée, la plus laide qu'il put trouver. Il accumula dans les placards des bocaux de prunes à l'eau-de-vie. Enfin, derrière la gare Montparnasse, il s'entretint mystérieusement avec un Céleste qui posait pour les peintres baudelairiens.

Au jour qu'il s'était fixé, Denis envoya Céline porter une lettre dans un quartier lointain et profitant de son absence, composa le décor de l'atelier...

Dès le seuil, Céline s'arrêta. D'abord elle incrimina l'escalier trop vite monté. La vision persistant, ses jambes fléchirent, où s'asseoir ? Chaque siège lui opposait un être vermiculaire, nu, safrané, figé dans le même geste illogique, tendant vers elle, avec un sourire noir de bétel, un bocal où des fruits marinaient dans l'alcool. Les tables refusèrent tout appui : elles disparaissaient sous les annuaires télépho-

niques en piles lourdes et oscillantes. Les murs qu'à se fier à sa mémoire, elle eût cru solides, étaient d'un papier glacé qui crissa sous ses ongles (oh ce vent à la pointe des dents). L'*Angelus* de Millet y alternait avec des exhortations à souscrire. Elle manqua choir sur un sofa, mais un cri s'étrangla dans sa gorge à la vue du monstre debout entre les coussins, une petite fille fardée comme une vieille courtisane. A ses pieds, galant et langoureux, Denis, immobilisé dans un sourire béat, s'acharnait sur un banjo sans cordes. Le fantoche suivait, attentif, la mélodie muette. Céline, faute de trouver une raison à ce spectacle, frissonna. Le pire fut que Denis dont la vue était excellente, portât des lunettes cerclées d'écaille. Elle ferma les yeux. Le silence la persuada de les rouvrir. Elle blêmit parce que rien n'était changé. Ces fœtus paradoxaux sur les chaises ! Dans leurs mains pourquoi *précisément* des bocaux de prunes à l'eau-de-vie ? et cette profusion d'annuaires ?

Quelques-uns d'entre eux devaient être des bottins ou des dictionnaires qu'une méprise déguisait. Comment expliquer la présence de cette marionnette, son attitude et celle de Denis dans une posture qu'il n'eût jamais prise devant une femme ? Mais il n'y a là nulle apparence de réalité ! Est-ce que c'est une mascarade ? Sans doute, Denis va chanter une romance. Il se tait parce qu'il n'a pas de voix. Ce silence. Je n'entends pas l'*Angelus* qui courbe ces gens-là...

... Denis, Denis toujours béat, oh ! elle haletait,

son chapeau à terre, elle avait perdu la notion de l'étendue (ah mon Dieu, mes concepts !), tout tournait, se confondait, les chinois, les chromos, la poupée et cet invraisemblable Denis ! Un peu de sueur naissait à ses tempes, elle ne pouvait bouger, ses pieds étaient froids, sa tête brûlante, la détente nerveuse ne se faisait pas, elle eût voulu crier, pleurer et n'arrivait qu'à contracter ses muscles. Rien de raisonnable, comment vivre quand tout se libère de la logique ? Les murs ne sont plus des murs, les chaises ne servent plus à s'asseoir, mais à porter d'incroyables larves. Denis lui-même s'affranchit du principe d'identité : quelle cause à ce bouleversement ? Mes sens n'en perçoivent pas, surpris d'un monde obéissant à des lois neuves et inconnues. Tout de même, cela n'est pas vraisemblable. Cela contredit tout ce qui est moi, il faut que je change, et je ne le veux pas ! Oh mon ami, qu'est-ce qui est sûr dans un tel désarroi ? Voyons, dominons les événements : l'amour est tout-puissant, l'âme immortelle. Voilà qui est incontestable et pourtant... ah Denis, est-ce que tu ne vois pas que je souffre ? Mais l'âme est immortelle, personne ne dit le contraire, je vais bien voir... et d'ailleurs, ce corps me trompe (je brûle)... mais comment ? c'est intolérable ? comment ?... ah, là... sur la table, là là... le revolver de Denis... je ne risque rien, bien sûr, Denis ou ces enfants s'ils existent, quelqu'un m'arrêtera avant que... et puis l'âme est immortelle... Denis !

Denis était bien trop intéressé pour intervenir, les Chinois ignoraient le français, et la poupée était

incapable d'un acte d'énergie. Constaté la mort fut l'ouvrage de Gérard dont on prévoyait l'arrivée. Denis lui conta succinctement le suicide de cette pauvre Céline, car il était jaloux de sa découverte. « Céline, conclut-il, était une jeune fille sensible, mais elle tenait trop à ses idées et manquait de jugement. Les femmes sont des êtres inférieurs... » Burlesque, Gérard s'indignait : Denis l'enveloppa d'un regard si bon qu'il dissolvait l'Univers.



## **Madame à sa tour monte**

*à André Breton*

Exceptionnellement Matisse n'est pas une russe mais une rousse qui naquit aux Batignolles voilà bien vingt ans tout de même. Ses bras, les plus longs du monde, mènent à des mains gauches, que vous imagineriez faites pour soutenir un front pensif. Le sien, bas et rongé vers le haut par une maigre frange, justifierait volontiers l'épithète : sans souci de l'anatomie, ses yeux le mordent, l'avalent. Leur immensité, par horreur de se trouver un point de mire, elle aime à laisser croire que cela relève du maquillage, et d'un trait noir elle allonge la fente de

ses paupières, étend l'arc de ses sourcils jusqu'à la racine des cheveux. C'est pour les excuser de dévorer ses joues, je vous jure, qu'elle souligne ses orbites d'une ombre douce. La peau qu'elle a naturellement transparente laissait apercevoir le sang, mais outre mesure modeste, Matisse dissimule sa circulation sous une pâte métallique qu'elle poudre vert et qui donne à ses joues une agréable harmonie. Le nez bien charpenté, légèrement aquilin, ajoute quelque fermeté architecturale à ce visage. Les lèvres longues à plaisir se rehaussent de earmin vers le milieu ; elles y gagnent l'ambigu de deux bouches vous diriez, petite l'une, l'autre à n'en plus finir, qui ne chantent jamais le même air. Matisse n'a qu'une oreille, ourlée, ombrée et sans pendant ; mais de l'autre côté, par compensation, ses cheveux découvrent une boucle d'émeraude. Sa mâchoire fortement modelée s'affine vers le menton. Son corps se rappelle que pour lui l'on inventa l'expression *fausse maigre*. Encoche pour le poing sans doute, la hanche gauche saillante communique à la démarche un roulement qui trahit seul la sensualité de cette créature fermée, peu disposée par ailleurs à révéler son tempérament solide. L'exigüité des pieds saisit, mais à temps je me souviens du sexe de Matisse.

Entichée des parfums violents et vulgaires, muscs, patchoulis de bas étage, elle aime que ces masques lui vaillent cent méprises (1). A ce goût travesti d'intentions modernes, reconnaissez l'héritage des

(1) Var. : *lui vaillent quelques mépris.*

harems d'Orient ou d'Occident où ses aïeules lentement ont usé leur vie à l'abri doré des persiennes. Elle, émancipée, garde encore de l'esclavage cette voix apprêtée et traînante, qui contraste curieusement avec la liberté de son allure. Elle parle avec une grande distinction le langage canaille des jeunes filles de bonne maison, petit argot passé de mode, aussi faux à l'oreille que le rire sec dont elle souligne les calembours usés qu'elle prononce de temps en temps avec lassitude comme des formules de politesse. Qu'elle ait lu nos bons auteurs, et qu'au fond de son cœur elle leur préfère les mauvais, rien dans sa conversation ne le décèle. Violoniste émérite, elle ne veut jouer que les rag-times de la saison : c'est que la *bonne* musique la fait bâiller. Comme on ne lui connaît pas d'amant, elle passe communément pour riche, et n'y gagne pas cette considération, apanage des femmes qui ont un état (1). Qu'on ignore la source de ses revenus excite la curiosité, mais un instant tout juste, faute d'entretenir la médisance. C'est au reste par comparaison que Matisse paraît étrange. Seule dans la rue, elle ne retient pas le regard : mais dans une foule, elle accapare l'attention.

Sa mise est plus décente qu'excentrique : Matisse ne s'habille pas à la dernière mode, mais à la prochaine. Dans trois mois d'ici son costume sera celui de toutes les petites bourgeoises qu'aujourd'hui il déconcerte. Mais quel que soit l'engouement du jour, les couleurs restent toujours claires, les manches

(1) Var. : *qui exercent une profession.*

toujours longues, flottantes et reprises au poignet. La toilette d'une femme, pense Matisse, doit épouser son corps ; si les bras sont vilains, qu'elle les cache, trop brillants les cheveux, qu'elle les éteigne. Au moins Matisse agit-elle comme si elle pensait ainsi. Elle raffolle de la passementerie, et la prodigue surtout quand on la porte le moins. Aussi les autres femmes sont-elles souvent un peu nues auprès d'elle. Pour un rien voilà sa gorge à découvert, mais point son linge (ces corsages, dit-elle avec une certaine répugnance, qui laissent voir le lacet du cache-corset, le ruban de la chemise). J'aime imaginer qu'elle ne porte sous sa robe qu'une combinaison de soie verte. Que dire de ses bas, mais de ses bottines ah

*les bottines de Matisse toujours  
aux couleurs de la vie et de la vogue  
volontiers entretiennent l'équivoque  
entre les arts (1) et les amours*

Outre son émeraude qui ne fait rien que le vert des contrevents sur la maison couverte en tuiles, Matisse a deux bijoux, une dent d'or en pendentif, sans autre signification que sa beauté, et un joli browning en Tolède qu'elle tient dans son manchon l'hiver, dans son sac à main l'été, et qui résume à ses yeux l'action dévastatrice du passé ; son sac contient de plus tout l'arsenal du maquillage ; on y trouve encore un niveau à bulle, une boussole, un

(1) Var. : *entre la mode et les amours.*

caléïdoscope pour les heures d'ennui, quelques piments bleus pour tromper la faim, et un petit scalpel qui ne sert qu'à remettre en mémoire les héros de J. Fenimore Cooper.

Ce n'est pas sans peine que Matisse a choisi sa demeure. L'hôtel particulier pour rien au monde il n'y fallait songer. Au seuil des maisons de rapport, toujours quelque hésitation la prenait : l'alignement, la façade, une caryatide... comment vivre là-dedans. Enfin ses trois cents locataires l'ont décidée en faveur de cet immeuble, véritable caserne où passer inaperçue. Tous ces gens qui font autour d'elle un nuage changeant de pensées, tandis qu'elle, perd son temps et s'étire. Sur la cage de l'ascenseur s'enroule par habitude un escalier que personne n'empruntera jamais.

Chaises de cuisine, tables schématiques, fauteuils qui ont la forme théorique des fauteuils, tout bois blanc vous diriez, cet appartement, mais voilà que de près ce sont les matières les plus précieuses. Matisse abomine les styles. A l'en croire, le style n'est qu'un procédé commode de s'en remettre à autrui pour juger de la beauté d'un meuble. Aussi chez elle les sièges ne semblent-ils qu'intersections de pieds, de dossiers, de barreaux ou affectent encore l'aspect linéaire des meubles toujours vus de profil par les enfants des écoles. Si Matisse s'éclaire à l'électricité, sans honte elle ne dissimule pas les ampoules dans des corniches, comme les milliardaires américains dans les fils bien montés ou les descriptions de Nick Carter. Elle laisse aux modistes et aux romanesques

la douce manie d'en justifier la présence avec une corolle florale ou les hasards des scènes mythologiques. La lampe électrique lui semble douée d'une beauté particulière que gâcherait un appareil inutile. L'abat-jour vert et blanc des ministères, voilà la seule concession que Matisse consente par ci par là, dans quelques pièces de repos, aux yeux fatigués des visiteurs. Tout un lot d'ampoules de couleur lui permet de varier le décor au gré de son caprice. Comme ailleurs les bibliothèques, les radiateurs en évidence courent ici le long des murs. Elle aime ces grands serpents immobiles et sinueux dont on règle l'humeur, communicative et ardente, ou froide, réservée, avec une manette mollement cerclée de bois brun. Pauvres philosophes de l'ameublement vous n'aviez pas prévu ces tapis-réclame qui tout le jour parlent haut à Matisse de sa brosse à dents, des liqueurs qu'elle va boire, du cirage qui fait briller son pied errant dans leur laine, vous n'aviez pas prévu ces paillasons optimistes, ces carpettes rassurantes. Aux murs du petit salon des affiches tiennent lieu de papiers peints, se mordent si bien qu'on n'en peut lire aucune entièrement et que la curiosité s'amorce : vous rêvez. Ce boudoir, équivalent intellectuel des cabinets chinois, nous procure le plaisir même des parvenus dans leur Orient en chambre. Sous la vitre de la table, tour à tour une entreprise de déménagement, une fabrique de malles, la Maison S (Sommiers élastiques) se recommandent d'une image flatteuse. L'éventail posé sur la table chante la louange des villégiatures

bretonnes, le buvard est pareil à ceux des bureaux de poste parisiens. Au tesson de la carafe, autour du porte-allumettes, sur le calendrier, le bottin Professions défile. Le soir enfin, des lettres de lumière annoncent suivant la semaine MÉNAGÈRE : DEMI-SAISON ou PYGMALION : BLANC, et ça a l'air joliment commode.

Dans ce petit salon Matisse éprouve vivement cette activité de l'homme dont les symptômes commerciaux l'entoure, et voici que la paresse exquisement lui pèse. Charme d'être une bête de luxe, charme d'être : elle ferme les yeux et ronronne. Ou bien la voilà mise à l'unisson du mobilier : si l'éclairage favorise telle affiche au détriment d'une autre, Matisse désespère et jure que ce Mané Thécél Pharès d'un pharmacien crie le mensonge ; elle éteint la lampe, l'échange contre une ampoule de couleur qui rend grise la réclame tapageuse, et triomphe, industriel heureux, au succès de son produit préféré, de ses saltrates benjamins. Parfois encore, elle fixe les inscriptions des parois à voir les lettres danser une ronde fantastique. Valse de l'R et de l'O. Divorce de l'I et du point. Les jours que ce boudoir lui paraît étouffant, Matisse va chercher le repos dans l'atelier. Attendez : j'allume.

On a réuni deux étages, et c'est comme une maison démolie : la trace du plafond abattu demeure à ces murs sur lesquels les papiers lacérés des chambres, fleurettes claires, ramages foncés, motif perpétuel d'une chasse répétée, et faux linoléum des cabinets

de toilette, témoignent d'une vie ancienne interrompue. Trace brune et coudée des cheminées. Çà et là, la tapisserie plus claire se souvient du lit, de l'armoire ou des tableaux. Crucifix. Sur deux rangs, soldats mélancoliques, les six fenêtres regardent cet intérieur stupide avec reproche. Les portes supérieures se sentent sottes de s'ouvrir sur le vide. En bas dans un coin un café surpris vivant par la pioche appuie au décor de la dévastation son zinc encloué de pièces fausses, le comptoir peint à la marbre-rose, les grands tabourets branlants, et l'échafaudage léger des étagères lourdes de litres et de bocks. C'est ici que Matisse reçoit les importuns : ils ne peuvent bientôt plus supporter l'atmosphère désolée de ce lieu, trouvent une excuse et s'esquivent. Au soir, une lampe de chantier éclaire seule les démolitions. Les ombres se projettent, immenses, jusqu'au plafond et Matisse imagine des romans. Orpheline, elle débarque du village où s'usa l'honnêteté de ses père et mère, à Paris, dans le bar de son oncle, jadis parti pour la capitale, son dernier parent, son dernier soutien. Naïve et pure, au milieu des charrons et des mines inquiétantes, convoiteuses, que va-t-elle devenir ? Son sort se lit aux yeux d'une fille que maltraite un souteneur. L'oncle même va la livrer à ce prince russe, et c'en est fait : mais l'inconnu paraît et la sauve. Force, beauté, richesse, il a dans sa vie un secret. Qu'on le connaisse, le roman est fini. Matisse est encore la panthère qui ruine les grands d'Espagne, pousse les enfants au suicide, les commis au vol, les banquiers à la banqueroute,



les lycéens à l'assassinat. La voici qui vient séduire, rouleuse de théâtre, dans un café suburbain l'innocent rincé de verres qui n'a pas seize ans. *Ici la scène devient réaliste* et tout à coup, beaux yeux que cherchez-vous dans les solives, la voluptueuse aperçoit une médaille au cou du jeune homme, ou une marque de naissance, ou un tatouage indélébile, et ma parole, c'est son fils abandonné dans la neige il y a beau temps sur les marches de quelque église. Après un tour pareil, on prend le voile : elle, passe dans la salle à manger.

La salle à manger, si l'on peut dire : Matisse prend ses repas au restaurant. Dans la demi-obscurité toujours, une table mal desservie semble à peine abandonnée de ses convives. Sur le damier rouge et blanc de la nappe, un compotier de fruits glauques et vulgaires, une bouteille débouchée et un casse-noisettes veillent un verre bleu. C'est qu'il y a des amis qui seraient déplacés ailleurs, comme un piano dans une salle de bains. Matisse devant cette parade de dessert les reçoit et les regarde, et les caresse un peu parfois comme on fait les raisins ou les pêches. Ce sont des gens gras, bien vêtus, peut-être mélancoliques, mais sans une ride en tout cas.

La chambre à coucher ne sert qu'au repos : le jour y pénètre par des jalousies aux lattes joueuses, qui remplacent les persiennes sans douceur qu'on enleva. Zèbre d'ombre et de clarté : rien ne permet à l'imagination de se dérégler, aux sens de s'exercer, malgré la nuit équivoque des interférences lumineuses, de peur que la moindre excitation ne bannisse le

sommeil dont c'est ici le palais. Rien d'intime, de secret comme ce lieu : on n'y parle naturellement que bas. Une pudeur singulière dissimule le squelette de bois des sièges sous des étoffes qui vont du mordoré au grenat. Tout respire la mollesse et l'abandon ; des fourrures à terre assourdissent les pas ; nulle glace ne luit au cœur de cette arcane, œil dont Matisse en dormant garderait l'inquiétude ou qui introduirait dans ses rêves la vision dernière avant de s'assoupir de sa nudité excessivement belle ce soir. Le lit comme un navire au milieu de la pièce, une mer calme le porte et quand Matisse s'y allonge, elle est tentée de rénover les mythes et Morphée (ses paupières sont les pavots) et ce reposoir devient l'aboutissant du monde. Mais pour rendre le silence mieux sensible près de la fenêtre et captant la lumière un violon muet gît dans un cercueil d'acajou doublé de peluche bleue, et l'archet qui partage sa couche est le lien qui unit cet univers sans vie au monde réel.

Le monde on l'aperçoit de la fenêtre : toits de toile cirée grise ; cheminées, sensuels spectateurs ; ateliers ternis au jeu poussiéreux des stores ; pan coupé des immeubles ; terrains vagues ; dans une cour l'escalier de service révélé par sa verrière ; les vastes hangars d'où glissent, où retournent les automobiles attirées par les majuscules de la façade. Le cri d'un train, et l'on apprend le nom du quartier ROME qui allie à l'idée des civilisations antiques la magie des cités modernes, parfaitement.

Le cabinet de toilette après toute cette torpeur,

tout y est net, luisant, géométrique, éclatant, incisif, que vous penseriez une salle d'opérations. Jauger le cubage d'air est la première envie que donne cette pièce. Plus tard c'est le plaisir de quelque plaisir bref. Le ripolin des murs réfléchit une clarté cruelle qui ne célera ni une ride ni un cheveu blanc. Les chambres à torture d'autrefois dorment dans les appareils d'hydrothérapie et de massage électrique, sous la férocité de l'astiquage. Sur la table à coiffer, l'armée des limes, des repoussoirs, des polissoirs, des ciseaux, des fers à friser, les bataillons de pots de fard, de colgate, de cold-cream, de carmin pour les ongles, les phalanges de bâtons de rouge, de pattes de lapin, de démêloirs, de brosses de toutes tailles, de tous usages, attendent les combats journaliers sans impatience sensible. Triomphe de l'homme, les éponges en caoutchouc trônent sur la toilette, et l'odeur de la pâte dentrifrice complète le décor.

Tournez à contre-sens le robinet d'écoulement de la toilette : tiens, une trappe glisse au plafond d'où descend une échelle de fer. Cacher un criminel, conspirer, escamoter un cadavre, un logement doit s'y prêter toujours. Par cette communication clandestine on passe à l'étage supérieur qui n'envie rien aux repaires des romans policiers. Tout d'abord une pièce nue, comme abandonnée, déconcerte le visiteur : aux murs sans papier ni peinture des ouvriers ont inscrit leurs noms, des additions, des réflexions sur la vie, dessiné leur idéal féminin ; sur les vitres les maçons peignirent en blanc le symbole de l'infini. Le reste de l'appartement est le magasin

d'accessoires d'un bon détective : microphones et enregistreurs de phonographe pour surprendre les conversations, appareils photographiques dissimulés dans des chiffonniers, fauteuils qui embrassent l'imprudent qui s'y assied, coffres-forts camouflés, faux coffres à sonnerie infernale ou à piège, parois transparentes, périscopes qui permettront d'observer sur le toit les faits et gestes des couvreurs (on ne sait jamais leurs desseins, c'est comme les réparateurs de téléphone). Là, Matisse a réuni les machines dernier cri pour tuer sans bruit, vite ou lentement, avec ou sans douleur. Elle les hérite à proportion du débinaire de leur aspect : il y a la bague à curare, elle assassine d'une poignée de main ; il y a le pistolet à air comprimé qu'on n'entend pas ; le boomerang qui revient chez son maître une fois le travail accompli ; le vulgaire sac de sable ; la cheminée à oxyde de carbone ; le livre aux pages empoisonnées qui punit les gens mal élevés de mouiller leur doigt pour tourner les feuillets ; la bombe à air liquide ; les appareils électriques qui interdisent l'accès d'une chambre sous peine de mort ; les tubes à radium, à rayons infra-rouges ou ultra-violets, à rayons de couleur qui produisent la démence, les troubles cœnesthésiques ou les états fébriles, qui donnent aussi la mort ; il y a enfin la grande horloge à revolver qui supprimera à heure fixe le détective ficelé sur une chaise en face d'elle, ou p'utôt qui ne le tuera point parce que sa cousine va surgir déguisée en commissionnaire, en pasteur, en cadavre au besoin, ou que la fille du criminel va s'éprendre — sa mère fut une

honnête femme — de la bonne mine du condamné ; ou, encore, qu'à trois heures moins une, la maison minée par l'aide dévoué ou les adorateurs du feu, saute entraînant dans l'Hudson qui passe tout juste sous elle l'intéressant héros des épopées modernes.

A tort, on concluerait des particularités de son habitation, que Matisse — je ne sais si j'ai dit combien ses dents étaient belles — est romanesque : elle a voulu, bonne femme d'intérieur, que son foyer fût prêt aux éventualités improbables. Cependant elle n'a pris aucune disposition pour les aventures amoureuses. C'est que pas plus qu'y manger, s'abandonner chez soi à des sentiments trop tendres n'est concevable pour elle : il n'y a pas que dans les restaurants qu'elle a ses habitudes (1). Recevoir des amis, penser seule, dormir, voire s'y adonner aux arts d'agrément, voilà pourquoi elle a une demeure. Lisez chez vous si vous voulez : elle, réserve cette occupation pour les voyages en métropolitain. Elle formule assez nettement ses goûts, car elle s'y exerce. Elle ne manquerait pas une fois de répondre aux interrogatoires des magazines : quels livres préférez-vous ? quelle a été votre plus forte émotion ? et mille autres questions dont la puérilité ne lui échappe pas, mais qu'elle se loue de prendre seule au sérieux. Elle y répond avec l'ardeur d'une pénitente au confessionnal et cette exploration systématique de soi-même la remplit d'aise. A chaque fois elle découvre un nouveau coin de ses pensées qui lui demeure

(1) Les balsers que Matisse aime ressemblent à son appartement. Toutefois certains d'entre eux ont rapporté de ses voyages une sonorité marine.

rait encore inconnu. Elle rit comme une fille qui se regarde pour la première fois dans un miroir et enregistre sa découverte. Désormais elle pourra dire quand on la lui signalera : « Que voulez-vous, je suis ainsi ». Car elle craint qu'autrui la devine mieux qu'elle ne le fait.

Un jour, Matisse est allée à la campagne : elle a regardé avec ennui les arbres, les fossés, les routes, les prairies ; elle a suivi les ruisseaux par contenance mais elle bâillait. Tout à coup elle a vu surgir une usine. Vite elle a couru jusqu'à cet éden retrouvé puis, une fois dans la cour, elle a respiré la bonne odeur de la fumée et du charbon, écouté les sifflements, les grincements des machines, s'est laissé coudoyer par les ouvriers, a fermé les yeux et s'est imaginée de retour à Paris.

Un jeune homme présomptueux mais fort riche qui désirait inspirer à Matisse le désir de sa personne, lui avait donné, dans la persuasion qu'une femme de goût raffole toujours des Beaux-Arts, un Rembrandt authentique et un buste de Houdon. Elle donna le tableau à sa concierge sans lui en dire la valeur, de façon que plusieurs années plus tard un heureux expert le découvrit et l'achetât pour un morceau de pain. Quant au buste, elle le peignit en noir parce qu'elle trouvait qu'à la teinte près, il ressemblait à l'un de ses grooms nègres.

Si Matisse n'était pas si froidement raisonnable, elle dominerait vite la ville, comme autrefois une Ninon, comme aujourd'hui une Sorel. Elle se contente de l'habiter.

## Lorsque tout est fini

*à Matthew Josephson*

On me nomme Grindor, Clément Grindor, et même j'étais, paraît-il, le fils de quelqu'un, entendez d'un homme en vue. Paris, comme une guirlande de fleurs, couronnait mon front heureux avec ses voitures, ses femmes et ses mille feux à la seconde. J'avais une maîtresse un peu fée, affranchie par faveur spéciale de l'influence de la lune ; elle changeait à son gré les objets que nous rencontrions. Un bouquet devenait un kodak et nous servait à photographier les paroles fugitives d'une faucheuse mécanique rencontrée place de la Bourse (je ne sais

plus ce que c'était), et je vous en citerais bien d'autres.

Éléonore Farina avait plusieurs amants avec lesquels je faisais bon ménage et parfois nous allions tous ensemble aux environs de Paris déjeuner dans les bois ou sur les bords d'une rivière. L'un de ces amants était le célèbre B. dont vous connaissez l'histoire.

— Et quoi, B. ?

— B. lui-même. Il était inimitable dans les chansons grivoises et nous divertissait jusqu'à la nuit que nous passions alors dans des discussions philosophiques, où Éléonore brillait d'un éclat singulier. Maurice, qu'on appelait Mau-la-Sagesse, se plaisait à provoquer nos réflexes individuels pour en tirer une morale plus séduisante que la poussière de l'or. Notre aîné avait vingt ans, et chacun de nous vivait encore sur le personnage qu'il s'était fabriqué à l'école, l'un enthousiaste, l'autre sceptique. Mau, qui nous traitait en pièces d'échecs, suscitait des conflits entre nos certitudes, d'où naissait un grand trouble, une sorte de nuit dans laquelle nous perdions cette sécurité des systèmes, et l'insolence avertie de nos trop bonnes santés. De ces crises nous sortions le plus souvent réunis par un sentiment tragique de nos différences ; et des instincts qu'un souffle léger évoquait de nos abîmes. A chaque fois, notre amitié remise en cause semblait à tout jamais perdue ; mais nous y avions si bien pris goût que nous en reposions toujours le postulat.

Finalement cette confiance commune, si précaire



pourtant, nous devint plus nécessaire que respirer ; et tout ce qui n'était point elle nous parut négligeable. En même temps, nous nous accoutumions de façon insensible à une telle atmosphère dramatique, que nous en vînmes à aimer le drame, à le cultiver. Il n'était pas un acte, il n'était pas un geste, qui ne nous autorisât de nous suspecter les uns les autres, et que nous eussions laissé passer sans en demander compte à qui de droit. Aisément, ce dont nous convenions au cours d'une discussion, tournait au dogme. Nous nous prenions à une émulation de pensée, une course morale, par laquelle nous multiplions autour de nous les pièges à défailants : nous communiquions ainsi à nos existences une accélération dont l'effet ne se fit pas attendre.

Rien de plus facile si l'on est huit, que se persuader de la supériorité d'un genre de vie sur un autre. Nous apprîmes à mépriser les longues vies heureuses que nous avions jusqu'alors enviées, et une nuit nous fîmes le procès de toutes les jouissances humaines. L'espèce de sincérité terroriste dans laquelle nous nous obstinions nous menait naturellement à repousser avec horreur tout argument d'utilité, et bien que nous niions toute vérité, nous étions dominés par le sens d'une réalité morale absolue que certains d'entre nous eussent achetés au prix d'un martyr. Les seules réalités cependant qui nous paraissaient subsister étaient ces accidents personnels que l'esprit néglige, une tache de naissance à l'épaule de B., la façon d'avaler les finales qu'avait Mau-la-Sagesse, mon geste favori avant de m'asseoir, etc. B. disait

qu'il eût voulu d'une vie qui le distinguât des autres hommes comme cette envie scapulaire. Ensemble ou séparément nous nous donnâmes quelques jours pour envisager ce que les hommes appellent plaisirs, et nous visitâmes assez pédagogiquement le monde des Folies-Bergère au musée du Louvre dans la semaine qui suivit. Nous sortîmes bien las de cette randonnée, et sûrs d'avoir déjà vu tout ça. Cette lassitude facile à juger du dehors n'était pas ce qu'il y a vingt ans on nommait *blasé*. Rien n'était émoussé en nous, mais pouvions-nous jamais faire abstraction du plan intellectuel sur lequel tout apparaît inutile et vain. Nos jugements se rendaient sans cesse à l'échelle de l'infini et cet infini nous écrasait. Comment aurions-nous accepté le sort communément *heureux* de nos contemporains, qui ont puisé dans Auguste Comte cette tranquillité de rejeter définitivement les problèmes métaphysiques ? Nés pour préférer une aventure d'éclair à cette patience qui devait bientôt aboutir à l'élection de Raymond Poincaré à la présidence de la République, à l'existence de ce citoyen nous opposions mille bonheurs instantanés. C'est ainsi que nous nous lançâmes à corps perdu dans l'aventure des autos.

Nous l'imaginions confusément *a priori*, et nous nous pressions l'un l'autre d'en préciser le visage. Pendant quelques jours, tous les instruments en mains, nous tremblions de hâter une catastrophe douteuse. C'est B. qui prit sur lui de déclancher le mécanisme. Moi-même, je songeai à le retenir. « Le sort promis m'entraîne, me dit-il, je suis la princesse vouée

à une aiguille dans une botte de foin, et le péril m'incite à tenter le péril ».

Une grande discussion surgit entre nous tous, quand les rôles furent distribués. Une fois de plus, tout semblait prêt à rompre. « Allez, dit B., vos cœurs sont des bulles d'eau : j'y vois mieux que vous-mêmes la source de l'effroi. Vous ne redoutez pas tant l'issue malheureuse d'une aventure mortelle que vous ne craignez un acte criminel contre les entités respectées dès l'enfance. Trop souvent, aujourd'hui encore, plutôt que de suivre votre penchant naturel vers ce que vous nommez le bien, vous vous faites une loi de tout ce que je veux : peut-être pour quelque grandeur qui y paraît. Mais comment ne pas reconnaître dans votre hésitation ces remords, ces retours honteux de la vertu ? » Ce fut Mau-la-Sagesse qui lui répondit : « Si je ne t'aimais point tant, que tu me serais odieux ! L'incessant souci d'analyse. Même exercée à faux, la finesse d'observation semble toujours triomphante, et qui ne te donnerait raison, psychologue, quand tu viens de parler ? Cependant ce consentement muet à tes actes, voilà ce que tu réclames au moment que tu nous le reproches. Tu ne veux pas que nous discutions le dangereux projet...

— Je n'entends, reprit B. avec emportement, engager personne à me suivre, mais où prenons-nous le droit de commettre aucun acte si ce n'est dans ce sentiment de la grandeur, dont je parlais, qui nous porte de jour en jour vers ce but innommable, inconscient, notre seul objet ? Oui, que tout me cède :

la cruauté, la félonie, l'audace, tout cela change de nom avec les hommes, et leurs contraires sont la faiblesse, la faiblesse et la faiblesse. Il n'y a que les excès qui méritent notre enthousiasme, et s'ils ne nous rapportent que la haine, sans doute est-ce qu'ils nous vaudront tôt ou tard un amour plus durable. Et même la réaction des autres à nos actions doit-elle, peut-elle jamais motiver celles-ci ? Je voudrais être sûr que toutes mes paroles, que toutes mes actions sont à jamais perdues pour le monde. En même temps que moi, le déluge ». Cette fureur qui le soulevait contre lui-même, qui lui faisait mépriser son propre intérêt, à quelque absurde exploit qu'elle le poussât, ne pouvait nous laisser étrangers à son aventure. Quel irrésistible ascendant il exerçait sur nous, sur Mau lui-même, voilà ce que je voulais montrer en rapportant si longuement les paroles de B. la veille du jour décisif. Comment l'abandonner ? Son sourire nous damnait. Nul de nous ne pouvait lui échapper quand il faisait ce geste de la main qui secouait les idées et les cendres de son cigare.

Comme un soleil sur le monde l'auto jaune surgit soudain rue Ordener : nous la montions avec une philosophie si enivrante qu'elle prévalait à toute autre considération. Dès le meurtre du garçon de recette, nous entrions dans une lumière étrange où se précipitait la vie. Vous avez lu notre légende dans les journaux de l'époque, bien que vous fussiez encore un lycéen. Mais ce qu'ils ne vous ont pas dit, ce sont les haltes-repas entre deux entreprises et cette gaieté brûlante entre nous, la lecture du *Petit*

*Parisien* avec ses belles manchettes, et quoi encore ? Les moments nuls où nous ne parlions pas. Les sommeils. Dès le pillage de la poste de Chantilly, B. nous était apparu le héros qu'il fut pour les historiens. On n'imagine pas sa douceur, la placidité qui suivait ses exaltations. Qu'il devait mourir, nous ne le savions pas d'aujourd'hui. C'était un ange prédestiné : il traversait l'univers comme un flamboiement, on aurait dit de la bonté même. Cependant, grâce à des sympathies sans nombre, nous poursuivions notre action et nous échappions aux poursuites engagées contre nous. Miracle de la vitesse : elle nous donnait ensemble l'ivresse et l'impunité. Nous faisons sur la carte routière de vastes ricochets sanglants. Dans la mer humaine, nous drainions au passage d'immenses richesses, la terreur et une excitation croissante, un vertige grandissant. Cette course folle qui ne dura que l'instant d'éclairer le monde d'un feu rouge, nous vécûmes une existence entière et sans cesse étonnée d'elle-même, comme des êtres toujours conscients de se survivre malgré l'in vraisemblance à tout coup sensible d'un équilibre par merveille tout à coup rétabli.

La France, l'Europe, bientôt les deux continents tournaient les yeux avec angoisse vers le coin de terre où venait de surgir un météore. A l'horreur qu'on avait mise d'abord à décrire nos premiers *crimes*, succédait la stupéfaction, l'admiration même, devant ce qu'on appelait maintenant nos exploits. On se prit à sentir confusément quelle partie était en jeu au delà du fait-divers, une poignée d'hommes sur le

globe subissait l'une des plus grandes secousses intellectuelles de l'histoire, pas besoin pour cela que le sort des empires fût compromis. L'immense clameur d'une Société ennemie ne parvenait pas à couvrir la voix de Mau-la-Sagesse, dont on commentait maintenant les idées jusque dans les cafés de province. La fatalité d'une issue malheureuse, je ne pus m'empêcher de le dire à B., ne nous éviterait pas le sort lointain des héros, ce sort imbécile auquel nous vouait dès lors la sympathie des penseurs : car aujourd'hui les dramaturges préfèrent Catilina aux prix Monthyon. « Tu seras tôt ou tard une figure de manuel, un exemple comme un autre. Ton courage, voilà ce qu'on retiendra. Finalement autour de toi auréole cristallisent les éléments de la morale que tu voulais détruire. Au delà du respect de la vie humaine une générosité se recrée : des esprits libres te donnent asile. Quelle prétention de grandeur ! Nous sommes d'autres fanatiques. Un Christ de plus au tableau ». B. répondit avec une violence inouïe qu'il était bien sûr de mon erreur ; que la catastrophe prochaine serait définitive, que nous avions déjà sombré dans l'esprit des hommes et que notre procès ne serait jamais, jamais révisé. Je vis pourtant que j'avais touché juste et qu'une inquiétude nouvelle poignait en nos amis. Ils doutaient tout à coup de leurs raisons profondes. Ce soir-là, chez une fille qui nous cacha, je remarquai l'air sombre de notre chef. B. soudain sauta sur l'hôtesse, et la renversant à demi, il lui prit la tête et écarquilla ses paupières avec les doigts.

« Me diras-tu, criait-il, pourquoi tu ne vas pas nous livrer ? » Il faut avoir vu cette expression sauvage sur sa face tandis qu'il plongeait ses regards dans les yeux suspects. Il faudrait l'avoir vu, pour comprendre quelle sourde et secrète joie se glissa soudain dans mes veines. Quelque chose était né en moi qui allait bientôt prendre forme.

J'avais somme toute fait le sacrifice de ma vie. Rien au monde ne m'était cher comme mes compagnons de danger et nos idées communes ; pas même ma propre existence. Il est peut-être bon de le rappeler.

Cependant, quelle singulière contradiction, je trouvais une volupté sans pareille à noter l'échec de tout ce que j'aimais. Le désastre (que nos actions prissent figure de prouesses et notre vie d'apostolat) me rendit soudain une liberté mentale que j'avais abdiquée. Je craignais d'être vertueux. Le désir se précisait en moi de commettre enfin l'acte vraiment indéfendable, de tout point de vue, et quand j'avais ébranlé la foi de B., j'avais goûté à l'alcool singulièrement perfide de perdre ce que nous chérissons. Ces jours-là, B. ne cessa de parler de trahisons possibles. On eût dit qu'il le faisait exprès. Nous dévisagions les gens à la merci desquels nous tombions parfois, avec une sorte d'espoir de découvrir enfin l'inévitable Judas. Cet esprit de bêtes traquées devenait insensiblement insupportable. Nos raids devenaient plus fréquents, plus fébriles, plus féroces. Nous devenions des machines emballées. Mais moi, peu à peu, moi qui sentais grandir la conscience de souscrire à une surenchère d'héroïsme je me désa-

grégeais de l'être collectif lâché dans les terrains défendus. Notion de l'antagonisme de mon individu et de ceux de mes compagnons : je m'identifiais à moi-même. Un beau jour, je compris que je nourrissais en moi ce démon : le besoin de trahir. La confiance, base de notre aventure, m'apparut comme un ignoble idéalisme, une faiblesse de l'ordre de la pitié. Le malentendu ne pouvait subsister davantage.

On se souvient de la maladresse avec laquelle la police nous laissa fuir d'un guet-apens, organisé chez la maîtresse de l'un de nous. Je ne me décourageai pas pour si peu. Il y eut encore quatre journées pendant lesquelles les moindres de mes paroles furent des prodiges de dissimulation. Je vivais dans une exaltation contenue. Enfin, la minute préparée arriva. Sur mes indications, deux d'entre nous déjà avaient trouvé la mort, la police vint mettre le siège devant la propriété de ce millionnaire anarchiste qui nous avait accueillis. Hallali fantastique : quand les assaillants à l'abri de leur voiture de foin, crurent triompher, l'incendie leur déroba le corps du dernier survivant de l'aventure, B. le Titan, qui mourut comme Jeanne d'Arc, tandis que ses ennemis reculaient épouvantés. La Préfecture m'avait promis la vie sauve et m'aida à disparaître. C'est ainsi que le procès des complices se déroula sans que j'y fusse cité même comme témoin.

J'emportais avec moi mon secret, le secret de cet acte auprès duquel si vous y réfléchissez, toute notre entreprise n'était rien, rien qu'une misérable comédie de révolte, comme il prend aux hommes



l'envie d'en jouer une de temps en temps. Mais moi je recélaus désormais en moi le ver de toute grandeur.

Que devenir ? Implorer de cette Société dont je m'étais fait le délateur, une réintégration dans ma place naturelle ? On me laissa entendre que cela n'était pas impossible sous certaines conditions. Mais je répugnais tout de même à me réclamer d'une hypocrisie dont je n'étais pas dupe. Au vrai, toute ma sympathie allait à ceux que j'avais livrés, et ma situation s'en trouvait singulière : dédaignant ceux qui m'auraient reçu, ne pouvant retourner auprès de rares gens que j'estimais, ayant perdu confiance en tout le monde, je tombai dans une solitude sans espoir, comme jamais peut-être homme au fond d'un désert n'en aura connu. Je gardai contact avec la police, me servant d'elle, et elle de moi : nous traitions de puissance à puissance. Elle me donnait un pouvoir que je comptais exploiter ; de son côté elle me considérait comme un agent provocateur. Alors commença cette vie errante qui traversa la vie des hommes et des femmes les plus divers, sans que personne jamais ait pu me suivre à la trace. J'arrivais ici, et ce passant qui m'était un inconnu, le lendemain je bouleversais son existence. Il s'était développé en moi un goût furieux de l'expérience humaine. Mais que cherchais-je en autrui ? Toujours le même mécanisme, le même instant de l'esprit. Une seule chose m'attirait, m'enivrait, et j'eusse tout donné pour la provoquer sans cesse : je voulais revoir partout cette lâcheté que j'avais éprouvée en moi, cette

trahison suprême, la minute où l'instinct de l'homme le déchaîne contre l'objet de son affection. Je n'ai rien épargné pour observer les hommes à ce point de sincérité. Pendant des années, je me suis immiscé dans la vie des plus paisibles, et j'y ai semé les passions, les fièvres. Oui, j'ai été ce véritable agent provocateur : l'effet m'importait peu, mais si je rencontrais sur ma route un enfant au cœur pur, au cœur enthousiaste, alors vous pouviez être sûr que je serais là, guetteur, le jour que sur son visage vertueux apparaîtrait le stigmaté de cette faiblesse-force, la trahison. C'était un jeune homme qui dans l'excès de son énergie avait vu si grand qu'il avait dépassé les limites du bien et du mal : il ignorait m'obéir, mais quelle ampleur dans ses entreprises ! Enfin, tout allait couronner ses efforts : la richesse, une fiancée belle à mourir, les honneurs fabuleux. Le succès, je le savais, mais je le lui cachais, allait anéantir jusqu'au souvenir de ses irrégularités passées. Alors, je glissais dans ses veines un doute insinuant, perfide, et ce doute faisait son chemin. Quel spectacle ! J'assistais à l'agonie d'une volonté. Le jeune homme renonce à tout ce qu'il a si avidement recherché, que le crime même ne l'arrêtait point. Tout soudain, il se préfère mendiant, seul, en exil, à la possibilité même infime d'un désastre, lequel ne lui eût pas apporté plus de malheur. Et maintenant que le serpent l'a mordu, que donne-t-il en ricanant à une fille des faubourgs ? C'est la photographie de sa fiancée, la photographie qu'il portait sur son sein quand il n'y appuyait pas ses lèvres frémissantes. Ce

jeune homme, mon cher Monsieur, j'ai vu cent de ses pareils.

Et les femmes, done... mais peut-être étais-je de taille (*il se regarda dans la glace brisée pendue à l'espagnolette de la croisée*) à ce que bien peu me résistassent... Il fallait que la femme ait tout quitté pour me suivre, qu'elle fût mon ombre, une chose asservie à l'ombre de mon ombre, un timbre-poste sur mon corps. Quelles intrigues ne combinais-je pas pour voir peu à peu se lever au fond de ses prunelles confiantes un spectre de doute et de mensonge. Qu'elle me sût en lutte avec quelque force terrible, la police par exemple, je savourais d'abord le plaisir incomparable de sa complicité. Quel sens dans les lieux nuls où il se fait, prenait l'amour exacerbé par le danger et par le crime.

Excusez-moi si je ne peux prononcer ce dernier mot sans rire.

Certitude de la catastrophe : je lisais dans ces yeux cernés une ironie passionnée, la restriction mentale de l'instinct. Jusqu'à la mort qu'elle disait, mais pour elle-même : « exceptée la prison ». Dix ans elle n'a pu me lasser cette expression identique sur le visage de mes maîtresses à l'instant que frappe à la porte l'implacable fatalité. Regard plus charmant que l'air qu'on respire sur les sommets : à cet instant, tu me deviens étrangère et si vivante. Trois ou quatre furent alors si belles que je ne supportai pas qu'elles survécussent à cet instant. Que m'eussent-elles donné après un tel regard ? Elles ne pouvaient s'attcindre elles-mêmes. Elles sont restées étranglées

dans leurs cheveux défaits... Trois, ou quatre ?

Demander à chacun une minute de sa vie, fût-ce aux dépens de cette vie, ne fait de moi ni Lovelace, ni Satan, mais bien Grindor. Clément Grindor, s'il ne lègue pas son histoire aux générations à venir, se sait un archétype et s'en tient à sa nature découverte.

Vous avez peut-être oublié cette Éléonore qui m'introduisit dans la société de B. et de Mau-la-Sagesse. Elle n'avait encouru que le bannissement, et c'est sur les bords du Rhin que le hasard me mit un jour en sa présence. J'étais alors occupé d'une affaire de politique internationale, à laquelle se mêlait l'intrigue d'un enseigne de vaisseau et d'une chanteuse viennoise. L'expérience était magnifique : elle portait sur trois sujets de premier ordre, et je ne pensais qu'à l'organiser tandis que je dînais ce soir-là dans un palace au bord du fleuve, et que ma jolie comparse mettait gentiment le feu aux fleurs du bouquet de table. Une barque sur le Rhin éveilla notre attention. Elle allait et venait en tous sens ; tout à coup dans l'ombre, une forme blanche en surgit, se jeta dans l'eau et gagna à la nage la rive où nous dînions.

La curiosité me mit au premier rang de ceux qui l'aidèrent à se hisser. Avec stupeur, je reconnus Éléonore, si belle et presque nue. Je la saisis dans mes bras, elle s'évanouit et je la portai dans un salon où elle retrouva assez de force pour demander qu'on nous laissât seuls. Je vis du sang à son cou, et j'appris qu'elle s'était sauvée de la barque (celle-ci fuit encore) quand quelqu'un avait voulu l'égorger.

Mais quelle surprise à me retrouver ; elle me croyait mort comme un chien à un tournant de route. Le miracle de mon salut lui rendait l'ancien goût qu'elle m'avait montré de ma personne. Je respirai dans la plaie de son cou le sang de ses amants, mes victimes, et je ne pensai qu'au bout de deux heures à ma petite compagne abandonnée sur la terrasse pour l'envoyer se coucher par un mot d'écrit. Comme Éléonore prenait des doigts avec ravissement la mesure de mes chevilles en chantant une des grivoiseries familières de ce pauvre B., dominant de toute ma hauteur cette douce esclave, que j'avais si longtemps regrettée, et que je retrouvais de façon providentielle, je commençai d'une voix lente le récit *réel* de mes aventures. Elle ne bougea point ; les circonstances de la délation n'amenèrent pas un tressaillement de ce visage figé ; mais quand j'en vins à la mort de B., quand il eut crié la phrase que je devais seul entendre : « N'ayez pas peur, tuer c'est ma partie ! » et qu'il se jeta dans les flammes, alors tout de même exténuée par tant d'émotions elle perdit le sens et tomba sur le sol.

A son réveil, ses alternatives d'horreur et de passion fébrile nous rendirent la vie précieuse pendant trois semaines. Nous avons été débattre dans le Hartz le drame intellectuel qui se jouait entre nous. Je lui donnai un revolver, et cent fois elle faillit m'abattre. Elle me suivait dans la montagne vers ces lieux où une détonation se fût perdue au milieu du bruit des cascades et des éboulis de rochers. Cent fois une inflexion de ma voix, une inflexion de mon

corps arrêta son doigt sur la gâchette ; au bout de trois semaines, domestiquée, elle se trouva seule à l'hôtel avec la note à payer.

Mon rôle pendant la guerre européenne, je ne vais pas vous le conter. Artisan secret de tout ce qui s'est fait de grand pendant ces dernières années, je passerais pour un vantard si je vous rapportais la dixième partie de la pure vérité. J'ai organisé deux révolutions, plusieurs défaites, j'ai créé de toutes pièces cinq affaires criminelles qui ont englouti la réputation des hommes d'État les plus redoutés ; j'ai ruiné des pays ; j'ai mené au poteau une femme plus belle que le soleil d'occident, une Malaise pour laquelle j'avais tué je ne vous dirai pas combien de jeunes gens ; j'aurais déshonoré les hommes s'ils avaient plus que moi cru à cet honneur, dont ils parlent, à cette vertu qu'ils prêchent et contre lesquels toute ma vie, Monsieur, jusqu'à la minute présente, n'aura été qu'une protestation continuelle, inutile mais suffisamment redoutable pour que je puisse rire encore de temps en temps quand le hasard me fait passer devant un miroir et que je côtoie mon image, assez belle après tout pour personnifier le dévouement, la magnanimité, l'héroïsme.

## Les Paramètres

à *Georges Limbour*

Où le mensonge commence et prend corps, où il cesse d'être le consentement à ce qui est pour devenir le complice de l'erreur, je suis bien incapable de le dire. Tout d'abord, si je me prêtais à l'idée qu'on prenait de moi, sans doute qu'elle me révélait quelque réalité cachée. De nouvelles conditions d'existence, la campagne, faisaient éclater cette qualité de citadin aux dépens des autres éléments de ma personnalité. Je me sentais ainsi envisagé qu'il fallait parler des cultures avec étonnement, des heures auxquelles s'ouvrent les fleurs et se ferment les

étoiles ; mes questions avaient alors valeur de réponses pour qui les attendait, pour moi bientôt.

Parisien, me voilà devenu Parisien. J'accentue involontairement mon ignorance, ma gaucherie, mes nœuds de cravate. Charmante prostitution : c'était tout à l'heure un jeu. J'essaye aujourd'hui de siffler les airs à la mode que je n'ai pas retenus.

\*

Sur la route de S. à R., au mois d'août 19., un homme trouve un enfant de douze ans pendu à un arbre et déjà violet. Dépendu, l'enfant refuse d'expliquer son aventure. On ne peut rien obtenir de lui touchant ses origines. Il est placé comme ouvrier agricole chez un fermier. Il accomplit ponctuellement son ouvrage pendant trois ans. A quinze ans, interrogé à nouveau, il plaisante, prétend avoir oublié. Une femme de la cuisine, poussée par la curiosité, le rencontre à l'heure de la sieste derrière une meule :

« Tout seul, Roland, c'est la coutume ?

— Vous voyez, Marie, l'habitude ».

\*

Un homme, venu le vent sait d'où, s'établit dans une petite maison au bord de l'Oise un été. Il prend vite la manie d'aller chez le passeur plaisanter avec les deux filles qui servent aux clients de la bière et de la limonade. Elles n'auront jamais que ce petit nom, Paul, abandonné de guerre lasse. L'une imagine qu'il



se cache de la police, l'autre qu'il se dérobe à un amour.

\*

Marceline roule dans la chaleur un corps lourd du secret qui depuis un an bientôt se détacha d'elle. Elle s'arrête et croise les mains, Marceline, Marceline, quelles chansons : il y a de la fierté dans le secret, mais l'ennui c'est de ne pouvoir rien dire. On s'enivre, paraît-il, pour se délier la langue. Marceline pense à prendre un amant dont le corps serait beau comme l'alcool, une espèce de bête de confiance.

\*

Roland a rencontré l'étranger qui est un peu plus pâle que les autres hommes. C'était dans le chemin creux où il y avait juste la place de passer, et à terre ces excellents petits fruits rouges, qu'on écrase du pied en pensant aux femmes. Roland voyait bien venir l'inconnu. Il ne s'est pas garé. Il l'a bousculé. L'autre n'a rien dit, a pris le poignet gauche de Roland, l'a serré et a ri, sans que Roland qui aurait crié de douleur songe à parler. Puis il est parti. Il était habillé de gris clair, avec un chapeau de paille et des souliers découverts ; et une chaîne de montre.

\*

Marceline pense à ce Parisien du bord de l'eau. Elle s'est promenée dans les champs. Elle a mis du rouge.

Thomas, le valet de chambre des C., l'accoste : « Je ne plaisante pas, tu es belle ». Elle a le cœur plus haut placé.

\*

Paul songe à d'autres lieux : les femmes ont des cheveux comme des plumes et chantent bas, bas, des airs où meurent tous les hommes qu'elles aiment. Sœurs des éponges, dans les cases bleues et jaunes, qu'attendent-elles de la vie, sinon ces visiteurs aperçus dans la rue et qui ne monteront peut-être pas. Les fontaines, et les bouches de fard s'éteignent dans un benjoin de brunes.

\*

Les deux filles du passeur comptaient retenir ce soir l'inconnu dans leur chambre. Il n'a pas compris. Songeait-il à les séparer ? Elles se savent trop jalouses. A un moment, il riait : le plastron de sa chemise, boutons sautés, s'entrebâilla sur une poitrine blanche. Irma et Claude se surveillaient. Thomas, le domestique, est entré. Il voulait passer l'Oise.

\*

Marie attendait Thomas et rêvait de Roland. Elle avait un corsage écossais. Quand ils furent près de dormir, elle dit à Thomas : « Tu es bien jeune, tu ne sais pas ce que c'est, petit. Laisse-toi faire et dis-moi

ce que tu sens ». Thomas dormait comme toujours, la bouche ouverte.

\*

Marceline dans les champs souffle les chanterelles : ce sont des secrets. Effeuille les pâquerettes : elles en savent long. Regarde ses seins par l'ouverture de sa guimpe : il les aimera. Se lisse le front avec le lait des pavots : qu'il me nomme *la rousse*. N'est-il pas roux lui-même comme le matin et le soir ? On soupire derrière une meule : si c'était lui ? Ce n'était que Roland, seul, qui n'avait pas entendu venir.

\*

Claude a vu entrer chez Paul une femme élégante descendue d'une automobile. Le chauffeur était vêtu de blanc. Elle a planté là ses seaux, elle a tout dit à Irma. Amers reproches : on en serait venu aux coups sans la petite fille d'un voisin qui entra pour une bonne raison. Les sœurs l'ont assise entre elles, l'ont caressée.

\*

Sur une espèce de fourrure, Paul regarde la visiteuse, qui rampe comme un serpent.

« Zéphie, tu es bien brune. Tu ressembles à ce jeune garçon l'autre jour dans le chemin des baies saignantes. Je vais te tordre le poignet ».

Elle, crie.

\*

Marie lave le linge, Roland passe. Elle crie quelque chose qu'il ne comprend pas. Il s'approche. Elle s'aide à lui pour se lever. Le voilà taché de savon. Ah bien, qu'a-t-elle ?

\*

Thomas refuse, rouge, de se prêter aux fantaisies de Marie. Puis cède. Il change de manières avec elle. Sans-gêne et plus galant.

Le soir il raconte les détails de l'affaire au cabaret du passeur. Irma et Claude se sont prises par la taille. Deux moissonneurs rient. La petite voisine entre.

\*

Paul fait la planche dans l'Oise. Bonheur qui ne s'appartient plus, l'élément. Je n'ai plus de cheveux, ni vraiment de mains, avec pouce et ongles, etc. Songer au désir. Zéphie quand elle a trop bu, c'est le fleuve. La paresse qui est entre le matin et l'amour.

De la berge, Roland regarde Paul dans l'eau, son caleçon blanc traversé par l'eau courante, n'oubliez pas qu'il fait la planche. Une fièche rousse remonte au milieu de son ventre. Un brusque mouvement des jarrets ride l'eau.

\*

Marceline en chemise dans sa chambre de la ferme attend en plein jour un miracle qui ne se produit pas.

C'est au grenier que couche Roland. On avait quelque chose à lui dire. On est monté. Il était tout nu près de la lucarne, et il soufflait dans ses mains.

\*

Marie cache quelque chose à Thomas. Il la battra pour avoir l'objet. Il l'aura. C'est une carte postale en couleurs, *Le Baiser* :

*Si je vous dis que je vous aime,  
Me refuserez-vous le bonheur suprême ?*

Thomas retourne la carte : elle est neuve.

Il n'a pas remarqué que l'amoureux était roux.

\*

Paul se baigne. Sur le rivage, Roland se déshabille. Au moment de se mettre à l'eau il hésite, immobile. Paul l'aperçoit, lui fait signe. Roland s'enfuit ses vêtements sur le bras.

Il rencontre Marceline.

\*

Marie parle toute seule en battant son linge. Elle répond aux avances de l'étranger. Elle est vertueuse.

Mais Roland surgit ; elle se jette sur lui et le prend par les jambes.

Ici son battoir en l'air, elle voit que Roland est là qui la regarde et qui l'entendit.

\*

Roland par la fenêtre du passeur voit Claude et Irma sur leur lit, ricuses. La petite voisine, six ans, Lina, les quitte.

Thomas surprend Roland au guet, s'indigne. Quelle râcléc. Roland ferme les yeux, tournoie un peu et tombe comme d'insolation. Thomàs, inquiet, avec remords, lui tape dans les mains. L'eau de la rivière. Il soulève la tête de sa *victime*, l'appuie contre soi, parle. Les yeux de Roland s'allongent sans s'ouvrir. Il gémit. Il se tourne contre l'homme qui ne sait ce qu'il advient. Il gémit. Tout à coup ses lèvres se collent aux lèvres de Thomas. Quel baiser de putain. Les yeux ne se sont pas rouverts. Roland murmure : « Maman ».

\*

Claude, Irma, la petite Lina, Paul au cabaret. Il s'agit de la petite : « Du satin », dit Irma. Paul rit de ses dents coupantes : « Je vais vous montrer ma villa ». Irma prend son bras droit, Claude son bras gauche. La petite marche devant.

« Vous dites qu'elle a six ans ? »

\*

Thomas raconte à Marie le baiser de Roland. Mais par exemple, tu ne trouves pas ça drôle ? Elle ne rit pas. C'est insensé, on croirait que tu m'en veux. Elle est bien bonne. Pour ce galeux. Tiens, le voilà. Et des injures.

Roland les yeux candides. Roland comme devant. Il a des yeux cernés comme ceux des anges. Marie pense que ses bras sont plus beaux que tout au monde. Elle est sérieuse, la gorge serrée.

Thomas plaisante dur. Roland rougit.

Marie a une idée : « Mon petit Roland ».

Thomas a compris. Il la battra. Roland s'enfuit.

Il va se jeter à plat ventre dans les hautes herbes du bord de l'eau.

D'où l'on voit la villa de l'étranger, et son petit canot amarré à la berge. Le petit canot dans lequel il rame en maillot vert.

\*

Marceline dans les sainfoins. Elle mâche une herbe. Elle respire avec un bruit de forge. Le vent relève sa jupe sur son ventre. Elle n'a rien à cacher au soleil. Il lui mord le ventre. Il la cuit. Il la perce. Elle n'est pas vierge.

Le soleil est un roux comme elle, bien entendu comme elle. Entre frère et sœur, est-ce que ça compte ?

\*

Roland mâche de la terre ; se met des fourmis dans l'oreille ; cache des pierres dans ses souliers ; et les fait revenir sous sa semelle ; enfonce tout à coup goulûment ses lèvres dans le pli de son coude gauche ; contemple les contractions des muscles sous la peau de son bras ; avec son couteau se fait froid à un sein ; s'ensanglante le front en le cognant aux arbres ; enfin, n'y tenant plus, se fait gratter la tête par n'importe qui sous n'importe quel prétexte.

\*

A quoi rêve Paul dans son jardin ? Il froisse une fleur, sent ses doigts et se couche à terre. Une ombre descend des arbres sur son front. Une main jadis balançait un éventail du geste même de l'amour. Entre les écailles du pied, on apercevait tout le corps de la femme. Une chose nue et difficile. Elle jouait au refus quand il n'y avait plus loisir. Sa fuite était plus épouvantable que le retrait de la mer aux marées d'équinoxe.

\*

Marie apporte le linge à Paul. « Vous êtes à la ferme », et Paul s'enquiert de Roland. Marie, tant pis, raconte tout : le pendu, le baiser, la meule. Un peu pêle-mêle. La carte-postale. Elle a dit : « Blond comme vous ». Il a compris. Ses dents cou-



pantes, coupantes, entrent dans une épaule ferme, et grincent un peu. Il prend un peu de linge dans le panier de Marie.

\*

Roland qui danse en se regardant dans la rivière tombe dans la vase et se salit jusqu'au front. A ce moment, Paul passe et le dévisage. Il a un jeune chien qui vient à Roland et se frotte, dressé, à la jambe droite de son pantalon.

\*

Marceline tire les vers du nez à Lina, moyennant une surprise et des caresses dans le dos :

« Il a des cheveux en feu sur le bide et c'est doux comme du quinquina ».

Après tout, cette enfant l'a vu comme tout le monde. A six ans, déjà menteuse, tu n'as pas honte. Lina pleure.

\*

Par deux portes, Marceline et Roland entrent à l'église, le seul endroit frais du pays. Il est deux heures. Un même mensonge les mène au même bénitier. Le hasard emmêle un peu leurs doigts et les démêle. Pendant une heure, ils se regarderont en dessous, seuls, sans bouger. Puis Roland s'agitiera doucement.

Marceline alors sort de l'église.

\*

Au retour dans son grenier, Roland trouve Marceline : « Nous avons un secret chacun ». Elle ne sait que dire cela, et cette parenté suffisante, nous sommes collègues, explique sa présence, sa volonté très simple

Il n'y a qu'une chose qu'ils ne s'avouent pas, un autre lien plus fort, une communauté de désir : tous deux pensent au même homme roux, et blanc comme une laitue.

\*

Mon secret, c'est que Thomas avant toi, l'année dernière, elle se tait. Il n'est pas déçu, il la méprise. Elle ne saura jamais le secret de Roland, ce n'était pas la peine d'avoir toutes ces complaisances. Elle a un peu de paille partout. Ces greniers. Roland la chasse.

Il est seul. Il va essayer de retrouver ses plaisirs innocents. Il ne veut pas que cette femme compte.

\*

Ce n'est pas un secret le secret de Marceline. Thomas l'a dit partout sans doute, c'est comme avec Marie. Il ne semble pas pourtant. Personne n'a l'air de comprendre ses insinuations.

Alors ce secret ridicule, s'il le veut, Roland, ne sera plus un secret. Il dit tout à tout le monde. Tho-

mas l'an dernier et lui le matin même. Elle lui a fait ci avec la bouche, ça quand il l'a voulu. Et ceci donc sans qu'il demande rien, parce qu'elle en avait l'envie depuis six mois. Et l'enfant qu'elle avait fait tomber elle-même, et comment.

On n'en revenait pas, il paraît : Marceline si réservée.

\*

On arrêtera Marceline pour infanticide, qu'ils disent. Effacée.

Roland sera témoin : il voit la belle robe du juge. Un homme magnifique. Un peu roux toutefois. Il y a des gens qui ne détestent pas ça.

\*

Maintenant c'est Paul qui, de sa fenêtre, regarde Roland qui se baigne, et qui se noiera sans que personne vienne à son aide.



## L'Extra

à *Isidore Ducasse*

Si le vent qui descend en vrille à travers les arbres de Marmor Island, après avoir balayé le duvet que l'enfant de l'aigle abandonne dans l'aire suspendue au rocher branlant qu'escalada jadis, ses os qu'a-t-on fait de ses os blancs, le brave, le vaillant Eugène Demolder, vient hypocritement caresser, le front plissé et l'œil oblique, le gazon qui dévale de la fontaine des Trois-Culs à la maison de Dolorès — quel nom venez-vous de prononcer ? — interrogez-le sur la veuve du callat, et vous verrez ce qu'il vous répondra. Le gazon, du moins, se souvient. C'est

plutôt à lui qu'il faut adresser votre anxiété qui n'est pas seulement de la gorge, mais aussi de la poitrine, que dis-je de la poitrine ? de l'esprit. Qu'on me pardonne d'emprunter au langage de la philosophie (lapin rouge et vulgaire) ce mot vague qui désigne avec précision une réalité si élémentaire que le premier damné charretier de ma connaissance ayant essuyé du revers de la manche son nez morveux et puant l'alcool n'aura pas l'idée de la mettre en doute. Vous voyez bien.

J'ai vu dans la rue Lepic trois hommes qui ne me parurent pas être des princes déguisés. On leur avait coupé le nez pendant la guerre de 1914-18. Ils n'en avaient pas honte. Le plus jeune tenait dans sa main gauche une fleur de rhubarbe. Eh bien, je suis au regret d'avouer que le gazon de Marmor Island avait honte, lui. Il rougissait comme une simple carotte et le voyageur, qui avait un instant posé sa besace pour calmer d'une main fraîche et bienfaisante les démangeaisons de son épaule, où en étais-je ? se croyait en automne. Ne t'arrête pas, passant à la barbe de trois jours, malgré la sueur de ta chemise et les cloches de tes pieds : erois-moi, tu le regretterais. C'est ici que Dolorès avait attiré Eugène Demolder le soir funeste qu'à l'auberge du Cygne décoré la chance se montra si défavorable à Victor le bancal, contrairement à ce qui aurait pu se produire si la sagesse des nations avait été autre chose qu'une laveuse de vaisselle amoureuse d'un officier du génie. La perversité de cette femme, Dolorès, sera facile à mesurer. Elle avait prévu la faiblesse du solitaire, le

triomphe des yeux noirs, l'électricité qui ne prend pas naissance seulement, comme le croient d'absurdes professeurs de physique encore mal versés dans la science qu'ils enseignent déjà, par le frottement de la peau d'un chat contre un bâton d'ébonite. Elle avait choisi ce lieu pour le ruisseau qui le traverse en charriant de petits bouts de bois, quelques mouches d'eau, des cotons de peuplier, de la mousse et d'autres matériaux légers, qui respirent l'innocence. Pendant ce temps dans la cale du *A mort les tyrans* quel monstrueux amour unissait l'horrible mari de la volage Dolorès et ce pauvre adolescent dont le nom n'a pu parvenir à mes oreilles tant les éléments déchaînés avaient pitié de sa réputation. Il s'était engagé comme mousse à bord du *Les Aristocrates à la lanterne* parce qu'il avait cru les paroles doucereuses des mappemondes et la chanson monotone des voiles. Et maintenant... si comme on l'assure de pareilles scènes se reproduisent chaque jour, le ministre de la Marine devrait s'émouvoir. Que pensez-vous de Dicu, hublots impassibles qui regardez à la fois les hommes et les poissons ?

Eugène Demolder regagne sa cabane, la veste sur le bras, le cœur occupé de Dolorès. Hélas, il a perdu la sauge bleue de la chasteté, et il ne lui accorde pas même une pensée. Il se trouve heureux comme il est. Pauvre idiot. Le bancal, que fait-il dans tout ça ? Il se mouche. Il est assis dans la maison de Dolorès entre le pot de verveine et le calendrier des postes et télégraphes. Sa maîtresse tarde à rentrer. Voici l'impudique. Elle pousse un cri en recon-

naissant Victor. Elle le croyait au jeu. Il la regarde dans les yeux. L'image d'Eugène Demolder n'en était pas encore tout à fait effacée. Mais le bancal ne reconnaît pas son rival. C'est alors que le vice à la langue de salpêtre fait son apparition entre les poutres du plafond, et descend familièrement s'asseoir sur les épaules du couple maudit, qui se livre, près du foyer éteint, à des jeux qui feraient baisser les yeux au diable s'il était de ce monde. J'aurais voulu que ma nourrice vît ça. Un petit enfant gémit dans la pièce voisine : Dolorès ignore le nom de son père.

Tandis qu'Eugène Demolder court la montagne à cueillir l'edelweiss, s'il y a une fleur diabolique c'est bien celle-là, pour orner le corsage de sa bien-aimée, M. et M<sup>me</sup> Demolder ses parents meurent de dénûment et de chagrin. Il n'a pas pu suivre le double convoi, Eugène, son amante rieuse avait ce jour-là envie de danser. On dirait un opéra-comique. Voici que la femme adultère montre à Victor une lettre du calfat. Victor, quoiqu'il ne sache pas lire, fait semblant de suivre par-dessus l'épaule de laquelle il pose son menton mal rasé. Ses bras enlacent la taille de Dolorès, et ses mains jointes s'exercent à la pratique démoralisante du tournement des pouces. Je sens qu'il va arriver malheur à quelqu'un :

*Ma chère Doloresse,*

*Quand le temps n'est pas beau, il est vilain. Le plus salaud c'est les lames de fond. Je roule partout dans l'ombre des cales un million de pensées pour toi :*



*comme des cigarettes. Dix pour les jambes, dix tu  
aevines, dix pour les yeux, je trouve toujours quelque  
chose pour dix de plus. Toutes les fois que je fais  
l'amour, je me dis si Doloresse était là. Maintenant  
c'est avec un moussc qui ne voulait pas les premières  
fois : ça a bien changé. Je le pends par un pied avec  
une corde, et hop vas-y. Sa bouche devient violette.  
Il y a des jours, il m'inquiète : il me promène ses che-  
veux, tu croirais de la soie, sur le visage, les mains,  
le corps. Puis sa face semble envahie par la nuit  
tout d'un coup. C'est drôle. Nous ferons escale bientôt  
dans un pays où on a des femmes pour un timbre poste.  
C'est là que tu pourrais t'en payer. La cargaison, on  
raconte que nous portons des oranges. Tu goûtes la  
plaisanterie. Le mousse a un corps blanc, blanc, blanc.  
Il paraît que c'est bientôt l'élection du Président de la  
République en France. Les journaux vont être intéres-  
sants. Je ne vois rien d'autre à te dire. Je t'embrasse  
comme au pays des neiges, dans les temps, tu sais.  
Ton mari dévoué,*

FÉLIX COVENOL.

Quand la femelle du hibou, après avoir visité minutieusement les brins d'herbe des clairières et le sol trompeur des marais, vient en battant doucement des ailes, comme une porteuse de pain, retrouver ses petits dont la voix depuis des heures n'a plus retenti à ses oreilles, et pour cause : car le nid a été arraché, emportés les enfants et le hibou, leur père ; quand la femelle du hibou après avoir vainement cherché son repaire est obligée de constater l'étendue de son

malheur, et ce n'est pas tout de suite qu'elle y consent, elle s'élève en gémissant entre les arbres plus haut que ne le veut la coutume des hiboux. Elle suit les regards de la lune et descend en tournoyant jusqu'au vantail d'une porte de ferme et elle reconnaît son mari, sur lequel les chrétiens des campagnes ont cru venger la mort du fils de leur dieu : eh bien, que croyez-vous qu'elle fasse ? Va-t-elle chanter une romance et mettre une rose rouge dans ses cheveux ? Va-t-elle passer ses mains aux crèmes et faire de ses griffes des bijoux pour la peau des hommes ? Va-t-elle s'enivrer sur des lits de dentelle, tandis que de jeunes écervelés se traîneront à l'ombre de ses caresses, va-t-elle s'enivrer avec le jus des raisins de cette province des Gaules où il y a encore quelques églises à détruire pour la prochaine occasion, va-t-elle s'enivrer jusqu'à enlever sa robe, jusqu'à la jeter à terre sans égard pour le prix, jusqu'à oublier de la plier soigneusement comme chaque soir, jusqu'à danser, danser, danser, dans les désirs, le tabac et les verres cassés ? Non bien entendu.

La loi de la gravitation universelle a été, dit-on, battue en brèche. Quel malheur qu'il ne se soit pas trouvé là un photographe muni de plaques anti-halos ! Écarquillez vos yeux, je puis vous montrer un spectacle qui ne le cède en rien en grandeur à cette bouffonnerie métaphysique. Une sage prudence avait toujours retenu la mère du bancal d'envoyer le petit Victor à l'école. Mais elle n'avait pas prévu, la vieille paysanne, la science de Dolorès et les vices du calfat. Voici que les paroles écrites font

sourdeinent leur chemin dans les veines de l'infirmie, au teint de pruneau. Il promène sa folie dans les champs de cerisiers en fleurs et les lèvres saignantes répètent : *blanc, blanc, blanc*. Les nuages sont des corps de jeunes hommes balancés par le tangage. Victor râpe la paume de ses mains contre l'écorce des arbres. Voilà quinze ans qu'il n'avait pas chanté : il émet un son rauque et prolongé comme celui que pousse le taureau qu'on a tenu enfermé tout l'hiver quand s'ouvre devant lui la première prairie et qu'il découvre dans l'herbe la puissante foulée des troupeaux. Il court. Il s'arrête un instant pour cracher. Cependant sur la place du village, on vend à l'encan le mobilier d'Eugène. L'armoire, la huche et le reste se changent ainsi devant l'église, ne sonnez pas si fort, en une paire de boucles d'oreilles en strass et en un foulard de couleur. Puis le colporteur s'éloigne avec son baluchon vert sur l'épaule.

Quel est cet homme qui vient de débarquer dans l'île ? Il porte des chemises molles et ses cheveux sont bleus comme de l'encre. Il passe au milieu des enfants qui jouaient, il sourit au petit Erik, puis à lui-même. On le voit traverser tout à coup les places. Dans la campagne on le rencontre immobile dans des lieux sans découvert : il ne semble pas rechercher les points de vue. Dolorès attend le bancal à la fontaine. Il lui dit son secret. Elle frémit d'aise. Un projet vient de s'étirer dans sa poitrine et se prolonge jusqu'à ses lèvres. Par-dessus les barrières le couple regarde d'un air hagard les poulains se poursuivre en se mordillant. A l'infini les rayons parallèles enfin se touchent

Pour la commodité de la perspective l'infini se figure dans un coin des feuilles à dessin qui servent aux enfants des écoles à représenter d'après le plâtre l'esclave de Michel-Ange, ce scandale vivant. Mais suivez les pensées jumelles des amants de Marmor Island : leur point commun n'est pas comme vous pourriez le croire cette pâquerette aux bords légèrement rehaussés de pourpre. Ce n'est pas non plus leur point de départ. Étrangers l'un à l'autre ils ne se réunissent encore une fois que par leur désir, que par l'objet de leur désir. Et comme celui-ci est tranquille dans la hune où il se repose, les manches retroussées, un bras entourant son front, l'autre main accrochée à un cordage qui va se baigner dans le ciel, tandis que l'air du large et le soleil se félicitent de caresser une chair tentante sans tomber ni l'un ni l'autre dans le péché mortel ! Brave Eugène Demolder, pourquoi lances-tu contre le plafond de la cabane tes naïves chaussures ? Voici ce qui s'était passé : comme il portait à sa maîtresse les bijoux payés avec ses meubles, Eugène surprit par la fenêtre la coupable intimité du bancal et de Madame Covenol. Dans un café du port, l'inconnu observe Eugène qui s'enivre. Puis il donne un peu de monnaie pour se retirer avec une grande fille pâle qui a envie de pleurer.

Le calfat Félix rêve dans les flancs du navire. Il sait enfin ce qui se passe pendant le baiser sur la bouche, ce voyage extraordinaire au pays du corail et des poissons lumineux. Il sera empereur des Indes. Il est empereur des Indes et roi d'Aurore. Aurore est

une ville à la peau douce, aux mœurs faciles, qui glisse dans un décor de palmes. Une barque au milieu des joncs. Que dit la reine ? C'est le grand éventail qui souffle, qui caresse. Réveil. Encore toi. Dans huit jours nous serons à Marmor Island, je t'emmène. C'est ma femme qui l'aura voulu. Elle, parle avec Victor quelque part dans l'île tandis qu'Eugène caché dans un arbre les épie. On voit passer l'inconnu qui herborise. Il cherche de grandes fleurs laides, les examine à la loupe et les met avec satisfaction dans la boîte de fer peint qu'il porte en bandoulière. Le mousse Adolphe a fini par aimer son maître et c'est à lui qu'il pense en se lavant les dents. L'homme qui fait tourner les étoiles quand sa main me frôle seulement. Ah il n'y a pas de marguerite à effeuiller sur les bateaux.

Le soleil qui vient de se lever, si on en croit les apparences, éclairera le débarquement du calfat et ce qui va s'en suivre. Il y a dans le port une maison qui s'éveille avant les autres. Une ménagère commence à laver à grande eau le carrelage de la cuisine qui forme des trèfles à quatre feuilles. A qui cela portera-t-il bonheur ? Ailleurs une servante d'auberge enlève de ses cheveux les brins de paille échappés de son traversin. Mais c'est un couteau que soupèse Eugène. Brave, honnête Eugène... je n'ai pas le temps de te faire la morale. Dolorès dort comme une enfant. Sur le pont, Félix astique ses boutons et regarde Adolphe qui s'étire. Le bancal inspecte avec minutie le canon de son fusil de chasse. Un visage a passé derrière la fenêtre. Victor ouvre la porte. Personne :

c'est singulier. La petite fille qui, pendant des heures et des heures, assise au pied des grands tournesols dans le jardin familial, a enfilé des perles sur un coton noir, en prenant garde à alterner régulièrement les couleurs, bleu, jaune, blanc, vert, mauve, orange, bleu, jaune, blanc, tout à coup voit au milieu de son long travail deux perles blanches côte à côte. Elle rompt le cordon de dépit, les perles se répandent, elle pleure. La chèvre vient pour jouer avec la fillette, elle écrase les perles et tout est dit.

Vers quatre heures de l'après-midi, quel temps magnifique. Dolorès, debout sur le seuil de sa demeure, jouit atrocement du drame qui tourne déjà autour de son sourire. Comme elle hume l'air, comme elle fredonne gaîment ! Elle a croisé les mains derrière sa nuque. Sur une route, la fureur du calfat. Sur une autre, la terreur du mousse. Les chemins de l'île ne s'ennuieront pas ce soir. Encore l'éclair d'un fusil dans les broussailles. L'inconnu sort du Cygne-décoré. Tu as bien choisi ton moment, Eugène (pardonnez-moi, je ne peux pas m'empêcher de vous tutoyer), pour venir faire des reproches à celle qui se rit de toi. Elle t'offre à boire. Ne lorgne pas ainsi sa gorge, malheureux. Une caresse a raison de tout. Contre qui arme-t-on cette main qui ne songeait qu'à tordre un poignet de femme ? Transparent index de Dolorès qui montre le sentier de la montagne. Où est le bancal ? J'ai entendu des cris. J'ai cru reconnaître la voix d'Adolphe. Des filles passent en chantant, elles se tiennent par la taille, et celles des bouts jouent avec leur tablier. Qu'y a-t-il de rouge sur cette

feuille ? Qu'y a-t-il de gémissant près de la fontaine ? Je te l'avais bien dit, voyageur. Quelques mouches volent. Ce bruit et cette flamme, j'ai déjà vu des coups de feu sur les images. Sur un tas de pierres est assis l'inconnu : du bout de sa canne il dessine dans la poussière le sexe de l'homme et celui de la femme. Il se lève et parle au cantonnier qui, pour lui répondre, a remonté sa visière. Les genêts fleuriront tant qu'il y aura des amoureux dans le monde. Dans les genêts fleuris de la montagne, Félix est accroché par la mort. Les horribles blessures. La tête est presque détachée du tronc, le corps est tailladé en plus de trente endroits. Une petite fleur jaune est tombée mélancoliquement dans la plaie du cou. J'ai vu ce couteau dans les mains d'Eugène. Eugène ! l'écho seul répond ! Gène ! La balle est entrée dans le dos (on avait fait une croix dessus) et il est tombé de haut en bas dans la carrière. Pauvre, pauvre Eugène Demolder, maintenant ton corps n'est plus qu'un petit bouquet de giroflées au milieu des silex. C'était bien la peine. Tu ne faisais pourtant pas mal dans le paysage avec tes petites moustaches noires cirées. On n'en parlera plus.

Autour d'un billard déjà fatigué, il y a longtemps qu'un maladroit paya soixante francs cet accroc qui laissa dans le drap la première cicatrice angulaire, la caissière, le patron du café, deux ou trois habitués dont l'un tient son demi pour l'empêcher de s'envoler, le partenaire souriant, les adversaires impatients, un soldat qui ne porte plus sa pipe à ses lèvres, elle va s'éteindre, contemplant animés de sentiments

divers le joueur heureux qui fait une série. Où trouver le bancal ? C'est à son tour. « D'où viens-tu déguenillé, Adolphe ? » demande Dolorès, mais le mousse livide secoue sa tête pleine de l'agonie épouvantable de l'infirmes et ne répond pas. Il regarde ses mains griffées, et les éloigne de ses yeux. Je commence à comprendre la joie des animaux qui rampent dans la terre meuble. Encore un carambolage : dans la pièce à côté, le petit enfant de Dolorès gît étouffé dans son berceau. Il ne connaissait pas le genou qui opprima sa poitrine. Mère infortunée comment ne pas la plaindre ? Le châtimeut est trop fort. Ah oui ? observez plutôt Dolorès : elle s'en fout comme de l'an quarante. Elle attire Adolphe dans ses bras, ses doigts fouillent les déchirures des vêtements, et voilà la mécanique encore une fois remontée.

Avez-vous entendu craquer des branches ? Comme les genêts les primeroses sont jaunes. Au catéchisme on me donnait encore comme preuve de l'existence de Dieu la danse des moustiques au-dessus des marécages : contre toute vraisemblance ces bestioles ne s'embrouillent pas les pattes. Le mystérieux étranger entre dans la cabane de Dolorès et surprend les embrassements de la femme et de l'enfant. « Je sais tout », dit-il, et les nouveaux amants tremblent. Cette fois, cette fois, voici la punition du ciel. Pas du tout. Il y a, Dieu merci, des gens qui sont hors de la portée de votre Dieu. Avez-vous vu Dolorès, comme elle est belle avec ses cheveux défaits ? L'inconnu rassure le couple, il commence à se désaha-



biller, il dit son nom : Ludovic. Adolphe et Dolorès échangent un long regard. Ludovic écarte les draps, et glisse son corps froid et mince entre les deux corps chauds qu'il caresse et qui, dans la nuit tombante, toutes les plantes de l'île se sont raidies et les insectes se sont retournés sur leur dos, se mettent tout à coup à hurler de plaisir.



## **Asphyxies**

*à Francis Picabia*

Boulevard Bonne-Nouvelle, un jeune employé se rend hâtivement à son travail. Tout à coup, il s'arrête. Fou rire. Un témoin l'entend dire : « Si c'est une brune ». Une femme brune presque aussitôt les dépasse. Le jeune homme se tue.

Dans sa poche, il y avait une lettre pour remercier d'une invitation à dîner.

\*

Suicide ou banqueroute, Desdémone s'auréolait d'une tragique histoire dont on ne connaissait pas

bien les détails. Son ami A. restait des heures et des heures à jouer silencieusement avec son ombrelle. Il avait passé pour un jeune homme d'avenir. Maintenant il faisait la lecture à Desdémone : *Trompée au seuil de la chambre nuptiale*.

Le 1<sup>er</sup> Mars courant, Célestin Pradelineau ayant assassiné sa maîtresse la « Dandinons », la police opéra une rafle dans le quartier Saint-J... et surprit A. en flagrant délit avec une petite fille et un petit garçon malingre. A. mourut en arrivant au poste. Dans la coiffe de son chapeau on trouva un papier roulé.

« 28 Février 1922. — Je n'ai jamais aimé que Desdémone : je la déteste. Que ma mort ne lui serve de rien : elle croira que je lui mentais ».

Le commissaire de police a porté ce petit papier à l'intéressée. On dit qu'elle va débiter au cinéma.

\*

N... (*Deux-Sèvres*).

Taciturne dès le plus jeune âge, Georges S., né le 24 janvier 1889, se montra toujours un fils respectueux. Pas de punition au service militaire, pas de casier judiciaire. Il épouse le 2 juillet 1912 Marie Dr., âgée de dix-neuf ans, fille de notaire. Il ne la trompe pas. Mobilisé en 1914, il ne déserte pas. En 1919, son père lui cède la direction d'un magasin de nouveautés. Il la prend. Ses employés sont unanimes à louer sa bienveillance. A une amie, M<sup>me</sup> S. se déclare très

heureuse bien que ce soit dommage un mari si peu bavard.

Le 17 août 1921, comme à son habitude, S. levé avant sa femme siffle : *Adieu, Mignon, courage!* dira la bonne. Il descend au jardin, bine un carré pour les laitues, puis s'enferme dans le bureau où il écrit une lettre à un destinataire resté inconnu. Il met son canotier et porte sa lettre à la poste. Au retour il rencontre le curé de N., le salue, puis monte chez sa femme, la trouve sommeillant encore et l'étrangle. Il ouvre les persiennes avant de partir, et disparaît.

On découvre dans ses papiers une épitaphe pour la victime : *Bonne épouse, elle emporte les regrets de ceux qui l'ont pas aimée.*

Le 28 janvier 1922, on retrouve S. portefaix à Cette. Toujours taciturne, sobre. On ne lui connaît pas de maîtresse. Il déclare seulement qu'il en avait assez.

\*

Le fameux général R. dont on n'a pas oublié les succès vient de donner sa démission. Nous lui avons demandé les raisons. Il nous a répondu que les plaisanteries les plus courtes étaient les meilleures. Il passe maintenant ses journées à se regarder dans la glace.

\*

Le petit Raoul, sept ans, faisait le bonheur de sa mère : M<sup>me</sup> D. travaillait dans le blanc. Sophie sa

sœur avait épousé Paul G., et les deux couples habitaient sur le même palier. M<sup>me</sup> D. n'avait d'yeux que pour Raoul. Le grand événement de la semaine était une promenade au bord de l'eau. M<sup>me</sup> D. ne quittait pas l'enfant d'une semelle. Le 3 janvier 1922, comme elle descendait l'escalier, elle croisa son beau-frère, une main posée sur la rampe. Elle rentra précipitamment chez elle, regarda Raoul, éclata de rire, vida les tiroirs et vint retrouver Paul qui n'avait laissé à sa femme que quatre francs sur la cheminée. En passant près de la loge elle dit assez haut pour que la concierge l'entendît : « Une bonne expérience pour un gosse : ça va le mûrir ».

Dans une autre ville, un homme et une femme danseront six mois dans tous les bals. Ils ont entre eux un excellent sujet de plaisanteries : petite tête rase au médaillon qui descend entre ces seins faits pour les paumes.

\*

Commis modèle jusqu'à son mariage, Vincent V. a épousé l'autre jour C. Il part pour le magasin tous les matins à sept heures trente. Mais il passe la matinée, quelque temps qu'il fasse, sur un banc de l'avenue du Maine. Il arrive en retard pour déjeuner et retourne précipitamment au même *travail*. A la fin du mois, il n'aura donc pas un sou à donner à C. qui le croit tout le jour à vendre des essuie-plumes. Cela le réjouit un peu.

\*

En 1908, au cirque Z., le clown F. chantait :

PREMIER COUPLET.

Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison

DEUXIÈME COUPLET

Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison

TROISIÈME COUPLET

Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne rentrerai plus à la maison  
Non, je ne.....plus.... m..son  
Non, je.....plus....am..son  
Non, je ne re..... à la m..son  
Non ..... plus ..... m.....  
Non plus..... je ne r.....mson  
Jamais je ne rentrerai à la maison  
Jamais plus je ne... .. à la maison





## L'Armoire à glace un beau soir

à Roger Vitrac

*Devant le rideau, un soldat français, vingt ans, rencontre une femme nue, coiffée d'un grand chapeau à fleurs, elle porte une voiture d'enfant sur ses épaules.*

LA FEMME. — Militaire !

LE SOLDAT. — Toujours galant.

LA FEMME. — Avez-vous rencontré un arbre sur la route ? Mon paquet a chaud.

LE SOLDAT. — Vous n'en trouverez pas à moins d'une lieue d'ici, madame ou mademoiselle ?

LA FEMME. — C'est madame.

LE SOLDAT. — Mais j'étendrai les bras, et vous vous asseoiriez dans mon ombre.

LA FEMME. — Il n'y a pas assez d'un Bon Dieu (*elle s'assied*). Un rude temps, militaire, que nous traversons vous et moi. La vie n'est pas drôle.

LE SOLDAT. — Je ne connais que l'obéissance.

LA FEMME. — Moi, ma petite voiture d'enfant. Croyez-vous que nous aurons encore de ces guerres ?

LE SOLDAT. — Je tire joliment le fusil (*modeste*) : on dit même beaucoup de bien de moi, mais c'est des bêtises.

LA FEMME. — Je n'aime pas les gens qui tirent du fusil ; parce qu'un jour ou l'autre il faut que ça sorte ; vous avez pourtant l'air honnête.

LE SOLDAT. — Oh je suis discipliné.

LA FEMME. — Heureux ?

LE SOLDAT. — Je ne suis pas heureux, je suis discipliné.

LA FEMME. — Ainsi va le vaste univers : on ne peut pas faire deux choses à la fois. Je n'ai de goût à rien.

LE SOLDAT. — Il ne faut pas se laisser aller.

LA FEMME. — Il faut, il ne faut pas : je pense parfois, si j'étais dans les Amériques... Mais ce serait bien le même tabac.

LE SOLDAT. — Qu'est-ce donc qui cloche, la petite dame ? Vous semblez chose.

LA FEMME. — Le temps qui veut ça, je vous dis : il n'y a plus de place pour nous. On se sent gêné des coudes jusqu'en rêve, quoi.

LE SOLDAT. — Des fois moi aussi, je comprends

ça. C'est pourtant pas le gouvernement : des vendus qu'on dit, mais ils n'ont la tête qu'au repos et au bonheur du soldat. Ainsi tenez, l'autre jour, dans la cour du quartier, le Président de la République...

LA FEMME. — Chut, militaire, le voici justement avec un général nègre.

*La femme et le soldat à l'écart, entrent le président, en habit avec le grand-cordon de la Légion d'honneur, et le général nègre. Celui-ci porte une culotte de peau blanche, une jaquette bleu et or, un bicorne à plumes rouges et vertes, de nombreuses décorations, sabre au clair au ceinturon, un collier de perles au cou, un firmament étoilé sur les manches, et tient dans la main gauche un occarina.*

LE PRÉSIDENT. — Oui, général, nous sommes maudits. Me voici le premier magistrat de la République ; bien avancé.

LE GÉNÉRAL. — Avec cette magnifique écharpe rouge ? Dans mon pays le même mot signifie rouge et content.

LE PRÉSIDENT. — A-t-on jamais pu être heureux ? Je n'en sais rien, mais notre époque porte au visage une marque de fer rouge.

LE GÉNÉRAL. — Rouge et content, Paris est une belle ville.

LE PRÉSIDENT. — Au fond du cœur des particuliers germent des plantes malfaisantes. Il n'y a plus de tranquillité pour personne : quelque chose s'est déplacé dans l'air du temps.

LE GÉNÉRAL. — Rouge et content, Votre Ma-

jesté présidentielle, et les jolies Françaises blanches ?

LE PRÉSIDENT. — J'ai essayé toutes les débauches, Général, j'ai même tâté de la vertu. D'ici peu, croyez-moi, la vieille humanité va prendre conscience de son cancer et nous assisterons à son suicide.

LE GÉNÉRAL. — Votre Président, je n'ai jamais été malade, et je crois au devoir, à l'hygiène et à la civilisation (*il fait le geste de tourner un bouton*) : lumière électrique (*il rit*).

LE PRÉSIDENT. — Général, tu es idiot, je te fais Maréchal de France.

*Les sœurs siamoises entrent et viennent saluer le Président.*

Le PRÉSIDENT. — Que désirez-vous, Mesdemoiselles ?

LES DEUX SŒURS *à la fois*. — Votre signature, Monsieur le Président, sur mon album.

LE PRÉSIDENT *signe les albums*. — Et avec ça ?

LES DEUX SŒURS. — La permission de nous marier séparément.

LE PRÉSIDENT. — Accordée, accordée. Mais ne parlez pas en même temps (*les sœurs siamoises battent des mains et manifestent leur joie par une danse*)

LE PRÉSIDENT. — Pauvres hideux plaisirs des hommes ! voilà deux filles heureuses pour un tout petit instant. La danse de Saint-Gui, général ?

LE GÉNÉRAL. — La rose oh la rose, vous m'excusez, mon Président (*il s'approche des sœurs et courtise celle qui est vêtue de rose*).

LE PRÉSIDENT. — Voilà mon nouveau maré-

chal en campagne. Ne le gênons pas (*il veut s'éloigner et aperçoit le soldat embrassant la femme nue*). Allons, bon : ceux-là aussi ? Spectacle pénible.

*Passé l'homme au tricycle : costumé de sport, cheveux gris, 50 ans, casquette, un nez si long qui lui tombe droit sur la poitrine qu'il lui faut le relever pour parler.*

Eh, monsieur, que pensez-vous de ces gens-là ?

L'HOMME. — Je ne m'occupe pas des gens, je ne vous demande rien. J'ai mes affaires. Il y a un temps pour tout dans la vie (*il traverse la scène en tricycle et sort*).

LE PRÉSIDENT. — Il y a les gens mariés et il y a les célibataires. Il y a aussi les amoureux.

*Le rideau s'écarte pour laisser passer Théodore Fraenkel, bras-dessus, bras-dessous, avec une femme mise à la dernière mode, mais coiffée d'un hennin et tenant à la main gauche un drapeau de fer peint en rouge.*

LE PRÉSIDENT. — Mais qui sont encore ces gens-ci ?

THÉODORE FRAENKEL *saluant*. — Monsieur le Président, c'est moi, Théodore Frænkel et celle-ci est naturellement une fée.

LE PRÉSIDENT. — Une fée ? Il y a donc des fées au vingtième siècle ? On ne se doute pas de tout ce qui se passe à une même époque. Et pourquoi est-elle une fée ?

THÉODORE FRAENKEL. — Elle est une fée puisqu'elle est avec moi.

LE PRÉSIDENT. — Est-ce qu'elle est muette ?

THÉODORE FRAENKEL. — Naturellement, puisqu'elle est avec moi.

LE PRÉSIDENT. — Et que venez-vous faire dans ces régions désertiques ?

THÉODORE FRAENKEL. — Nous venons vous dire que la pièce va commencer et que vous ennuyez le monde avec vos lamentations. Allez, oust !

LE PRÉSIDENT. — Comment, comment ? Au président de la République (*au général*), maréchal, arrêtez cet effronté.

LE GÉNÉRAL, *sans se déranger, au soldat*. — Soldat, hep, là-bas ! le troupier, saisissez-vous de ce couple (*le soldat trop occupé, ne bouge pas*).

LE PRÉSIDENT. — Eh bien, voyons ?

*Des machinistes apportent une armoire à glace et bousculent tout le monde.*

THÉODORE FRAENKEL. — Vous voyez que vous gênez la manœuvre, disparaîsez, gens de toute sorte : il faut que le monde soit monde.

*Tous sortent, bousculés par les machinistes qui portent l'armoire à glace sur la scène.*

LE RIDEAU SE LÈVE

*Une pièce vulgairement meublée. A droite, fenêtre sur la route, en retrait une porte. A gauche, en avant, penderie masquée par un rideau à ramages. En arrière, une porte, puis sur un pan coupé l'alcôve. Au fond une armoire à glace face aux spectateurs. Aux murs quelques chromos, et un calendrier en carton glacé représentant le Printemps.*

*Lénoire, les bras en croix contre l'armoire, les yeux fixes, Jules entre à droite.*

JULES. — Les étoiles sont-elles moins brillantes quand il revient que quand il part ? Mouche bleue (il jette son chapeau sur un siège et tire un marleau de sa poche). J'ai acheté un marteau.

LÉNOIRE. — Tuer ?

JULES. — Planter des clous, pour sûr, et en arracher aussi.

LÉNOIRE *crie*. — Les angles.

JULES *étonné*. — Tu as pleuré pendant mon absence ?

LÉONORE. — Les mauvaises mines.

JULES. — Peur ?

LÉONORE. — Peur oui, c'est le mot. Du vent et

de l'espace, des oiseaux entre mon soleil et moi, mon soleil là-bas sur les routes, qui achetait des marteaux.

JULES. — Petite vermine. Mais qui t'a cloué sur l'armoire, mon hibou, ououhi, ououhi (*il fait un pas vers elle*).

LÉNORE *crie*. — N'avance pas.

JULES *s'arrête*. — C'est le marteau (*il le jette sur son chapeau*) : voilà mes mains nues.

LÉNORE — Touche du bois !

JULES. — Ho, la solitude vous fait du mal, madame, me permettez-vous de toucher légèrement le bas de votre robe (*il le fait, Lénore retire sa robe*). Ho manivelle.

LÉNORE. — Ton souffle.

JULES. — La comédie : mais je vais te prendre dans mes bras comme ce jeune beau Romain la Sabine dans le tableau dont il y a une copie chez la notairesse (*un pas en avant*).

LÉNORE *crie*. — N'ouvre pas l'armoire, n'ouvre pas l'armoire !

JULES *s'arrête, saisi*. — Ah, c'est différent (*il se retourne, revient vers le devant de la scène, ôte son veston et l'accroche dans la penderie où il prend un veston d'intérieur ; il le met, revient vers la table, tire des cigarettes du tiroir, en sort une de la boîte, la frappe contre la table puis s'immobilise, réfléchit, pose la cigarette sur la table et laisse tomber à terre le contenu d'une boîte d'allumettes qu'il vient d'ouvrir*). Et pourquoi n'ouvrirais-je pas l'armoire (*elle se tait*). Mes doigts sont assez souples pour tourner une clef



dans la serrure, tu dis toujours mes doigts d'étranger.

LÉNORE. — Si tu ouvres, alors le soleil et les étoiles s'éteindront, la pluie entrera dans mes os et dans tes yeux de charbon ; et la nuit personne ne viendra plus attacher à ces murs les persiennes claquantes ploc, dans le vent, ploc, ploc.

JULES. — Ainsi ? ainsi. Toujours passer par les quatre volontés de la petite sauge qui pousse dans ma maison. Marche sur les mains, tu t'assoiras dans la cheminée, tu n'ouvriras pas l'armoire, et allez donc : trop heureux, mon ami, trop heureux d'être ce chien couchant auprès de la Lénore des portes du Paradis. Je n'ouvrirai pas l'armoire (*il prend sa cigarette sur la table, regarde à terre, repose sa cigarette sur la table, se baisse, et commence à ramasser les allumettes : un silence*).

LÉNORE *toujours immobile*. — Impair, j'ai un amant, compte voir.

JULES *rejette à terre les allumettes ramassées, s'accroupit et se met à en faire deux rangées l'une à droite, l'autre à gauche*. — Un, deux ; un, deux ; un, deux...

LÉNORE. — Le marteau, si j'ai un amant.

JULES. — Pas assez féroce, une, deux...

LÉNORE. — Tu m'as pourtant aimée comme l'air du matin.

JULES. — Une, deux, le parfum des fraises, une, deux...

LÉNORE. — Le feu, le sang.

JULES. — Impair : comédie manquée, verveine des hauteurs. Le carnassier a confiance.

LÉNORE. — Confiance stupide.

JULES *allume sa cigarette*. — A l'heure du retour, les murs blancs sont de grandes caresses pour celui qui n'a trouvé tout le jour que des tas de cailloux, les fossés et les écriteaux dont les flèches disent : passez votre chemin. Il est doux aussi, le regard qui coule de tes yeux, le miel que dix années j'ai vainement cherché dans les ruches des villes et des villages ; et voilà mon abeille maintenant.

LÉNORE. — Homme ? Homme aux dents de loup.

JULES. — Tu dis, que veux-tu dire ?

LÉNORE. — Je ne pourrais pas mentir.

JULES. — Avec de si beaux yeux ?

LÉNORE. — Tu vois, tu ne me crois plus. Tu vois.

JULES. — Oh mais, ce marteau (*il le saisit*).

LÉNORE *crie*. — Ne me fais pas de mal.

JULES *pose le marteau*. — Tu me croyais donc à courir après quelque salamandre, moins belle que toi, toujours moins belle ; va, je ne suis pas si fou, avec toute ma folie.

LÉNORE. — Ah, chinois.

JULES. — Aujourd'hui j'ai vu le premier marchand de châtaignes. Un an déjà.

LÉNORE. — Un an.

JULES. — Mais que restes-tu crucifiée, Lénore ? Ne veux-tu pas caresser mon visage avec tes mains comme des marguerites ?

LÉNORE. — Pas un grain de poussière dans ton œil ? Pauvre idiot, voilà l'espoir ; tu as beau dire, tu voudras ouvrir l'armoire.

JULES. — Cesse le jeu, Lénore, j'ai des orties dans les paumes. Ici, et ne me parle plus de l'armoire.

LÉNORE *immobile, d'une voix sourde*. — Ne plus parler, ne plus voir, ne plus penser, la terre promise.

JULES *éclatant*. — Assez, assez : comprends-tu ? La patience des anges (*il marche*) : des anges.

LÉNORE *se mord les doigts*. — Oh, oh, voilà sa colère. Il va commencer à te battre, à te crever de coups.

JULES *furieux*. — On croirait, ma parole, non mais quelqu'un qui t'entendrait ?

LÉNORE *regarde furtivement l'armoire*. — Quelqu'un qui m'entendrait du fond de sa nuit noire.

JULES. -- Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures.

LÉNORE. — Ne tire pas mes cheveux, ne serre pas mon cou, ne broie pas mes poignets.

JULES. — Allons, Lène, ne vas-tu pas préparer le dîner ?

LÉNORE. -- Voilà bien le fou qui pense au repas.

JULES. — Je te dis de finir ce jeu.

LÉNORE. — Tôt ou tard, que le vent hurle ou s'apaise, il voudra ouvrir l'armoire.

JULES. — Je ne suis plus à rire et à t'écouter.

LÉNORE. — Tu veux l'ouvrir, je vois se lever dans tes yeux le soleil de vouloir l'ouvrir, noir, rouge, épouvante (*elle hurle*).

JULES *saisit le poignet droit de la femme*. — Si cela doit mettre un terme à tout. Je n'ai pourtant rien à y prendre.

LÉNORE. — Toute ta vie devant cette porte fermée sans savoir pourquoi ? Il y aura toujours une heure où tu voudras l'ouvrir.

JULES. — Pas d'autre mot à la bouche. Eh bien, toi-même !

LÉNORE. — Non, ça, je ne le ferai pas. Moi-même l'abîme et cette horreur, pouah (*elle se cache les yeux de sa main gauche, Jules l'attire vers lui*).

JULES. — Allons, prépare le dîner ; je supporte mal ces drames que nous jouons parfois. Ils prennent trop la face de la vie. Une belle face en vérité (*il la baise au front, elle s'écarte un peu*). Sauvage !

LÉNORE. — Toi qui sais l'heure où se rencontrent les planètes, Jules...

JULES. — Quoi ?

LÉNORE. — Une femme mariée à un homme.

JULES. — Cela va de soi.

LÉNORE. — Non, non : tout à coup rien ne peut l'empêcher, un autre homme la couvre de caresses et elle, signal perdu sur la voie. Pendant un jour les forêts pourront brûler sur les montagnes, elle ne connaît plus l'eau ni le feu. Est-ce bien, est-ce mal ? une femme mariée à un homme ?

JULES. — Bien, mal, qu'est-ce à dire ? Mais qu'ils se cachent : pour sûr le mari les tuera. Bien, mal (*geste évasif de la main*).

LÉNORE. — Pour sûr. Le malheur un moment vient et c'est le nez au milieu de la figure. Elle croyait qu'elle aurait su mentir, ah bien : tout de suite elle s'est jetée devant l'armoire.

JULES éclate de rire. — J'ai deviné la charade

(grosse voix) : vous me trompez, madame (il va vers l'armoire, elle l'arrête).

LÉNORE. — Un jour de mai que le vent soufflait du sud, le planteur de Caïffa s'était éloigné sur la route et nous étions seuls sous les saules et dans la prairie.

JULES. — Quel gibier chasses-tu dans ma mémoire ? Perdreaux dans les blés.

LÉNORE *se tord les mains*. — A quoi bon, voici l'armoire où meurent les saules et les perdreaux.

JULES. — Encore ? Mais tes yeux sont rouges, calme-toi.

LÉNORE. — Calme, calme comme les saules. Sur la prairie, Lénore une fois, et un homme noir, et fort comme les saules sur nos têtes, Lénore une fois, et l'on dira plus tard, Lénore une fois, pauvre Lénore (*elle pleure*).

JULES *la prend dans ses bras*. — Mais tu pleures, Lénie ? C'est ma faute, aussi, ne t'ai-je pas donné le goût de ces fictions sans cesse. Voilà que tu es prise au piège, l'alouette, au piège de mes deux bras. Que s'est-il niché dans ton chignon pendant que je courais les chemins sur ma bicyclette et que j'étais un grand brasseur d'affaires : et mes bateaux-citernes prenaient le pétrole sur la côte du Mexique ; alors dans toutes les bourses du monde, quelle clameur ! Les banquiers pâlissent devant le petit serpent de chiffres qui se déroule sur leurs tables ; et moi, vers la maison de la colline, quand je reviens, j'apporte à ma Lénie un magnifique groupe allégorique en bronze pour sa cheminée : le Pétrole sort d'un puits

pour rencontrer le Bonheur. Marteau dans ma poche : quand ma main l'a rencontré, le pétrole s'est envolé. Nous pour chasser les monstres de votre petite tête, ouvrons seulement leur repaire (*il étend la main vers l'armoire ; sa main sur la clef, il s'arrête un long temps ; il regarde Lénore immobile, les yeux perdus*). Tu ne m'arrêtes plus ? Tout à coup, je ne comprends plus ma pensée.

LÉNORE. — Des fois.

JULES. — Elle me dépasse (vous pourriez corner). Qu'y a-t-il dans l'armoire, Lénore ? Cette figure à tuer (*il la secoue par le poignet*). Je ne sais plus ce que je fais. Paysan, je te secoue comme un prunier. Et, somme toute (*silence*). Oui, mais... Tes paroles, je n'écoutais pas d'abord, le jeu, puis tout revient et prend tournure : le vent, les étoiles et le saint-frusquin. C'est bête à dire, Lénie, c'est bête.

LÉNORE. — Oui, ne fais pas ces yeux d'araignée, ouvre plutôt.

JULES. — C'est toi qui... Mais avant d'en, moi, mais d'en finir avec les nuits plus que les jours, ce lait où nos bras forment de grands infinis de clarté comme ceci (*il dessine en l'air plusieurs 8 couchés*), d'en finir avec ce pan de ciel ta robe, et la surprise en dormant si je m'étire d'un sein comme une pêche sous mes doigts qui sentent peu à peu le noyau dur à travers la pulpe, d'en finir avec nos mensonges, ce cache-cache, la colline et le toit sur nos têtes, avec tes cheveux ma fille (*il la décoiffe brusquement, les cheveux tombent sur le visage de Lénore, la main*

de Jules y reste prisc, il la relève avec le voile des cheveux, puis), oh, non ma petite, tu ne m'as pas regardé.

LÉNORE. — Ne me tire pas le cœur.

JULES lâche. — Qu'y a-t-il donc dans l'armoire ?

LÉNORE. — Tu sais bien ce que je dis de tes doigts. La cîef.

JULES. — La clef du mystère, cui, Lénic, défends-moi d'ouvrir cette porte, ou je deviens fou comme les fous.

LÉNORE. — Comme les fous aux yeux rouges ? Le marteau. Ouvre.

JULES. — Si je te tuais avant d'ouvrir ?

LÉNORE s'accroupit et cache sa figure dans ses cheveux. — Voilà l'horreur.

JULES prend le marteau. — Tout ceci passe l'imagination. Je revenais avec mes richesses, bâtisseur de villages dans l'ouest lointain. Les douaniers signaient à la craie mes wagons-réservoirs. J'étais ici, l'esprit chaviré de cette chatte, maintenant décoiffée (il fait le geste de se nettoyer les doigts), là, par terre, et dans l'armoire il y a de quoi perdre le goût, à en croire Lène, une personne sensée. Ouvrir ? non.

LÉNORE. — Tu veux rire ?

JULES. — Rire, parle pour toi. Comme tu y tiens.

LÉNORE. — Ouvre.

JULES. — Voilà qui me donne à penser. Cette hâte ! J'obéis (il étend la main, puis se ravise). Tu n'as pas bronché. Sa souffrance t'est donc plus odieuse que mourir. Il étoufferait, n'est-ce pas. Oui. Qui est-ce ?

LÉNORE. — Que me demandes-tu ? Ouvre.

JULES. — Qui est-ce ?

LÉNORE. — Ouvre donc, tu ne me croirais pas.

JULES. — Par exemple, qui ? par exemple, un bossu, toi pâmée comme tu sais l'être, les yeux, et ta main furtivement sur la bosse : ça te portera bonheur.

LÉNORE. — Ouvre.

JULES. — Il doit faire une drôle de tête dans sa boîte (*il brandit le marteau*). M'entends-tu, bœuf ? Je l'ai appelé bœuf. Son nom ?

LÉNORE. — Le front rouge.

JULES. — J'ai beau chercher... quelque paysan, charogne.

LÉNORE. — Jules.

JULES. — Madame m'excusera. Jadis j'avais la voie lactée dans les yeux. Son nom, et j'ouvre. Mur. Est-il bien beau, au moins ? celui qui va mourir. Tu as peur pour lui, hein ? Jouons au portrait. Blond, brun ? bouche cousue ? bon, roux. Solide avec ça, je parie. Et de belles dents, sur ce chapitre-là tu te montres exigeante. Sait-il embrasser à mourir ? A-t-il mes bras, mes mains qui t'emportaient Dieu sait où ? Tournesol, tu rougissais. Tu ne dis rien ?

LÉNORE. — Parler au feu.

JULES. — Saloperie (*une tête de femme apparaît à la fenêtre : il change de ton*). Mais c'est madame Léon, comment va madame Léon ?

MADAME LÉON *par la fenêtre*. — Oh bien, je suis lasse : on peut entrer ?



JULES. — Mais comment donc (*M<sup>me</sup> Léon disparaît, Jules pousse Lénore vers l'alcôve*). Tes cheveux, il fait grand jour (*Lénore sort, Jules ouvre la porte*)

MADAME LÉON. — Vous êtes seul ?

JULES. — Lénore.

MADAME LÉON. — Vous n'avez toujours pas vu Léon ? Depuis ce matin que je cours après lui.

JULES. — Asseyez-vous, madame Léon, je n'ai vu personne.

MADAME LÉON. — Ce n'est pas de refus (*elle s'assied*). Il n'est pas rentré déjeuner, autant dire je suis toujours seule et voilà le soir.

JULES. — J'étais à la ville : achetant ce marteau, vous voyez.

MADAME LÉON. — Un beau marteau.

JULES. — N'est-ce pas, et solide. Non, personne, Mais qui sait, Lénore (*criant*) : Lénore, Lénore ! (*elle est restée seule ici*), Lénore, madame Léon ! Et même elle a eu peur.

MADAME LÉON. — Peur ?

JULES. — Oh vous savez, une porte qui grince, et la maison est isolée.

MADAME LÉON. — Je veux bien, mais en plein jour.

JULES. — En plein jour, évidemment, en plein jour. Une véritable enfant, et quand le soir tombe.

MADAME LÉON. — Au soir vous êtes là.

JULES. — Eh, seule avec un homme dans un endroit écarté, le soir.

MADAME LÉON. — Bon, son mari. Ah moi.

JULES. — Voyez-vous ça, madame Léon (*gros rire*). Alors Léon (*Lénore, les cheveux tirés, un mouchoir serré dans la main gauche*).

MADAME LÉON. — Bonjour, voisine.

LÉNORE. — Bonjour, madame (*tous trois assis, Jules au milieu*).

MADAME LÉON. — Tiens, votre coiffure.

JULES *qui la remarque seulement*. — Oui, voilà. Elle a entendu dire, maintenant un cheveu ne doit pas dépasser l'autre.

MADAME LÉON. — Dommage, vos jolis cheveux.

LÉNORE *passe distraitement sa main sur ses cheveux et sourit*. — Cela a si peu d'importance, si peu.

MADAME LÉON. — Bon madame Jules, et votre mari ?

JULES. — Ce n'est pas ses cheveux (*Madame Léon rit*). As-tu vu Léon aujourd'hui ?

LÉNORE. — Moi, personne.

JULES. — Ne mens pas, mon amour, Léon ?

LÉNORE. — Léon ? Toujours pas Léon, bien sûr.

MADAME LÉON. — J'aurai encore couru ici pour rien, et ça grimpe, votre colline. Fourbue.

LÉNORE. — Vous cherchez votre mari ?

MADAME LÉON. — Encore ce matin, il part, disant : dans deux petites minutes. Et sans doute qu'il est à rôder, buvant, à me rentrer dans des états ou pis, en contant à quelqu'une qui me le rendra à sa tête.

LÉNORE. — Fi, madame Léon, ça ne vous fait pas honte, devant nous qui rirons, la porte passée ?

Allez, c'est une grande chose, même infidèle et menteuse, que cette moitié de soi qui revient tôt ou tard.

MADAME LÉON. — Vous, voisine, vous le défendez toujours qu'il m'en fait souvenir à rendre jalouse une sainte.

JULES. — Le fûté.

LÉNORE. — Serait-ce que vous le croyez dans mes jupes, votre Léon perdu ? Vous pouvez dormir sur les deux oreilles, allez ; et lui me regarder de tous ses yeux.

MADAME LÉON. — On en a vu d'autres.

LÉNORE. — Regardez sous les meubles, ouvrez les armoires.

MADAME LÉON. --- Sans fâcherie, voisine, je passais, et, passant, je faisais une petite halte et une petite visite. D'une pierre deux coups. Mais je vous quitte, et ne riez pas trop de moi, vous qui êtes toujours deux sur la terre. Au revoir, voisine. Monsieur Jules (*les mains serrées, Jules l'accompagne à la porte, tandis que Lénore descend lentement la scène*).

JULES. — Allez, c'est une grande chose, même infidèle et menteuse, plick et plock et colégramme, c'est comme ça que tu dis ? Et sous les meubles, et dans LES armoires. Bonne pièce.

LÉNORE. — Son mari, on dirait le seul homme.

JULES — Y a-t-il un autre homme que moi ?

LÉNORE — Cent et cent, deux comme les mûres, forts comme le mètre, tendres comme coudre.

JULES. — Provocante. Mais, je vous prie, et notre Vésuve d'appartement ?

LÉNORE. — Va l'ouvrir.

JULES. — Ici, chenille. Tu bâilles ? Tu pourrais dissimuler.

LÉNORE. — Simuler ?

JULES. — Ingénue. Alors se coiffe à la nonne. Défais-moi ça, allons, allons (*elle s'échappe*).

LÉNORE. — Assez laide ainsi, assez laide, hein ? pour mon ami le bossu, hou ! le dernier perché s'y colle (*elle monte sur une chaise et rit aux éclats*) : c'est le mari.

JULES. — Le mari, il s'agit de moi. Descends, roulure du firmament, que je te tire seulement par un pied (*il la tire à bas, elle tombe à genoux ; long silence ; il la décoiffe*). Sorcière, avec tes cheveux comme des vices. Les beaux cheveux.

LÉNORE. — Le jasmin (*il la renverse à terre*).

JULES. — C'est ce parfum qu'il a respiré tout le jour pendant qu'on le cherchait chez les marchands d'une autre ivresse, ton beau Léon, neige des cheminées, et ici il traînait son grand corps, et là posait ses lèvres. Un joli spécimen.

LÉNORE. — Léon ?

JULES. — Pas lui ? Ton qui tu voudras. Que me fait son nom ? Je le vois d'ici te mordre à l'épaule (*il lui mord l'épaule*). Son nom, nom de Dieu.

LÉNORE. — Paysan, paysan, je saigne (*elle se frotte l'épaule et regarde ses doigts*). Ouvre-la et la paix.

JULES. — Tu ne perds pas le nord. Écoute, ça grince (*il grince des dents près de l'oreille de Lénore ; elle tressaille et court vers l'armoire*).

LÉNORE. — Idiot, regarde (*il l'arrête par la menace du marteau levé*).

JULES. — Un pas de plus, le marteau sur la tempe.

LÉNORE. — C'est peur que tu veux me donner (*il s'avance lentement vers elle qui le regarde venir dans la glace, le marteau levé ; elle veut crier, ne peut pas ; il montre le miroir avec le marteau*).

JULES. — Ce lac vertical vous sépare, mes agneaux. Elle cherche au fond du miroir le regard dont elle est encore grise, mais n'aperçoit que ses propres coquilles vidées par la terreur (c'est pour m'apitoyer).

LÉNORE. — Crédule incrédule, crédule, crédule.

JULES. — Crois-tu qu'il t'entende ? Malgré tout (cela dure) un espoir insensé, mais s'il avait envie d'éternuer (*Lénore rit*). Tu ris, recule, il pourrait te faire des signes. Comment ? Va je connais toutes ces manigances. Jadis moi aussi, avant ton licol, j'ai eu mon temps avec les fenêtres enjambées, les placards à la hâte, et ces lueurs passionnées dans les yeux des femmes. Sept heures une fois, je suis resté sept mortelles heures d'hiver dans une pièce obscure, sans pouvoir sortir ni respirer. Dans la montagne, quelque part, où les gens sont durs, et prêts au coup de feu. Je me prolonge ainsi dans un passé obscur, et on ne peut pas me dire : tel jour tu étais là ou là, personne. Moi-même, j'oublie pffft ! Et demain de Léon, ou tout autre et de toi, Lénore amour, je pourrai à toute heure me dire, tu es là, et le trou plus long que large, et la terre peu à peu tassée, et les quatre éléments sur vos têtes

damnées. Son nom, vite, pour la politesse (*un pas en arrière, il s'aperçoit dans la glace*). Te voilà Jules, un homme qui veut en imposer (*il recule*). Tu le sens dans ton dos le corps suant qui s'est roulé avec ta femme. Écrase-le entre le mur et toi (*il se jette sur son image les bras écartés*). Jules le mari (*il souffle de la buée sur son visage, lève le marteau, frappe, la glace s'étoile, Lénore crie*). Ça rentrerait dans la poitrine des éclats de miroir. Mais il n'y a qu'une étoile, une grande qui me barre. Ou une araignée, araignée du soir. Qui de nous trois peut donc encore nourrir une puce d'espoir dans son cœur (*se retourne vers Lénore*), toi ?

LÉNORE. — La glace brisée, à qui le gant ? Sept ans. Mais quelle figure, le marteau. Jules, Jules. Tu sais la nuit, les ailes des oiseaux tapent sur les tuiles des toits, alors je me rejette contre ton corps et tu murmures dans mes cheveux des mots mal réveillés comme des phares tournants... mes petits seins, et comme je ris nerveuse quand tu caresses mon dos où les épaules vont mourir. Jules, quand je quitte ma robe, que tu t'assieds, me regardant, balançant ta main, Jules, quand ton visage se met à danser tout entier... J'ai trop peur (*elle s'élançe vers la porte ; Jules jette le marteau à travers la pièce ; celui-ci tombe aux pieds de Lénore qui s'arrête et le regarde*).

JULES. — C'est un spectacle extraordinaire, c'est un spectacle pas banal. Le marteau par terre, en haut le toit, et sur le toit le ciel, tout le ciel d'un soir d'été, tout le dernier ciel de ta vie, vaste, vaste avec

ses petits bouvreuils chanteurs, des regrets et des regrets, mille pensées joyeuses, bravo le seul nuage d'or, et le soleil qui ne va plus jamais se coucher ni se lever, mais qui courra désormais comme un fou sur les routes et dans les lits des femmes sans pudeur, riant, rohanihi, riant. Il y a les bras prêts à te défendre, ces beaux bras de tantôt, prisonniers, c'est bête à dire, derrière une glace cassée. Il y a mes mains et ma rage un soir d'été. Tu les connais ces mains épaisses, l'opium et la mécanique, à ta rencontre, ces mains qui te rendaient pareille au vent chaud des faubourgs.

*Il la poursuit en parlant jusqu'à l'alcôve. Arrêt. Ils sortent. Un long temps. Tandis que le soir tombe, au mur le calendrier devient lumineux, des chauves-souris entrent par la fenêtre et se prennent dans les rideaux. Jules reparait, les cheveux en désordre, la cravate dénouée. Il essuie ses lèvres. Il regarde ses mains, l'alcôve, puis l'armoire. Il va alors tranquillement jusqu'à l'armoire, puis se ravise et revient, sifflotant, chercher le marteau devant la porte. A nouveau devant la glace, il aperçoit sa cravate défaits, pose le marteau à terre, refait soigneusement son nœud de cravate, lisse ses cheveux, ramasse le marteau et, celui-ci levé dans la main gauche, il ouvre rapidement l'armoire de la droite. Il fait presque nuit. On voit sortir de l'armoire tous les personnages du prologue qui se tiennent par la main et arrivent à l'avant-scène tandis que l'obscurité se fait peu à peu sur la scène et que le*

*rideau tombe. Ils se prennent alors par un bras  
et dansent une gigue, puis s'asseyent tous à terre.  
Théodore Fraenkel se lève.*

THÉODORE FRAENKEL. — C'est l'instant où  
jamais de parler politique (*il conduit le Président  
au trou du souffleur, puis se rassied — musique*).

LE PRÉSIDENT *chante.* —

L'arbre amoureux d'une servante  
Chantait au passant ce refrain  
Lierres calmez l'épouvante  
De celle que voilà

Mes bras d'écorce mes bras d'oiseaux  
Étreignez l'air que je respire.  
Ses deux jambes sont des ciseaux  
Le vent s'y coupe

Dans la cuisine un navire  
Entre le soir  
Et c'est le soleil qui chavire  
Sur sa peau.

Les mains rouges les mains saignantes  
Les mains de qui  
Mains du soleil. Mains fainéantes  
S'envoleront

Une force penche vers l'eau  
Les arbres



Elle a cueilli le mélilot  
Jusqu'à mon ombre.

*La salle et la scène s'éteignent. Quand les lumières reviennent, la scène est vide et l'orchestre se met à jouer Sambre-et-Meuse.*



## **Au pied du mur**

à Clotilde Vail

### *PROLOGUE*

*Une forêt. Six bûcherons font la chaîne pour abattre un sapin lié. Ils tirent en parlant très vite.*

1<sup>er</sup> BUCHERON. — Avez-vous lu sur les journaux ?

2<sup>e</sup> BUCHERON. — On ne peut pas les croire.

3<sup>e</sup> BUCHERON. — C'est de l'argent perdu.

4<sup>e</sup> BUCHERON. — Laissez-le dire.

5<sup>e</sup> BUCHERON. — menteurs et compagnie.

6<sup>e</sup> BUCHERON. — Les femmes maintenant qu'elles n'ont plus l'église.

7<sup>e</sup> BUCHERON. — Ça noircit les doigts, tu croirais...

4<sup>e</sup> BUCHERON. — Mais laissez-le dire.

1<sup>er</sup> BUCHERON. — Les journaux d'hier.

3<sup>e</sup> BUCHERON. — Hier et aujourd'hui : des œufs à la coque.

4<sup>e</sup> BUCHERON. — Mais...

5<sup>e</sup> BUCHERON. — Leur ouvrir le ventre.

6<sup>e</sup> BUCHERON. — C'est comme la politique

2<sup>e</sup> BUCHERON. — La politique au fond, encore des faits divers.

3<sup>e</sup> BUCHERON. — Il y en a qui prennent intérêt là-dessus : des crevés.

4<sup>e</sup> BUCHERON. — Mais.

5<sup>e</sup> BUCHERON. — Tire donc, l'enflé, tu bèles.

4<sup>e</sup> BUCHERON. — Mais.

6<sup>e</sup> BUCHERON. — Et bien qu'il parle à la fin.

2<sup>e</sup> BUCHERON. — Oui, qu'est-ce qu'il y a sur les journaux ?

3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> BUCHERONS *ensemble*. — Sur les journaux d'hier.

1<sup>er</sup> BUCHERON. — Maintenant je n'ai plus envie de le dire.

*L'arbre s'abat tandis que les ouvriers reculent dans la coulisse.*

## ACTE I

### DEVANT LE RIDEAU

LE SPEAKER nu, coiffé d'un chapeau haut-de-forme, chaussé de bottines éculées, sans lacets, avec un col à coins cassés, et une cravate rose, avance jusqu'au trou du souffleur un balai de paille à la main. — L'orchestre, un petit air ? do ré mi fa sol, quelque chose enfin de suave, une sorte d'oiseau rasant l'eau avant l'orage.

Encore une fois le cœur de l'homme : les lumières très basses, il y aura des voix prenantes, la lune, les étoiles, et des amoureux aux doigts enlacés. Nous nous montrerons plutôt sentimentaux que chaudières, hirondelles que shakespeariens. Oh oh, écoutez : c'est par la fenêtre qu'on regarde toujours s'abîmer le soleil habillé de brumes. Rien de changé depuis que nous gaulions des noix dans le ciel de l'enfance, et quand nous restons seuls, nous brûlons par plaisir des allumettes-tisons. Oh oh, dans les squares de jadis nous avons vu se pencher vers les seins de nos nourrices les yeux obscurément bleus des troupiers mélancoliques et méditants. Oh oh, la musique, non mais écoutez-moi ça (*l'orchestre attaque doucement Tannhäuser : « ô belle étoile »*). Êtes-vous fous, les râcleurs de corde (*l'orchestre se tait*). On vous demande le vent des nuits dans le balcon

de l'été, et pour tout potage, ssszz, sous le nez votre pelure d'oignon. Je vous parle de l'amour, un lac comme dans les chansons, têtes carrées, une jeune fille perdue et retrouvée, et sur ses manches de lin il y avait des broderies d'or et des paroles d'éternité : du fond des forêts, elle arrive et sourit. La belle brune (*il écarte le rideau et tend la main à une femme*). Madame Tosini, dans le rôle d'Olympe, une jeune coquette, mariée au banquier Silas Randau (*elle s'assied devant une coiffeuse qu'on apporte*).

OLYMPE. — Si j'aime les bijoux, ce n'est ni pour leurs baisers sur mes épaules, ni pour quelque éclat qu'ils me prêtent, car rien qu'à se laisser considérer un peu, eurent-ils jamais le pouvoir de changer jusqu'au fond de sa peau la couleur d'un homme ; mais ils retiennent à jamais ce désir muet que je cherche et sans lequel (*une fille de chambre apporte un billet sur un plateau et se retire*).

OLYMPE *lit.* — « Rien n'est plus ; les marrons du bois de Boulogne, le macadam des jours, les grandes affiches à l'horizon, les souples autos de nickel. Olympe, et c'est à peine si je puis encore écrire cette flamme, vous ne verrez plus Frédéric : il part sans laisser d'adresse. Il ne s'arrêtera plus dans ses bras ce corps, la guimauve des foires, taratati et taratata. Votre désespéré : *Frédéric (le billet achevé sert à essuyer un fer à friser ; il se fait une obscurité profonde, dans laquelle on n'entend plus que)*

LE SPEAKER. — Là, l'orchestre : l'amour, comprenez-vous de quoi il s'agit ? Où est-il maintenant cet amant exilé ? Partout dans la nuit qui

nous enveloppe. Avez-vous senti son souffle contre vous, Madame ? Et vous, ne bougez pas : il est là qui erre. Plus personne ne le saluera de son vrai nom. Cette bague même, on lui en faisait compliment, il la jettera dans un fleuve. On m'a parlé d'un pays à l'ombre des montagnes, un chamois y saute de rocher en rocher et dans le bruit des cascades crie : Olympe ! avec l'accent du désespoir. Mais l'imagination déréglée des hommes est une roue libre sur un fleuve gelé. L'orchestre, qu'est-ce que la mélancolie (*l'orchestre attaque la barcarolle des « Contes d'Hoffmann »*). Ces musiciens ont un grelot pour cervelle. Cela les gorges solitaires où Frédéric est venu cacher sa douleur ? Ainsi qu'il frappe son front contre les rocs dans la grande voix de l'ouragan ? La lumière, que nous nous retrouvions entre gens sensés (*la lumière éclaire une chambre d'auberge, un jeune homme écrit à une table, on frappe*).

LE JEUNE HOMME — Entrez (*une servante apporte un pot d'eau sur la toilette*).

LA SERVANTE — A quelle heure, Monsieur ?

LE JEUNE HOMME *se retourne* — Reste cette nuit, Mélanie, puisqu'aussi bien demain nous séparera pour jamais (*elle vient s'asseoir à ses pieds*). Pour jamais ! Il me semble que je te jure une fidélité éternelle. Ici encore, où personne ne l'attendait, l'absolu entre et parle. Absurde, absurde. Tes cheveux (*ils se répandent sur les genoux du jeune homme*).

MÉLANIE. — Quand je ne serai plus qu'un point noir derrière vous, je rentrerai dans l'auberge avec le cœur bien gros.

LUI. — Bonne fille. Il passe tous les jours bien des voyageurs et ce trafic d'automobiles.

MÉLANIE. — Me voilà comme une morte.

LUI. — Manière de parler.

MÉLANIE. — Homme de passage, tu t'en vas comme tu m'étais venu : pour trois jours, désormais un grand vent secouera ma vie abandonnée (*il se lève brusquement et marche de long en large*).

LUI. — Ainsi recommence le mensonge : ainsi. L'éternité reprise à témoin, une maladie. Ma place retenue dans le car, il y a peu d'apparence que je le manque pour tes beaux yeux. Quel besoin de ce *désormais* ?

MÉLANIE. — Monsieur peut voir, mes bras n'essayent pas de le retenir. Mais sur d'autres montagnes ou dans les villes du bas pays, quand il aura rejoint celle à laquelle il n'a pu cesser ici de penser, alors, si elle ment, cette grande merveille, qu'il se rappelle Mélanie, une fille à tout le monde, sans doute, qui a roulé avec les rouliers, les mauvais garçons, mais qui seulement une fois a fermé les yeux de plaisir, Mélanie.

LUI. — Je suis un homme seul qui traverse le décor (*elle saisit la main du jeune homme et la regarde*).

MÉLANIE. — Monsieur Pierre, votre anneau ?

PIERRE. — Je l'ai jeté dans la Romanche.

MÉLANIE. — Votre anneau d'or ?

PIERRE. — Depuis si longtemps à ce doigt, il y faisait une marque. Elle s'effacera vite. Joli, une bague dans l'eau, une bague qui rebondit sur les



cailloux, et l'écume, et diverses choses que tu ne sauras pas, ni personne.

MÉLANIE. — Pierre.

PIERRE. — Pierre, oui, voilà : Pierre, toute la différence entre autrefois et maintenant, c'est que Pierre oui, voilà : Pierre... ou Joseph, ou René ou... ah ah !

MÉLANIE. — Pierre.

PIERRE. — Demain matin, entends-tu ? le car m'emporte, et tu ne sais plus si je vis, lundi, mardi, samedi, toujours (*il se penche brusquement sur elle*).

MÉLANIE. — J'attends votre plaisir (*elle se soulève légèrement, les lumières s'éloignent*).

## DEVANT LE RIDEAU

*Un homme rencontre un arc électrique. Il porte la main à ses yeux.*

L'HOMME. — Vous ne pourriez pas faire attention ?

L'ARC. — Que voulez-vous, je suis la lumière.

L'HOMME. — C'est commode.

L'ARC. — Ne dites pas ça. J'use ma vie à de petites querelles domestiques. Un morceau de sucre et la viande trop cuite.

L'HOMME. — Vous exagérez.

L'ARC. — Vous pouvez me croire, Monsieur. Quel intérêt aurais-je ? et d'ailleurs. Ainsi les journées fuient et s'accrochent des ongles à de gracieux

tableaux de famille que j'éclaire inutilement (*il se met à charbonner*). J'en ai les dents qui grincent. Mais que voulez-vous ?

L'HOMME. — Je suis représentant de la Maison Lido, des bretelles Lido, vous savez l'affiche : « Chic des Lido ! Voilà des Bretelles ». Elles ne passent pas sur les épaules, elles ne s'acerochent pas au pantalon. Aussi plus de ces marques rouges qui déshonorent l'homme et lui rendent impossible d'ôter complètement sa chemise devant sa timide compagne ; et non plus de ces déformations infligées à la ceinture par une traaction inopportune. Le pli tombe bien, la ceinture reste droite. L'homme et le pantalon libres, voilà l'idéal. Et nous vendons de petits ronds en caoutchouc pour le rechange de la seule partie de notre bretelle qui soit sujette à la mort : je veux parler de l'âme (*il sort des bretelles de sa poche et les brandit*).

L'ARC. — *Je veux parler*. Mais je ne porte pas de bretelles : je ne porte pas de pantalon.

L'HOMME. — Il n'est pas besoin de porter des pantalons pour porter des bretelles.

L'ARC. — Des bretelles m'aideraient-elles à porter mes soucis ?

L'HOMME. — Si vous avez des soucis, Monsieur, c'est pure imbécilité de votre part. Ai-je des soucis, moi ?

L'ARC. — Vous m'humiliez. Mais savez-vous ce que c'est que de rager tout seul sur une route avec un morceau de pain bis dans les dents et rien d'autre en poche. Ou encore répondre pour la centième fois

non à quelqu'un, pour une affaire de politesse ou d'itinéraire ?

L'HOMME. — C'est la pitié qui vous tue, mon cher. La pitié ou la patience.

L'ARC. — A votre avis. Mais que faire contre plusieurs générations de femmes ?

L'HOMME. — Les bretelles, les bretelles.

L'ARC. — Contre l'obstination, le silence et la douceur ?

L'HOMME. — Les bretelles.

L'ARC. — La peine vraiment de refuser un sort, et puis l'autre, pour retomber toujours après quelques exaltations dans la même histoire de rentrer à l'heure et de fermer la porte.

L'HOMME. — Les bretelles.

L'ARC. — Et je ne dis rien de la conversation. Quand je pense à quelles considérations.

L'HOMME. — Les bretelles.

L'ARC. — Hé Docteur, croyez-vous que vous allez me faire avaler vos bretelles ?

L'HOMME. — Toussez une fois (*l'arc charbonne*). Je le disais bien : les bretelles.

L'ARC. — Je sais que je suis perdu.

L'HOMME. — Les bretelles.

L'ARC. — Homme, homme à cervelle de phonographe, va-t-en te faire foutre ailleurs (*il brille avec un éclat terrible, l'homme se sauve en brandissant les bretelles*).

L'HOMME à la cantonnade. — Les bretelles !

## LE RIDEAU SE LÈVE

*Une bougie éclaire faiblement la même chambre, où Pierre est assis la chemise ouverte, et caresse distraitement les cheveux de Mélanie endormie la tête sur les genoux de Pierre.*

PIERRE. — Le mensonge a-t-il des yeux d'enfant ? Flatté mon cher Frédéric, Pierre je veux dire, tu es flatté de ces témoignages d'admiration. Cependant, je veux savoir. Oui, hoche la tête et ris de toi-même : e'est le propre de l'homme de vouloir savoir. Qu'y a-t-il dans le soleil qui me regarde, il prend sa lumière et la décompose, et il appelle tellure ce qu'il n'a jamais vu. Un nom sur chaque chose : il est ainsi fait, et moi que je saehe une fois le vrai dans une femme et le faux. Allons, noiraude, réveille-toi, ma chérie, que nous causions un peu métaphysique.

MÉLANIE *s'éveillant*. — Mon amour, est-ce que déjà... Oh déjà (*elle bâille*), mais non, c'est la nuit chaude. Vas-tu encore me rendre folle, non ? Quel visage ! Pierre ?

PIERRE. — Pierre c'est moi, écoute : une femme se donne à un pauvre garçon tremblant d'en croire ses cinq sens, ses mains surtout quand elles parcoururent tout le corps de la dame, une dame tellement hautaine, pense done, tout son corps du haut en bas. Qu'avait-il au juste, vingt-deux, vingt-trois ans ? pas un rouge liard, une timidité ! Voilà un

gaillard aimé pour lui-même, tu dis. Naturellement il l'a cru. Tout le long du jour en suivant les haies, à quoi pensait-il ? ah, tu le devines. Un beau pantin détraqué. Bien sûr, il n'aurait jamais imaginé par quel calcul une femme... Entrer comme ça dans la vie de quelqu'un, tant pis pour lui, c'est le premier venu. Un jour, elle était à table, il était comme fou tu comprends... il trouve un prétexte et elle lui fait dire par les domestiques... mais elle dort, ma parole, Mélanie (*il la secoue, elle passe sa main sur son front*). C'est comme ça que tu m'écoutes ?

MÉLANIE. — Pardon, mon maître, mais c'est ta faute aussi.

PIERRE. — Oui, voilà ce qu'elle m'a dit : *c'est votre faute aussi*.

MÉLANIE. — Oh est-ce parce que je vous ai dit *ta* faute ?

PIERRE. — Moi, je parlais de nos baisers. « Nos baisers ? vous avez la fièvre ». Oui. Tu penses si les bras m'en tombaient.

MÉLANIE. — Pierre, c'est votre histoire ?

PIERRE *tout à fait refroidi*. — Non.

MÉLANIE. — Mon amour, nous n'allons pas dormir ?

PIERRE. — Dormir ? Ma foi, je n'y tiens pas. Si je dors je revois toujours l'attente au bas de l'escalier, sous la pluie, et la fille de chambre pitoyable, qui vient dire que ce n'est pas la peine de rester planté morfondu, qu'elle est partie, il y a une heure, par la porte de derrière. Eh bien quoi ? Tes yeux se ferment encore (*il la secoue*). Ne comprends-tu pas

de quoi il retourne (*il se lève et s'approche de la com- mode, Mélanie se lève lentement et comme à regret*).

MÉLANIE. — Au cœur de la nuit. Si lasse. (*Pierre tire d'une valise un petit flacon brun, il va à la table de toilette, verse de l'eau dans un verre et fait tomber quelques gouttes du contenu du flacon dans le verre*).

PIERRE. — Drôles de serrures qu'a la vie.

MÉLANIE brusquement réveillée. — Du poison ?

PIERRE. — Oui.

MÉLANIE. — Pierre, tu ne boiras pas (*elle s'élançe vers lui, il la retient et met le verre en évidence sur la table*).

PIERRE. — Ne crains rien pour moi. Écoute.

MÉLANIE. — Mais parle.

PIERRE. — Il y a une chose pire que la mort, Mélanie, une chose qui dure et qui croît avec la durée. Un homme trompé une bonne fois, pense donc : tu doutes de l'air que tu respires, voilà bien le plus dur. Autant dire que tu doutes de toi-même. Toi-même, une pauvre machine bientôt avec ce ver, et pas un médecin dans le monde pour te l'extirper. Tous ceux qui te parlent mentent. Oh cela ne finira jamais. Si tu rencontrais un de ceux-là, voudrais-tu le guérir ?

MÉLANIE. — Je n'ai pas étudié.

PIERRE. — Écouter le cœur de l'homme et dire voilà qui est bien, la belle affaire ! quand tu peux donner à un pareil mœlade une marque de confiance si incontestable qu'il s'en trouve guéri.

MÉLANIE. — On ne veut jamais me croire.

PIERRE. — Bien sûr qu'avant toute cette histoire, il n'aurait jamais pu supposer... jamais. Et maintenant ça le réveille à tout instant s'il dort, et le jour il est comme possédé ; les petites filles qui sortent de l'école avec leur cartable et un sucre d'orge, il les dévisage, et il les appellerait putains. Pour celui-là, Mélanie, tu n'as pas une idée ?

MÉLANIE. — Comment forcer un homme à m'aimer ?

PIERRE. — Maline. Quelque chose sur quoi la réflexion ni le doute n'aient de prise, de si décisif que rien... tu ne comprends pas ? sur quoi personne ne puisse jamais revenir, comprends-tu ? sotté. De quoi ne peux-tu pas douter ? Ce n'est pas une charade.

MÉLANIE. — Je ne peux pas douter de mon amour pour toi.

PIERRE. — Parfait. Cela s'entend au moins de deux manières, parfait. Trêve de plaisanteries.

MÉLANIE. — Oh douter de ce soleil dans mes yeux fermés ?

PIERRE. — Voilà bien les femmes : qui te parle de ce que tu penses, machine à plaisir. Mais lui, l'ulcère des chemins et des clartés !

MÉLANIE. — Ce qui est certain est certain. Ce feu tout à coup si tu entres. Hier soir dans la salle avec qui parlais-je ? Soudain je me sens glacée, il est derrière moi.

PIERRE. — Bonne pâte, choisis tout de même entre le feu et la glace (*il rit*).

MÉLANIE — Plus certain que ton rire, que la vie, que la mort.

PIERRE. — Là, tu brûles.

MÉLANIE. — Quoi ?

PIERRE. — Plus certain que la mort, qu'est-ce qui est plus certain que la mort ? Rien (*il lui prend les mains et la force à danser*).

MÉLANIE. — Pierre !

PIERRE — Le remède, Mélanie, le remède

MÉLANIE *avec un cri* — Tu m'as dit...

PIERRE — *Tu m'as dit*, encore les promesses ! naturellement, il n'y a rien à craindre. Qu'est-ce que sa mort à lui prouverait et d'abord il l'aime encore, comment voudrait-il donc mourir ?

MÉLANIE — Mais de qui s'agit-il ?

PIERRE. — Je parle en général, on peut bien généraliser, le charme de la conversation Je résume : l'innocence, deux bras blancs dans la nuit, des kilomètres pieds nus sur les pierres, tu peux toujours dire comédie, comédie. Mais la mort, comment en jouer, tu as trop peur, et tu ne sais pas. S'il voit dans les yeux de l'agonie ce qu'il cherchait partout, alors ouf ! Tu me regardes comme une sourde. Mais qui sait tu as deviné, tu préfères passer pour une buse, rouées que vous êtes.

MÉLANIE. — Dis-moi ce qu'il faut faire.

PIERRE. — D'abord je parle en général : tu n'imagines rien, ah tu me laisses toute la peine. Encore une fois le même piège : les yeux chavirés, les dents qui se serrent, la main qui cramponne, l'hystérie. Prêt à croire, et s'il croit il est guéri, il



lui demande la preuve dont nous parlions, ils sont dans la chambre, la même chambre, et lui se lève (*il fait ce qu'il dit*) prend le verre et le lui tend.

MÉLANIE. — Pour moi ?

PIERRE. — Tout de suite ce recul. Je parlais en général (*elle prend le verre*). A l'occasion, guérirais-tu cet homme ?

MÉLANIE. — Si je l'aimais.

PIERRE. — Fixé si tu refuses, ou si le hasard renverse ton verre (*il fait mine de heurter son verre par mégarde, elle le retire et le protège de sa main, puis elle élève le verre*). Je parle en général. Que cela se fasse par surprise ou par jeu, elle morte, le voilà bien avancé avec un point d'interrogation de plus. Une feinte ? Plus tard il imaginerait qu'elle s'en était aperçu. L'agonie et la mort. Il a choisi un poison assez lent et assez douloureux. Tu me suis ?

MÉLANIE. — Oui.

PIERRE. — Je parle en général, mais (*il montre le verre du doigt*) : un poison terrible.

MÉLANIE. — Oui.

PIERRE. — Oui, oui, oui n'est pas une réponse.

MÉLANIE. — Si tu le veux.

PIERRE. — Naturellement avec ces airs de martyr.

MÉLANIE. — Je le ferais.

PIERRE. -- Et puis un peu de bonne volonté, d'entrain. Je ne t'aime pas.

MÉLANIE. — Alors c'est si facile.

PIERRE. — Tout de même cela te coûte ?

MÉLANIE. — Les prés, l'été doux, comme ma

robe et les garçons (quand je ne te connaissais pas, j'aimais bien les garçons, pas deux pareils, et toujours prêts à me battre ou à me renverser).

PIERRE. — Qu'attends-tu ? J'oubliais : *si je t'aimais*, pardon (*elle boit, long silence*). Le coup de théâtre ou l'attendrissement, non, non. Pas de malentendu, hein ? c'est clair comme de l'eau de roche.

MÉLANIE. — Comme tes yeux.

PIERRE. — Je ne t'aime pas plus pour ça, d'abord quelle valeur, et qu'y puis-je ? et encore c'est si naturel quand on aime, ah je sais bien ce que c'est que d'aimer.

MÉLANIE. — Je ne sens rien encore.

PIERRE. — Ce n'est pas de l'eau pure, tu me diras quand cela commencera avec les douleurs.

MÉLANIE. — J'ai confiance.

PIERRE. — Confiance, vipère et ma tranquillité d'esprit ?

MÉLANIE. — Vous voyez bien que je vais mourir.

PIERRE. — Ça commence ? Attends (*il va vers la commode et tire un flacon de la valise*). Bien sûr que tu ne regrettes pas les garçons ? Il sont bruns par ici, hein ? et plutôt maigres. Ils sentent la pierre à fusil. Prends-moi ça.

MÉLANIE. — Ne te moque pas...

PIERRE. — Le contrepoison. Je le mets sur la table.

MÉLANIE. — Oh voilà que ça brûle, oh.

PIERRE. — Tu souffres ? Si tu m'aimes ce n'est pas souffrir.

MÉLANIE. — Oh la la.

PIERRE. — Elle ne pense pas plus à moi que si j'étais le grand Turc.

MÉLANIE. — Oh lala mon amour.

PIERRE. — De qui parles-tu ?

MÉLANIE. — Pierre, oh Pierre.

PIERRE. — Un nom répandu.

MÉLANIE. — Toi, toi. Je suis traversée par l'orage.

PIERRE. — J'ai vu dans ma vie une fois le tonnerre qui tombait sur quelqu'un : ça ne me fait plus aucun effet.

MÉLANIE. — Oh mon Dieu, ne pas gémir, je ne peux pas, oh le ciel et la nuit. Mexique et Brésil, le ciel et la nuit, je l'entends qui fuit, Mexique et Brésil, le ciel et la nuit, je l'entends qui fuit, Mexique et Brésil. c'est un chaamois vert, le ciel et la nuit, on le ciel, le ciel.

PIERRE. — Le contrepoison est sur la table (*silence*). Je le prépare (*il le verse dans le verre*). Le voilà.

MÉLANIE. — Laisse-moi, laisse-moi.

PIERRE. — A quoi penses-tu maintenant ? Enfin vraie et courbée sur ton ventre ? parle.

MÉLANIE. — A toi le ciel et la nuit, le ciel et la nuit.

PIERRE. — Tu me détestes avec la souffrance, hein ? moi, Pierre. Tu vas mourir.

MÉLANIE *se tord les mains*. — Mon amour.

PIERRE. — Elle ne pense qu'à elle. *Son* amour.

MÉLANIE. — Pierre, vite, vite, le contrepoison.

PIERRE *avec un cri de triomphe*. — Tiens, fausse amoureuse, oh oh la bonne pièce (*il lui donne le verre, elle le répand sur le plancher*). Que fais-tu ?

MÉLANIE. — Je suis plus tranquille, oh si cela augmentait, la tentation... Pierre, Pierre.

PIERRE. — C'est point d'honneur, mijaurée ? Tout ce que je pouvais pour te sauver, ma fille. Pas d'erreur, un suicide. Tu sais que je ne t'aime pas.

MÉLANIE *hurlant*. — Sainte mère du vent et des épées saignantes.

PIERRE. — Ne crie pas comme ça. La belle image à garder d'une fille amoureuse que cette chienne blessée qui se traîne sur les tapis.

MÉLANIE. — Ah mon petit ventre de velours, ah.

PIERRE *ouvre brusquement la porte et jette Mélanie dehors*. — Va-t-en hurler ailleurs, cadavre, il y a des bottes de foin pour crever (*la porte refermée, il revient lentement à la toilette et se regarde dans la glace*). Frédéric, te voici Gaston au prochain relai. Bien. Et elle... c'est un poison assez féroce. Somme toute, je ne sais pas ce qu'elle a été imaginer. Elle a voulu boire. Elle a bu. Aucune puissance en ce monde n'aurait pu l'empêcher de boire. Bonne façon d'effacer derrière soi les traces de ses pas. Mais l'expérience ! avec l'agonie il passe bien dans cette tête quelque reproche pour ce pauvre Pierre, un de mes anciens amis (*il se couche et souffle la bougie*).

LE SPEAKER *parle dans l'obscurité*. — Léger, léger, les cygnes de l'oreiller s'envolent avec des colliers de couronnes comme sur les timbres-postes d'Australie. Un ciel pommelé dans ton cœur. Un

alezan brûlé dans ta mémoire. Des vapeurs s'en vont vers la mer. Où te promènes-tu tenant en laisse un petit écureuil de baudruche qui te suit plus haut que la tête ; et la ficelle fait des zigzags comme sur les cahiers d'écolier. Tu n'as jamais pu perdre l'habitude de dessiner sur la dernière page : toute ta vie est là. Un rêve ? Joue à pile ou face si c'est un rêve (*bruit de la pièce qui tombe*), on ne peut pas voir, il fait trop nuit. Bah, nous verrons bien au réveil si c'était un rêve (*un son discordant perce l'obscurité*). Musique céleste : les anges du paradis peigneraient-ils leurs cheveux (*un piano mécanique se met à jouer très vite : « J'ai du bon tabac », puis un coin de la scène s'éclaire et c'est Olympe à sa coiffeuse*). Non pas les anges, mais la Sainte Vierge. Oh c'est une apparition orthodoxe. Cette scène-là sera peinte, je vous en donne mon billet, et dans un coin je serai représenté, petit Frédéric aux mains jointes, comme les enfants de la Salette ou Bernadette (*Olympe se met du rouge aux lèvres*). Oui, tu es plus belle ainsi, mère de Jésus. Pomme des nuages. Faneuse mécanique. Trace argentée des escargots. Oh parle seulement, porte de l'ascenseur.

OLYMPE. — Le lieutenant, le lieutenant, mais le petit coiffeur ! A-t-on idée de ça, la femme de Silas Randau, et son coiffeur ? Un amour de coiffeur, Péril, c'est son nom. Mais le lieutenant : ses baisers vous laissent la bouche violette comme si on avait mangé des mûres. Un peu trop de buffleterrie : ça a bien son charme... Mais Péril, oh le vilain enfant qui a pour toute chose un nom que je ne

connaissais pas. Frrrt, le bruit d'ailes des ciseaux (*elle rit*).

*La voix du SPEAKER invisible.* — Tapis des oiseaux. Persienne des orages. Fusée pare-grêle. Automobile des grâces. Marie polarimètre du Seigneur.

OLYMPE. — Certaines caresses, on croirait des insectes le long des jambes ; le triomphe de Péril. Ensuite dans mon salon, je pense brusquement, il me tenait ainsi, et moi pendant ce temps-là. C'est très mauvais les fous rires rentrés.

LE SPEAKER. — Calorifère céleste. Ripolin des cascades. Marie des aérodromes. Azur des yeux. Marie invoquée quand il pleut.

OLYMPE. — Et Silas dans tout cela ! Ses visites à date fixe, c'est à mourir de rire. L'homme le plus drôle que j'aie jamais rencontré après ce petit imbécile de Frédéric qui craignait de me pervertir (*un grand cri dans la nuit et la voix de Frédéric*).

FRÉDÉRIC. — Tais-toi, démon, quitte les traits d'Olympe (*Olympe s'est dressée avec terreur ; des projecteurs fouillent la salle et la scène ; on entend des sifflets, des bruits horribles de l'orchestre ; deux projecteurs en se croisant éclairent le speaker et Frédéric en chemise, luttant au milieu d'un grand tumulte*).

LE SPEAKER. — Ne craignez rien, orbe des planètes, vierges constellée de poux (*les lumières s'éteignent toutes*).

FRÉDÉRIC — Démon, tu n'es pas mon Olympe, je te défends de blasphémer. Et toi, imbécile, lâche-

moi, démon, démon (*la lumière renaît : c'est celle du point du jour dans la chambre d'auberge*).

FRÉDÉRIC *s'éveille en criant*. — Démon (*et se trouve en face de l'aubergiste qui vient d'apporter l'eau*).

L'AUBERGISTE. — Monsieur, mais le démon Monsieur, l'aubergiste qui vient réveiller Monsieur, pour le car, Monsieur, et voici le jour.

FRÉDÉRIC *s'asseyant dans son lit*. — Ah oui (*on entend le chant du coq*). C'étaient les coqs ce vacarme ?

L'AUBERGISTE. — Oui, Monsieur, un grand poulailler, beaucoup de tracas mais des œufs que c'est un beurre, il faut être juste.

FRÉDÉRIC. — Heureux coquin. Tiens mais, au fait, et la fille que vous me réveillez, Monsieur Trapèze ?

TRAPÈZE. — La pauvre Mélanie.

FRÉDÉRIC. — Eh bien ?

TRAPÈZE. — Ce ne sont pas des choses à raconter au lever. La pauvre Mélanie.

FRÉDÉRIC. — Bon, qu'a-t-elle ?

TRAPÈZE. — Oh, rien, Monsieur, rien de rien à cette heure. La pauvre Mélanie.

FRÉDÉRIC. — Monsieur Trapèze, ne m'irritez pas, Mélanie ?

TRAPÈZE. — Monsieur, dans une honnête auberge ! et je suis conseiller municipal. On n'avait jamais vu ça dans nos montagnes.

FRÉDÉRIC *se levant et secouant Trapèze*. — Au diable l'auberge, l'aubergiste et les montagnes !

TRAPÈZE. — Hé, ne me secouez pas tant, Monsieur : morte, elle est morte si vous voulez savoir.

FRÉDÉRIC. — Et puis ?

TRAPÈZE. — Cette nuit à vrai dire, voilà qu'on frappe à ma porte : hier nous avons rentré le fumier. Je dis : « Qui est là ? » et Madame Trapèze me souffle, c'est encore cet ivrogne qui rôde par ici depuis que la Mélanie l'a éconduit. Je crie : « Votre chemin », et voilà la Mélanie à travers la porte : « Si je suis morte ce sera moi la faute. J'ai pris un breuvage que j'en aimais un qui avait autre chose à penser ». Alors je veux me lever, alors Madame Trapèze : « C'est somnambule qu'elle est ». Nous avions voilà cinq ans une fille qui marchait sur le toit. Bon, sur les quatre heures, encore la porte, et cette fois Firmin a trouvé la Mélanie dans l'écurie sur le fumier, toute raide ; et elle avait dû crier, alors la chienne Faraude qui a chienné six petits y a trois jours lui a sauté à la figure et l'a mordue qu'elle se taise.

FRÉDÉRIC *fait sa toilette*. — La pauvre Mélanie. Et à quelle heure le car ?

TRAPÈZE. — Une petite demi-heure, Monsieur, et votre déjeuner vous attend dans la salle.

FRÉDÉRIC. — La note ? Oui. Vous m'avez fait un repas froid ? Oui. Le pourboire pour Firmin, voilà tout, Monsieur Trapèze.

TRAPÈZE. — Vous êtes trop bon, Monsieur, je lui dirai de vous remercier, je vous dérange, peut-être, Monsieur ? A tout à l'heure, Monsieur (*il sort à reculons*).

FRÉDÉRIC *a mis la cuvette à terre et se lave les*



*pieds. — La pauvre Mélanie, Monsieur, la pauvre Mélanie (il se frotte énergiquement ; il chante) :*

Le ciel et la nuit Mexique et Brésil  
Le ciel et la nuit je l'entends qui fuit  
Mexique et Brésil c'est un chamois vert  
Le ciel et la nuit le ciel et l'hiver  
Mexique

*(l'autre pied) :*

La neige et le vent la pierre à fusil  
La neige et le vent Qui frappe à l'auvent  
La pierre à fusil c'est un chasseur mort  
La neige et le vent la neige et le sort  
La pierre

*(il essuie ses pieds, vide la cuvette, la pose sur la toilette, y verse de l'eau, enlève sa chemise, et commence à se savonner le cul) :*

La glace et l'effroi l'aurore ou l'horreur  
La glace et l'effroi le signe de croix  
L'aurore ou l'horreur à chacun son tour  
La glace et l'effroi la glace et le jour  
L'aurore

*Neigeux de savon, il s'arrête de chanter, va vers la commode, y prend le flacon de poison, l'élève dans la lumière et rit longuement. Tout s'éteint avec ce rire.*

## ENTR'ACTE

*Madame Tosini (dans les vêtements d'Olympe), Mademoiselle Aumuse (en Mélanie), entrent dans un jardin public en riant comme des folles.*

M<sup>lle</sup> AUMUSE. — Je n'y tenais plus, ma chère, une envie irrésistible : j'allais le dire, si ma scène avait duré davantage. A peine dans la coulisse, je me suis écriée : Petit rat, petit riz, c'est le roseau qui l'a pris.

M<sup>me</sup> TOSINI. — Mais songeons à notre apologue (*elles font face au public*).

M<sup>lle</sup> AUMUSE *hurlant*. — Un amour d'enfant, un amour d'enfant (*elle indique de la main de gauche à droite une série de tailles progressives*). A vue d'œil et douze mois.

M<sup>me</sup> TOSINI *même jeu*. — Voilà le mien. Trois ans (*elle sort d'un sac une loupe et un objet invisible qu'elle fait semblant de tenir dans le creux de sa main*). Voyez vous-même.

M<sup>lle</sup> AUMUSE *regarde à travers la loupe*. — Oh le pauvre ange, quelle maigreur !

M<sup>me</sup> TOSINI. — Rien n'y fait, la mer ni la montagne.

M<sup>lle</sup> AUMUSE. — Les bains de moutarde ?

M<sup>me</sup> TOSINI. — J'y ai tout de suite pensé. Ah ! bien. Le sport ? comme si vous chantiez.

M<sup>lle</sup> AUMUSE. — Compter les étoiles ?

M<sup>me</sup> TOSINI. — Ça lui donnait des verrues.

M<sup>lle</sup> AUMUSE. — Le mariage ?

M<sup>me</sup> TOSINI. — Il est trop jeune. On m'avait bien dit : une bonne maladie, mais je n'ose pas.

M<sup>lle</sup> AUMUSE *regardant*. — Oh ! ces jambes de mouche ! Ma chère amie (*hurlant plus fort*) : MA CHÈRE AMIE, je vais vous rendre service.

M<sup>me</sup> TOSINI. — Comment, *comment*, COMMENT ?

M<sup>lle</sup> AUMUSE *frappe dans ses mains*. — Voilà. (*Monsieur Tontaine, en costume de Trapèze, traverse la scène vers le trou du souffleur*)

M<sup>me</sup> TOSINI. — Eh bien ?

M<sup>lle</sup> AUMUSE *sur le ton naturel*. — Il y a erreur, cet imbécile de Tontaine. Ici c'est l'enfant qui fait son entrée et vous criez : COMME IL EST BEAU.

M. TONTAINE *s'arrête* — Ma chère Aumuse ne vous fâchez pas. Je fais le souffleur dans cette comédie et je gagne mon poste au moment qui m'est prescrit par l'auteur (*long silence*).

M<sup>me</sup> TOSINI. — Eh bien ?

M. TONTAINE *surgissant*. — Si vous m'interrompez tout le temps !

(*il entre dans le trou du souffleur, long silence*).

M<sup>lle</sup> AUMUSE. — Mais que faites-vous ?

M. TONTAINE. — Je lace mes souliers (*il disparaît, long silence*).

M<sup>me</sup> TOSINI. — Eh bien ?

M. TONTAINE *surgit*. — Enfant de malheur, quand finiras-tu de lécher dans la coulisse tous les pots de farine NESTLÉ qu'on y laisse traîner,

malgré le souci de l'ordre, et celui de la santé ? En scène, en scène (*entre M. Givre, rôle de Frédéric, habillé en poupon*).

M<sup>me</sup> TOSINI. — Qu'il est beau, qu'il est beau, qu'il est beau.

M. GIVRE *chante*. — Je suis monté dans le soir

Un matin lunc

Il y avait des chandeliers

Qui faisaient des confidences

Au géant blond des escaliers

C'était quelque part dans l'ombre

A l'abri

Les épaules des luzernes

Dansaient dans les mains du vent

Les prisonniers des casernes

Rêvaient encore à d'autres corps

Je vous le demande les mouches

Que pensez-vous de l'Univers

Moi couché sur le mica-schiste

Je me damne à force d'orgueil

C'est le grand air qui veut ça

M<sup>lle</sup> AUMUSE *à toute allure*. — Miracle de la farine NESTLÉ, en a-t-il une voix de ténor barytonnant ? et des muscles. Alfred, montre tes jarrets. Sans nuire le moins du monde au développement de l'intelligence : il sait compter jusqu'à trente-trois. Au delà c'est un peu difficile. Alfred, compte jusqu'à trente-trois.

M. GIVRE. — Un deux trois cinq six sept huit neuf dix onze treize dix-sept dix-huit dix-neuf vingt-et un deux trois cinq six sept huit vingt-neuf trente-et un deux trois deux trois trente-trois trente-trois trente-trois trente-trois trrrr (*bruit de mécanique cassée*).

M<sup>lle</sup> AUMUSE. — Et l'histoire et géographie ! Il n'a pas son pareil pour l'histoire et géographie.

M. GIVRE *d'une voix aiguë*. -- L'Empereur Constantin s'étant emparé de Byzance (chef-lieu de canton, vingt mille habitants, bonnes auberges)...

M<sup>lle</sup> AUMUSE. — On ne te demande rien, ça n'intéresse personne. Et la trigonométrie ! Et la littérature comparée ! Et la bicyclette !

M. GIVRE *confidentiel, à tue-tête*. — Marque LA FRANÇAISE, sur pneus PIRELLI.

M. TONTAINE *surgissant*. — Oh les promenades en tandem quand il fait grand vent ! Les paroles de haine et le désir mêlés, et la poussière, la poussière de vinaigre. L'acrobate suit habilement la pensée de Madame.

M<sup>lle</sup> AUMUSE *farieuse*. — Tontaine, ce n'est guère le moment de faire l'idiot (*M. Tontaine rentre dans sa boîte*). A vous, Tosini.

M<sup>me</sup> TOSINI *joignant les mains*. — Et où trouver cette pâte à reluire les enfants ? Ce Lion Noir de la croissance ? Au Louvre ? Au Bon Marché ? Aux grands magasins de la Samaritaine ?

M<sup>lle</sup> AUMUSE. — Chez tous les bons serruriers. Mais entre nous...

M. TONTAINE *sortant de sa boîte*. — Un instant

*(tous quatre se rapprochent)* Mademoiselle Aumuse, pendant que c'est encore facile, votre charmant bambin, votre gentil enfant *(à tue-tête)* jetez-le avec les ordures.

M<sup>me</sup> TOSINI. — Ah ah ah ! *(elle s'évanouit)* ; M. Tontaine et M. Givre l'emportent en dansant, tandis que M<sup>lle</sup> Aumuse la ranime en la chatouillant). Hi hi hi *(ils sortent en faisant des grimaces et des contorsions sur une ritournelle de l'orchestre)*.

## ACTE II

*Devant le rideau, sept réverbères éteints. Entre l'allumeur de réverbères.*

L'ALLUMEUR *chante*. — Je suis Popol, j'habite à l'entresol *(il allume les réverbères, et le dernier allumé)*. Il y a des gens qui font leur métier sans goût. Moi, pas : j'aime mon métier *(il repasse en sens inverse, éteint les réverbères, et sort en chantant)* : Je suis Popol, j'habite à l'entresol *(les machinistes enlèvent les réverbères, le rideau se lève : quelque part dans la montagne, Frédéric équipé pour une ascension rencontre un chevrier et son troupeau)*.

LE CHEVRIER. — Bonjour, Monsieur, un rude soleil.

FRÉDÉRIC. — Et un rude vent, camarade.

LE CHEVRIER. — C'est-il que vous venez de la vallée du nord ou de la vallée du sud ?

FRÉDÉRIC. — Je viens de la Romanche, le car m'a porté jusqu'au col, et me voilà marchant.

LE CHEVRIER. — Oui ? c'est-il que vous avez pris le car au « Chamois vert » ?

FRÉDÉRIC. — Trois jours au « Chamois vert ».

LE CHEVRIER. — Oui ? Il y a une belle fille au « Chamois vert ».

FRÉDÉRIC. — Possible.

LE CHEVRIER. — Une toute noire, avec des dents blanches, Mélanie.

FRÉDÉRIC. — Mélanie !

LE CHEVRIER. — Là, on ne peut pas faire autrement. Pas farouche, non : mais elle a ses lubies. Je l'ai eue une fois, et puis bernique : tu croirais la Vierge et les saints.

FRÉDÉRIC. — Ainsi. Une cigarette ?

LE CHEVRIER. — Si ça ne vous prive pas, mais ce vent de chien (*il allume sa cigarette dans son chapeau*). Et elle allait bien, la Mélanie ?

FRÉDÉRIC. — Elle est morte.

LE CHEVRIER. — Morte, pour tout de bon (*il laisse tomber sa cigarette*).

FRÉDÉRIC. — Vous laissez tomber votre cigarette (*le chevrier la ramasse machinalement*). Oui morte comme les moraines, comme la terre : morte comme ça (*il frappe le roc d'un coup de piolet*).

LE CHEVRIER *la voix changée*. — Ce n'est pas une plaisanterie pour rire, histoire de parler ? c'est-il la pure vérité ?

FRÉDÉRIC *montre le ciel sans mot dire*.

LE CHEVRIER. — Mélanie, et moi dans la

montagne (*il siffle*). En bas, les bestioles, en bas !  
Mélanie la joie et le sang. Merci de l'avis, Monsieur,  
Mélanie. oh (*il sort en poussant ses bêtes devant lui*).

FREDÉRIC *seul*. — Elle avait ses lubies. Et toi  
qui marches seul sous le soleil et dans le vent, toi  
qui frappes du pied le sol dur et te racontes tout bas  
une vieille histoire bien connue : un jeune homme  
et une coquette, des baisers dans un grand lit, et  
plus tard un perron sous la pluie pendant des heures.

*Il sort.*

## DEVANT LE RIDEAU

*Deux hommes : l'un accroupi semble chercher quelque chose, l'autre suit ses gestes.*

LE SECOND. — Cherchez-vous quelque chose,  
Monsieur (*silence*). Vous cherchez quelque chose.  
Une épingle (*silence*). Non, une épingle de cravate  
alors (*silence*). Une épingle de grand prix. Un dia-  
mant. Non (*silence*). Un diamant bleu (*silence*).  
Ou peut-être avez-vous perdu votre montre ? Je  
perds tout le temps ma montre. Ou la photographie  
de quelqu'un (*silence*). Peut-être n'avez-vous perdu  
qu'un petit sou. Ce n'est pas la valeur, mais on veut  
le trouver (*l'autre se retourne et gifle le questionneur  
sur les deux joues*).

CELUI-CI *se sauve en tenant ses joues*. — Vous  
me rendrez raison, vous me rendrez raison (*le cher-  
cheur recommence à scruter le plancher et sort*).



*Le rideau se lève sur un glacier. Un facteur avec sa boîte traverse la scène lentement. Sur le point de sortir il ouvre sa boîte et feuillette un paquet de lettres. Il distingue une lettre, l'élève vers le jour et sourit :*

LE FACTEUR. — Lettre d'amour.

*Il la déchire en mille morceaux, et sort. Entrent par les deux côtés opposés Frédérie habillé comme précédemment, le speaker vêtu comme lui. Pour la première fois on remarque la grande ressemblance de ces deux personnages. Le speaker ne se distingue guère de Frédéric que par le balai de paille qui lui tient lieu d'alpenstock.*

FRÉDÉRIC. — Te voilà dans ces parages, frère de lait.

LE SPEAKER. — Dis donc, l'autre, tu pourrais être poli.

FRÉDÉRIC. — Les larrons en foire. Je ne t'avais pas reconnu cette nuit, mon image.

LE SPEAKER. — Quand tu t'es jeté sur moi, que m'arrivait-il « Démon, démon ». Cela criait et je m'aperçus que je tenais dans mes bras un homme nu, avec sa chemise s'entend, et un bel homme, ma foi : tout mon pareil.

FRÉDÉRIC. — Gredin que ne m'as-tu laissé faire.

LE SPEAKER. — Hé oui, s'il te plaît, Monsieur moi-même, je me serais privé de te caresser au passage et de constater que tu aimais toujours Olympe.

FRÉDÉRIC. — Irrémédiablement vulgaire, Frédéric, je n'y puis rien.

LE SPEAKER. — Je n'y peux rien, Frédéric, et tu ne te passerais pas si volontiers de ma vulgarité.

FRÉDÉRIC. — Le joli bagage. Le soleil des glaciers ne te vaut rien.

LE SPEAKER. — Frédéric, mon joli Frédéric.

FRÉDÉRIC. — Eh bien quoi ? Frédéric ?

LE SPEAKER. — Regarde-moi, et dis-moi qui tu aimes. Vraiment Olympe ou moi ?

FRÉDÉRIC. — Olympe.

LE SPEAKER. — Ssst, sst, frangin ! Es-tu bien sûr de penser à Olympe ? Je ne t'avais pas rencontré depuis quelque temps, tu as forci. Ta peau est douce.

FRÉDÉRIC. — Pauvre reflet de moi-même qui crois pouvoir me fixer.

LE SPEAKER. — Qu'aimes-tu d'Olympe qui ne soit toi-même, tes plaisirs, tes baisers ? Pas les siens toujours, elle embrasse mal.

FRÉDÉRIC. — Qu'en sais-tu, idiot ? Qu'est le souvenir de l'étreinte auprès de l'étreinte ? Le moulin et le vent.

LE SPEAKER. — Tu en conviens (*il agite son balai*). Et qu'est Olympe, auprès de Frédéric. je vous prie ? Une souris.

FRÉDÉRIC. — Fou, tu étais une porte qui grince, quand tu l'as quittée.

LE SPEAKER. — Celui qui se demande s'il a souffert, ah bien tu parles d'une souffrance. Frédéric, tu n'aimes que toi.

FRÉDÉRIC. — Petit canif perdu dans la mon-

tagne. Que sais-je et qui suis-je ? Va, tu ne peux deviner ta destinée.

LE SPEAKER. — Regarde mes yeux sans fond (*face à face, immobiles et muets pendant un long temps, le soir commence à tomber*).

FRÉDÉRIC. — Un pays sans pareil où des chasses de verres chevauchent des futaies de corps flexibles qui gémissent ainsi que dans nos contrées les osiers aux souffles chauds du soir. Objets trouvés, banquettes ventilateurs en vrac : décor, décor il n'y a qu'un décor.

LE SPEAKER *ouvre les bras*. — Frédéric !

FRÉDÉRIC *s'y laisse tomber*. — Frédéric, pauvre Frédéric.

LE SPEAKER. — Moi-même, cher moi-même égaré, reviens et pleure ; va, tu as encore trop aimé les autres. Mélanie, pouah ! et l'autre, la blanche fausse hermine amoureuse, oh tous ces gens en ronde dans ton champ optique, illusion. Tu as trop aimé les autres, Frédéric, leurs corps charmants et ridicules, tes maîtresses, les inconnus, les domestiques, les gens qui te demandaient du feu dans la rue. Une sacrée bande, leur monde extérieur (*une charrette à bras vide, mue par elle-même, entre à droite et vient saluer les excursionnistes de l'abaissement de ses brancards*).

LA CHARRETTE. — Il pleut avec le soir comme une poussière de chenilles. C'est la grande nuit de l'année, et vous voilà, Messieurs, dans les glaces éternelles. Toutes les lois du monde, cette nuit, sont à votre merci, mes chers compatriotes, jusqu'à ce

que la pluie de feu du ciel d'août ait fait rentrer les dogues au chenil. Voulez-vous vous mettre à l'écart, que les prodiges commencent (*ils sortent derrière la charrette à bras ; il fait tout à fait nuit, une musique douce annonce une clarté pâle et solitaire qui traverse la scène lentement et sort*).

*La voix de* FRÉDÉRIC. — Qu'est cette lumière qui ne tombe pas des astres et qui se promène comme une reine dans la nuit ?

*La voix du* SPEAKER. — Chut, moi-même, il ne faut jamais poser de questions sur les mystères de la grande nuit (*tout d'un coup : « J'ai du bon tabac » et dans un halo lunaire apparaissent Olympe et sa fille de chambre, nullement vêtues pour ce lieu sauvage, et marchant à pas précipités*).

OLYMPE. — Où sommes-nous, Betsy, à une heure pareille ? Il faut que nous ayons perdu notre chemin ? Je ne peux arriver à comprendre comment cela s'est fait.

LA FILLE. — Tout comme moi, Madame. Je ne puis me souvenir de la façon dont cette course a commencé. Madame était à sa coiffeuse.

OLYMPE. — Nous voilà toujours dans la montagne, et apparemment sur un glacier. Peux-tu me dire si j'ai reçu une lettre aujourd'hui ? Qui sait si je ne vais pas à un rendez-vous ?

LA FILLE. — Madame a reçu trois lettres, et un billet bleu qui sentait bon, oh oh.

OLYMPE. — Je n'ai pas remarqué. Mais ce n'est pas Maurice que je rejoins ici. Serait-ce Rodolphe, ou le petit Denis ? Je m'y perds. Aide-moi.

LA FILLE. — Madame m'excuse, mais l'arithmétique (*elle fait la révérence*).

OLYMPE. — Betsy, Betsy, regarde un peu qui vient (*la lumière vide traverse lentement la scène en sens inverse*). As-tu vu ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA FILLE. — Madame, Madame, que faisons-nous ici (*ritournelle : entrent trois femmes nues qui se tiennent par la main et dansent autour de chevrier qu'elles entraînent*).

LE CHEVRIER. — Voyons les fées, voyons les filles, vous n'êtes pas raisonnables pour deux sous.

1<sup>re</sup> FÉE. — Chevrier, regarde ma petite bouche, baolibâou-uïihh.

2<sup>e</sup> FÉE. — Chevrier, touche mes hanches rondes, lolololo, les belles rondes.

3<sup>e</sup> FÉE. — Chevrier, chevrier, ne me touche pas, ne me regarde pas, tu es trop beau pour une fée.

LE CHEVRIER. — Ce n'est pas bien de tenter un pauvre homme.

1<sup>re</sup> FÉE. — Tes dents brillent.

2<sup>e</sup> FÉE. — Tes yeux brillent.

3<sup>e</sup> FÉE. — O souffle de l'homme, souffle de l'homme et de l'amour.

LE CHEVRIER. — Vous m'entraînez où je ne veux pas, je descendais et voilà que je monte. Je n'ai pas l'intention de vous suivre. Elles sont là qui tournent. Je ne peux vous baiser toutes trois quand voici l'une puis l'autre, et si je veux la saisir la troisième. Je ne me connais plus, les belles, et maintenant j'ai perdu mes chèvres.

1<sup>re</sup> FÉE. — Ne crains rien pour elles, tu les retrouveras.

2<sup>e</sup> FÉE. — Elles ont rencontré les boucs sacrés sur les hauteurs.

3<sup>e</sup> FÉE. — Elles seront grosses et leurs ventres descendant vers la plaine feront un bruit de cloches.

LE CHEVRIER. — Toi, mauvaise, je t'attrape (*elle lui échappe*). Ah ouiche, c'est le vif-argent. Mais me voilà ensorcelé de leurs peaux : j'allais ailleurs, coquines, dans la vallée où Mélanie est morte comme le roc sous le piolet, qu'a dit l'homme du car, Mélanie.

1<sup>re</sup> FÉE. — A qui vas-tu penser ? Sous mes aisselles j'ai des violettes.

LE CHEVRIER. — Elle est morte en bas de la terre.

2<sup>e</sup> FÉE. — Bah, tu ne vas pas faire tout ce chemin pour une morte. Mes seins sont en caoutchouc.

LE CHEVRIER. — La joie et le sang.

3<sup>e</sup> FÉE. — Avait-elle mes cheveux de gentiane ?

1<sup>re</sup> FÉE. — Viens, nous boirons du genièvre, et nous te chanterons des airs à faire rougir les fantômes de cette nuit solennelle.

LE CHEVRIER. — Toi, toi (*il court après elle*).

BETSY. — Qu'est-ce que c'est, ces gens-là ?

OLYMPE. — Mais ces femmes sont nues, l'horreur (*en poursuivant les fées qui lui échappent et tournent autour de lui, le chevrier attrape Olympe, qui était dans la pénombre*).

LE CHEVRIER. — J'en tiens une, oh la futée.

OLYMPE. — Est-ce Rodolphe ou Denis ? Mais non, c'est un inconnu, j'aime autant ça.

LE CHEVRIER *l'entraînant dehors*. — Toi, je, te piquerai de ma barbe, je vais te jeter sous les étoiles comme une peau de bique, tu redouteras alors ceux qui paissent les chèvres pendant les mois d'été.

OLYMPE. — Je ne demande pas mieux, Monsieur, mais vous me faites tourner des talons (*ils sortent*).

BETZY. — Madame, Madame. Où est-elle ? J'ai peur. Munie d'un homme, vous croyez qu'elle penserait à moi ? Voilà nos maîtres (*les trois fées la découvrent et commencent à tourner autour d'elle*).

1<sup>re</sup> FÉE. — Madame ? C'est ta maîtresse qui nous l'a volé, chatte rousse !

2<sup>e</sup> FÉE. — Vous autres, avez-vous jamais vu une femme qui ressemble plus à un autobus ?

3<sup>e</sup> FÉE *enlevant la perruque de Betsy*. — Ha mes amies, les cheveux des femmes ne tiennent pas sur leurs têtes comme les nôtres.

BETSY. — Madame, voulez-vous me rendre ça ? Je vais m'enrhumer (*elle la poursuit*).

3<sup>e</sup> FÉE. — Attrape (*elle jette la perruque à la 2<sup>e</sup> fée ; Betsy court vers elle*).

2<sup>e</sup> FÉE. — Attrape (*même jeu avec la 1<sup>re</sup> fée*).

BETSY *ne sachant où donner la tête*. — Au lieu de tourmenter une honnête fille, vous devriez aller vous habiller, pécores, n'avez-vous pas honte (*les fées rient*). Riez, riez, gibier d'enfer (*elles sortent toutes quatre par le fond ; entrent, en avant, trois ou-*

*riers mécaniciens, les mains et le visage barbouillés de suie).*

LEDOUX. — Je t'assure, Cotonnade, que ce n'est pas le chemin du métingue.

COTONNADE. — Conduis-nous, Ledoux, toi qui sais tout.

LEDOUX. — Maintenant, maintenant, ton avis, Démence ?

DÉMENCE. — M'est avis qu'on est au pôle nord. Alors il faut faire du feu en frottant des bouts de bois et creuser des huttes dans le sol pour y dormir.

LEDOUX. — Quoi que tu chantes ? C'est-y le chemin du métingue ?

COTONNADE. — On est en retard, ça y est, et moi qu'ai les revendications dans ma poche.

DÉMENCE. — Bah, ils auront bien toujours quelques revendications de rechange à revendiquer.

LEDOUX. — Tu peux rire, jaune. Ils vont encore monter le prix du pain et baisser les salaires.

DÉMENCE. — Que tu y soyes, que tu n'y soyes pas, c'est tout cuit : les patrons, tous des mêmes, et ils passent la pièce au gouvernement. Alors le ministre, il dit : « Ne bougez pas, j'arrive, mes petits agneaux », et il envoie les soldats pour te tirer dessus. Quand ils campent devant l'usine, formez les faisceaux, tu vois le bout du gros nez du ministre qui te propose comme arbitre impartial. Mangé pour être mangé, j'aime mieux les ours et le pôle nord : moi je dors ici (*il se couche par terre*).

COTONNADE. — Mon petit Démence, tu n'y étais pas quand on a fait la Commune ?



DÉMENCE. — Et toi, Cotonnade (*les trois fées passent en courant et sortent*).

LEDOUX. — Tu as vu, Cotonnade ? Trois petites filles, je ne te dis que ça.

COTONNADE. — Et comme la main.

DÉMENCE. — Quoi ? J'ai rien vu (*il se lève et se trouve nez à nez avec Betsy, sans perruque*). Comme la main, oui, c'est ça vos belles ? mince.

BETSY. — Des apaches maintenant ! Il y a des apaches jusque sur les glaciers (*elle se sauve*).

LEDOUX. — Ça c'est d'une autre, mais tiens plutôt (*les fées rentrent, les hommes en attrapent chacun une*). Tu parles de joujoux.

1<sup>re</sup> FÉE. — Laissez-moi, Monsieur, vous sentez l'ail.

LEDOUX. — Voyez-vous ça, la dégoutée.

2<sup>e</sup> FÉE à Démence. — Toi tu es beau, mais tu es sale.

DÉMENCE. — Qu'est-ce que ça change ?

COTONNADE. — Et toi, muette ? Que tiens-tu là ?

3<sup>e</sup> FÉE *coiffe Cotonnade de la perruque*. — Tiens, mon maître, tu as l'air d'une fille (*les trois couples s'enfoncent dans l'ombre, on les entend rire, la scène n'est éclairée que par un projecteur qui suit Betsy qui rentre*).

BETSY. — Plus personne ? Les mijaurées : une perruque neuve et personne ne s'en doutait. J'entends du bruit par là (*elle découvre le premier couple*). Oh (*elle fuit et découvre le second*). Oh (*même jeu, le 3<sup>e</sup>*). Oh oh oh, je vous demande un peu (*elle*

*aperçoit sa perruque sur la tête de Cotonnade*). Ma perruque !

COTONNADE *la lui jette*. — Tiens, prends et va voir si j'y suis (*Betsy s'éloigne, rajuste sa perruque et va s'asseoir dans un coin*).

BETSY. — Vous direz ce que vous voudrez, ce qui m'arrive n'est pas ordinaire. Et Madame est bien longtemps avec cet homme commun (*grands bruits de scie sur la pierre*). Mes pauvres oreilles (*entre, avec un petit rayon de lune sur son ventre, Monsieur Trapèze tout ébaubi*).

TRAPÈZE. — Un honnête aubergiste par une nuit noire sur un champ de glace. Que dira Madame Trapèze si elle s'éveille ? La première fois en vingt ans de mariage. Encore si j'allais, ohé ohé ! Mais non, un champ de glace par une nuit noire. Je vous demande un peu, ça n'a ni rime ni raison (*apercevant Betsy*). L'horrible apparition. Chantons pour nous donner du cœur et dissiper ces fantômes.

Dansons la capucine  
Y a pas de pain chez nous  
Y en a chez la voisine  
Mais ce n'est pas pour nous

LES 3 COUPLES *dans l'ombre*. — You !

TRAPÈZE. — Hein ? Il y a de l'écho ici.

BETSY. — Qui est encore celui-là ? Un Monsieur (*elle arrange son tablier et ses boucles*).

TRAPÈZE. — Le gros spectre a dit quelque chose, ma parole. Je ne me sens pas à mon aise. C'est vraiment un horrible fantôme : on dirait la

femme qui gardait une certaine maison quand je faisais mon service militaire. A quoi vas-tu penser, Trapèze ?

BETSY. — Monsieur, vous avez l'air d'un honnête homme : j'attends ma maîtresse et j'ai peur avec toutes les illusions qui hantent les nuits de la montagne. Voulez-vous me tenir compagnie ?

TRAPÈZE. — Astucieux diable ! Tu ne me piperas pas comme ça. Hou chèvre-pied, hibou, maquerelle (*il fait de grands signes de croix*).

BETSY. — Ho j'aurais bien cru que c'était un Monsieur. Et puis, vlan, encore un de ces brouillards malembouchés qui me turlupinent. Il n'y a pas de malice à abuser d'une pauvre fille.

TRAPÈZE *faisant un saut en arrière*. — Me préserve le ciel, les saints et la colombe qui fait si bien au-dessus du bon Dieu d'une pareille calamité ! Ouais, serait-ee à ma vertu qu'en veut ee fourgon à fourrage ? Pauvre Madame Trapèze, va, tu peux être bien tranquille, ma chérie.

BETSY. — Je vous défends, spectre, de m'appeler votre chérie.

TRAPÈZE. — Et c'est Madame Trapèze, j'en ai le droit, je pense (*apparaissant au fond avec une belle lumière pour eux tous seuls Olympe et le chevrier : ils sont tous deux dans une tenue assez négligée, Trapèze aperçoit Olympe*).

TRAPÈZE. — Pour eelle-là, c'est différent, et si ça lui plaît, Madame Trapèze n'en saura rien. Bon, voilà ma chance : elle n'est pas seule. Ma parole,

c'est le chenapan qui poursuivait Mélanie. Il voulait mourir, ah bien : voilà comment on peut croire les garçons. Madame Trapèze est née coiffée.

BETSY. — Ah c'est Madame. Je n'y tenais plus.

OLYMPE *au chevrier*. — Mon ami, est-ce que je suis bien sur un glacier ? cela n'est pas vraisemblable. Mais ne me quitte pas encore.

LE CHEVRIER. — Insatiable fée, déjà tous les objets du monde changent de peau comme des serpents, et dans le fond de nos prunelles tournent les rayons noirs du sommeil.

OLYMPE. — Ce n'est pas le sommeil, c'est le désir. Tu te heurtes à moi comme un papillon de nuit, chaud et lourd. Tu ne me feras pas croire que nous sommes sur un glacier.

BETSY. — Madame, allons-nous bientôt rentrer ?

OLYMPE *sans l'entendre*. — Je pense bien que tant qu'il fera nuit, tu m'aimeras, dis-moi, chacal ?

LE CHEVRIER. — Sorcière des rochers, je suis comme un toton que tu fouettes de paroles.

TRAPÈZE. — Je crains bien que le monde ne soit devenu fou (*les couples des ouvriers et des fées s'éclairent à leur tour : chaque groupe a sa lumière propre et l'espace est rayé de grandes bandes d'ombres*).

COTONNADE. — Ma topaze, y a que les oiseaux qui se trémoussent comme ça.

3<sup>e</sup> FÉE. — Mon petit Cottonnade, que tu sens bon l'ail.

2<sup>e</sup> FÉE. — Démence, mon cœur, chez qui achètes-tu ce joli fard noir ?

DÉMENCE. — Tu es au moins fleuriste, toi, tu as des manières.

LEDOUX. — Je te prêterai des romans, tu verras.

1<sup>re</sup> FÉE. — Des romans, est-ce que ça se met dans les cheveux ?

BETSY. — Madame, allons-nous bientôt rentrer (*une ombre traverse la scène, effleurant par instant les cônes de lumière*).

OLYMPE *avec un cri*. — Vous avez vu ? Betsy, qu'est-ce que c'est que ça ?

TRAPÈZE. — Encore une sorcière.

DÉMENCE. — Il y a quelqu'un qu'on ne voit pas (*tous se taisent, une voix se met à parler dans l'ombre, c'est comme si elle était partout ; un spectre voilé de noir, dans lequel sont piquées des étoiles d'or apparaît par moments*).

LA VOIX. — Les rubans des routes, voilà ce que tu mets maintenant autour de ton front et sur ta gorge les bijoux sont des maisons et mille rivières de diamants, tout ce qui brille sous la lune et les flancs argentés des belles locomotives à la sortie des tunnels ce sont les jambes musclées de ton amant, parfum des étoiles.

TRAPÈZE. — Où diable ai-je entendu cette voix-là (*tous ont l'air de chercher autour d'eux celle qui parle*).

LA VOIX. -- C'est toi qui pénètres avec le vent dans la bouche des voyageurs aux langues menteuses : ils ne comprennent pas d'où leur vient cette volupté. A toi, guêpe, le bras blond du faucheur, et

les nuques brunes que le mouchoir ne protège pas toujours à midi, à toi soleil. Caresse éparse, bouquet du jour, frôlement des corps, désirs sans suite, c'est moi, guêpe, soleil et tout ce que vous appelez si drôlement nature. Je couche dans vos lits, beaux hommes prompts à la flamme, et vous mes sœurs qu'à peine leur main touche que vous êtes soupirs, pareilles à des arches jetées sur le temps.

LE CHEVRIER. — Je ne sais d'où vient ce trouble : holà, qui a parlé ?

LA VOIX *venant d'en haut*. — Je secoue mon manteau et voici que d'un pli tombent cent hommes et cent femmes dans le désordre du plaisir. Au réveil ils ne sauront plus le nom qu'ils auront murmuré jusqu'à l'aube. Tu ne connais que toi-même, vous tous, et pour un petit temps encore vous n'est pas étranger à vous, mais qu'il prenne garde au réveil ! L'autre, l'autre, et c'est toujours moi, une espèce d'alcool de contrebande. Tu prends ton plaisir où tu le trouves, et c'est toujours sur tes propres lèvres, dupe des prairies, dupe des ponts et des navires, dupe des chemises tombées derrière les jalousies de l'univers (*tout d'un coup toutes les lumières quittent leurs maîtres pour converger sur l'apparition, au centre de la scène, en haut d'un rocher, de telle façon que les autres acteurs restent dans l'obscurité, sauf leurs têtes, comme coupées, qui apparaissent en cercle autour du rocher lumineux : l'apparition soulève son voile, sa figure n'est vue que des acteurs*).

LE CHEVRIER. — Mélanie !

OLYMPE. — L'horreur, elle a le visage en sang.

TRAPÈZE. — Mélanie ! C'est la morsure de la chienne. Mélanie (*il tombe à genoux*), ma petite, pardon. Tu m'en veux de ne pas t'avoir ouvert la porte ? Oh oh.

LE CHEVRIER. — Fôu, fou, que faisais-tu de tes membres avec cette carne (*il jette Olympe à terre*).

OLYMPE. — Brute, je suis tombée sur la glace : c'est de la glace.

BETSY. — Madame, rentrons.

TRAPÈZE. — Mélanie, laisse-moi retourner au chaud avec Madame Trapèze : je te porterai des fleurs.

MÉLANIE. — Mon petit corps est un violon tout nu dans l'air nocturne. Hommes, hommes, avez-vous des jarrets et des bras pour monter jusqu'ici (*Cotonnade, Ledoux, Démence, le chevrier, Trapèze se précipitent dans la lumière et essayent d'escalader le rocher, Trapèze tombe*).

LEDOUX. — Ne pousse pas, Cotonnade.

COTONNADE. — Arrière, porc (*ils se battent*).

LE CHEVRIER. — Celle-ci m'appartient, homme des villes (*il tire par le pied Démence qui grimpe*).

BETSY. — Madame, partons.

OLYMPE. — Je me suis fait mal sur la glace et j'ai perdu mon talon.

1<sup>re</sup> FÉE. — C'est une morte, mon amant.

2<sup>e</sup> FÉE. — Démence, ton oiseau-mouche.

3<sup>e</sup> FÉE. — Les voilà qui nous abandonnent (*tous les hommes au pied du rocher se battent entre*

*eux et avec les femmes qui essayent de les retenir).*

2<sup>e</sup> FÉE. — Tu me fuis pour un cadavre.

3<sup>e</sup> FÉE. — Lolololo.

1<sup>re</sup> FÉE. — Baolibâou-uihh.

MÉLANIE. — Hommes, hommes, vous êtes trop longs, et je suis dans la brise comme une bouteille de Leyde hérissée.

LE CHEVRIER *qui s'est dégagé.* — J'arrive, Mélanie la noire, moi, le désert et la fureur (*au moment où il atteint la plateforme, Frédéric surgit, entre Mélanie et le chevrier*).

FRÉDÉRIC. — Disparaissez, jeux des ténèbres, fantoches du monde extérieur (*tous s'abîment dans l'ombre et disparaissent, Frédéric reste seul dans une grande lumière en face de l'apparition*).

FRÉDÉRIC. — Te voilà colonne de fumée, spectre de Mélanie !

MÉLANIE. — Est-ce toi, Pierre ? Viens dormir dans les éboulis bleus ou sur les brumes de la vallée. Ma robe ouverte nous enveloppera tous deux.

FRÉDÉRIC. — Évanouis-toi, dernière image de la vie, morte sortie de mon cerveau (*il la frappe de son piolet en plein visage, elle tombe du rocher en tournoyant : ça y est, Frédéric est seul*). Tu ne sortiras plus jamais des limbes où je t'ai précipitée, Mélanie la gueuse, ni vous autres, boules de gui qui dévoriez le chêne : Frédéric, mon garçon, tu as pour l'instant une position unique dans son genre. Tu es seul, tu peux t'asseoir (*il s'assied*).

*La voix du SPEAKER.* — Frédéric !



FRÉDÉRIC *se levant*. — Ah bien, j'avais oublié celui-là.

LE SPEAKER. — Frédéric (*il entre en scène une lanterne à la main*). Où est-il passé mon frerot ? Frédéric ! Ah te voilà. Que fais-tu sur ce rocher comme un emp'âtre ? Tiens, tout ce joli monde a tiré sa révérence. Te voilà seul avec toi-même, Frédéric. C'est le moment où jamais de faire un petit pique-nique. J'ai du pain, du saucisson et une canette de bière. Rien qui altère comme les ascensions. Et avec ça, les émotions, ça creuse : Olympe, Mélanie, le diable et sa clique.

FRÉDÉRIC *sans prêter attention au speaker*. — Où suis-je ? Miroir dans les ténèbres, gratte l'argent menteur de ton dos, redeviens verre comme devant. Le pouvoir de se tromper, disant je ne vous ai pas vu depuis 77, pour 17, c'est l'expérience humaine. Mais un peu plus loin chez un jeune homme, comment nommez-vous le pouvoir de se détruire ? Notre imagination nous en fait voir de dures. En particulier l'humanité : mirage d'an vol de corbeaux à chaque étape au pays des citernes.

LE SPEAKER. — Eh bien, Frédéric, vas-tu quitter ton perchoir ? Il faut manger pour être beau, mon garçon (*à la lumière de sa lanterne, il installe un repas, verres, fourchettes, etc., sortis de son rucksac*).

FRÉDÉRIC *même jeu*. — Et toi, soupçon d'orage scrupule du monde extérieur ? Je suis une vérité immobile entre deux mensonges, de quel côté vas-tu pencher ? Regarde-le, ton monde intérieur, Descartes en chambre, il mange du saucisson (*il rit*.)

LE SPEAKER. — Que veux-tu faire d'autre ? Tu es tout seul. Ne te gêne pas, mets tes doigts dans ton nez.

FRÉDÉRIC. — Frédéric, entends-tu ta propre pensée, Frédéric ? Voilà ce que tu es, toi qui gémisses dans le vent, et jettes aux orties les amoureuses qui mentaient, c'est évident, mais plus blanches que ta cornée et pareilles aux phares tournants (*sa voix change*). Tue, Frédéric, tue. Oublie ces branches mortes qui s'accrochaient à tes habits.

LE SPEAKER. — Éloquent Monsieur moi, tu es servi.

FRÉDÉRIC *au speaker*. — Avorton, fermeras-tu cette gueule empestée ?

LE SPEAKER. — Petit je, la rhétorique t'emporte.

FRÉDÉRIC. — Crabe dans ta vase, va retrouver les autres apparences.

LE SPEAKER. — Tu perds la boule.

FRÉDÉRIC. — Moi de parade, carton pâte, personnage de tir ! vas-tu me débarrasser le plancher ?

LE SPEAKER. — Sssss, Sssss. Serait-ce sérieux ? Veux-tu que je te rappelle certains détails de ton, de notre adolescence ?

FRÉDÉRIC. — Ah c'est sur cela que tu te fondes pour couvrir la voix des forêts et le bruit des voitures.

LE SPEAKER. — Tiens, te voilà plus poli, mais si tu regrettes le carnaval du monde extérieur...

FRÉDÉRIC. — Leurs masques ou ta face de

carême, crapaud ? Ni ton cancer, ni leur vérole, mon ombre.

LE SPEAKER. — Tu ne peux pas me donner congé, Frédéric, il faut en faire son deuil.

FRÉDÉRIC *lançant son piolet sur le speaker.* — Dissipe-toi, fantasmagorie de moi-même (*le piolet atteint la lanterne et l'éteint, du même coup la lumière de Frédéric s'éteint : obscurité complète, on entend une espèce de grondement grandissant*).

VOIX. — C'est la grande nuit de l'année.

Dépêchons-nous

C'est la nuit où les poissons volent

Dépêchons-nous

C'est la nuit des vélocipèdes

Dépêchons-nous

C'est la nuit des montres-bracelets

Dépêchons-nous

C'est la nuit des vitres brisées

Dépêchons-nous

C'est la nuit des bandits masqués

Dépêchons-nous

C'est la nuit des bielles rêveuses

Dépêchons-nous

C'est la nuit des chevaux-vapeurs.

*(une pluie d'étoiles filantes traverse le ciel et ramène le silence).*

La voix de FRÉDÉRIC. — Un homme seul qui traverse le décor (*une étoile filante indique aux spectateurs la direction de la sortie*).



## **Paris la nuit**

*à Robert Desnos*

C'est tout le fait du hasard si, le miroir et l'esplanade, errant rue de l'Hôtel-de-Ville j'avais été retenu par un phénomène naturel assez singulier pour mériter l'attention malgré la niaiserie de cette fleur et le cliché qui permet à l'imagination populaire sa naissance entre les pavés. Ai-je dit une violette ? Lorsque d'une maison sort cette grande rousse, et dans l'instant un adolescent nu, que j'allais lui crier : vous n'y pensez pas, mais le voilà qui m'ouvre une paire d'ailes de trente-six couleurs pour disparaître entre les toits. La fille mangeait une gousse d'ail et moi,

ma violette entre le pouce et l'index... Alors je la suivais, non que je la trouvasse bien désirable, bigle avec cela, mais plus pour le prodige que pour elle-même de ce Monsieur sans autre habit que ses plumes, et de la violette aussi, encore que, bref je la suivis jusqu'aux Halles et je m'aperçois que j'ai oublié l'essentiel et le comique de l'histoire. J'y reviens : il régnait une nuit de petit gris et, partant qu'il était bien deux heures, cela faisait déjà tout le remue-ménage dans le quartier.

Depuis qu'on a inventé le cinéma, les nuits vous croiriez une comédie ; ça prend des airs de grand jour passé au bleu, et il y en a du monde.

\*

Avez-vous déjà vu des gens se battre, rrran les tables, la bière et le champagne, un homme de trop ou une femme de moins ? Alors il fait bon vivre, alors il n'y a pas à dire, alors... qu'est-ce que je racontais ? Oui, l'homme qui s'empara de mon bras avait le visage en sang, et cette manie que j'ai ! un peu de plus je le lui faisais remarquer, quand il me montre la rousse, si j'en avais à elle ? et voyons, comme cela à un inconnu, allais-je expliquer la violette et certaine humeur vagabonde ? Il se serait moqué.

\*

Il y a des plaisirs qui passent pour des crimes, c'est que communément on n'y a pas goûté. Du temps

qu'il y avait des esclaves, le loisir qu'on avait d'essayer au moins presque toute chose rendait moins sévère le jugement qu'on en portait. Je ne dis pas cela par excuse. Enfant, je me coupais par goût, ainsi.

Mais on n'agit pas toujours à son gré et la rareté d'un mets en fait et le prix qu'on y attache et celui qu'on le selde.

\*

La violette je n'y pensai guère qu'une fois avec Alfred à attendre nos grillades au coin de la rue, un peu las de tout ce qui s'était passé dans la maison, dont je ne revoyais plus que vaguement l'escalier raide et, au-dessus du sofa d'andrinopie, la Salomé de Regnault. Il jura le nom de Dieu que les femmes me feraient croire ce qu'elles voudraient. Pour lui, son visage, on le pense, n'allait pas bien dans tout ça, et comme on prétend que c'est bon, Alfred l'enduisit de graisse chaude quand il eut sa petite saucisse et son cervelas.

Les maraîchers passaient avec un grand tinta-marre.

« La croix de guerre, comme donneur qu'ils me l'ont donnée, et une permission. Mais avec l'armistice, fini le bon temps : ils m'ont mis en prison comme donneur. Ça n'a pas de justice, j'ai bien ricané. Je lui ai montré la breloque, au juge, et il m'a dit : *Vous n'avez pas honte ?* Moi ça n'a pas traîné. Est-ce que ce n'est pas lui qui aurait dû rougir ? »

\*

Voici les cris : à travers les vitres du café tout un peuple en rumeur et une femme pâle, pâle contre le verre. Ça va saigner : une chaise traverse la glace et un bras, croyez-vous que c'est un bras ? Les cheveux sont défaits, et plusieurs coilés aux tempes. Le rideau de fer tombe tandis qu'on jette les gens dehors, têtes basses sous la guillotine du passage. « Vous avez vu l'Américain ? » murmure Alfred et le dernier, un homme franchit la chaudière qui se referme sur lui.

Et la femme ? L'Américain est en smoking et remet des gants clairs.

ALFRED :

Vous avez rencontré un ange, laissez-moi vous présenter au

**DÉMON**

\*

Le démon pas plus que moi n'est américain. Hollandais qui sait ? et encore, cette idée ! Je le trouve moins beau qu'aimable. Aimable voilà le mot. Il parle un peu plus vite qu'il ne pense. Il pense avec les dents, éclatantes. Du diable, si je sais pourquoi Alfred a voulu m'acoquiner au démon. C'est toujours la même rousse, qui vient ici de s'évanouir, et qui là-bas, mais au fait. Le démon, bien entendu, aime



aussi la belle liqueur rouge quand e'le fume encore d'un corps à peine quitté dans la coupe où elle se caille ; ou, invisible, quand elle accourt tout droit d'un cœur à des lèvres par le petit caoutchouc souple à l'embout brillant de nickel (extraordinaire paille, Monsieur, avec son asepsie qui vaut les manchons de papier Pipoz). Il y a des moments, qu'il dit, que la chair a l'aspect de la flamme des becs papillons : alors il faut la piquer pour que s'étirent mille arborescences de rubis, comme si c'était l'été et que le soleil changeait le vert des feuilles en feu. Ces façons de voir m'agacent, moi. Je comprends mal, quand c'est si simple, le besoin de tout ce raffinement, d'étaler ce raffinement. Lui, me devine et demande : « Que pensez-vous du plaisir ? »

Les voilà, tous deux Alfred, qui échangent des clin d'yeux.

\*

Un endroit absurde dans la moëlle de l'ombre avec des inconnus d'Eve ou d'Adam, et je suis là planté, parmi mes accessoires : un petit décor mesquin zinc et stuc, un bistro qui n'est pas d'équerre, le sifflet des grandes cafetières, et un verre dans ma main gauche, tiens par exemple : quel est ce breuvage par eil à l'opale ?

Voilà bien la vie : tu n'as pas choisi non plus ce cadre peluche et nuage où se pavanent parmi la molesquine et les franges les portraits de famille qui te poursuivent depuis ta naissance, mon cher. Trois

points bleus et une lettre au défaut du pouce attachent mes regards sur la main du crieur de journaux qui joue avec sa tasse au comptoir.

On dirait que toute curiosité vient de mourir.

\*

Et ils parlent, mes camarades.

« J'ai rencontré l'homme des tramways : il porte une petite valise à la main. Tout à coup sur la plateforme, il y a quelqu'un dont le visage s'embrunit, les lèvres se serrent. Les cahots du trajet agitent un peu la petite valise. L'homme des tramways, les yeux indifférents et sa laideur impénétrable, descend soudain à un arrêt facultatif. Il reprend un autre tramway. C'est ainsi que tout le jour il sillonne la capitale. Drôle d'existence ! »

Des anecdotes comme ça, il en pleut. Alfred parle du tueur de chats du Pont-Neuf, un de mes amis d'ailleurs. Allons, ceux-ci non plus n'ont rien inventé. Je les quitte.

Mais la main du démon s'est posée sur ma main : « Que me donnerez-vous si je vous montre seulement une chose nouvelle ? — Si vous êtes le démon, vous ne saurez que faire de tout, sinon de mon âme et vous l'avez déjà, mon âme, si vous êtes le démon. — Voulez-vous, Monsieur, me faire le plaisir de ne pas plaisanter de votre âme ? Je ne vous demande cette nuit que votre corps ».

Bon, qu'est-ce que je risque ?

\*

Le gardien du phare, à force de rythmer les bouffées de sa pipe sur les éclipses périodiques de la tournante lueur qu'il veille, ainsi que veillent d'autres lumières les malades retournés par la toux sur leur grabat ou les petits enfants accrochés par l'inquiétude à l'ombre blanche des rideaux, le gardien du phare en arrive à ne plus penser que dans l'intervalle des passages de la grande nappe de clarté qui tombe de la tour et qui balaye ses idées quand elle vire du côté où l'homme sur son banc prend son médiocre plaisir salivaire avec un peu de tabac et le temps infini qui petit à petit s'identifie avec l'horizon et la mer.

Voilà que je me trouve dans une salle sombre où cent personnes peut-être se devinent.

Leur silence attend le désir.

\*

Atmosphère d'orage : il y a des moments que l'amour de l'homme ressemble à s'y meprendre à celui du mouton. Pendant des années la même image et quelques mots grossiers me remontaient au front à chaque fois que mon corps se sentait la proie d'une inclination naturelle vers quelque autre être ou le rêve que j'en faisais ; et voilà comme un peu partout j'ai aimé la même jambe avec fureur.

Nous marchions lentement les uns contre les

autres dans cette obscurité presque complète qui ne laissait guère qu'au toucher le pouvoir de nous renseigner sur chaque chose. Cela faisait un ruissellement de corps qui se mesuraient sans trop se l'avouer, car où étions-nous ? Rares audaces, peurs de déconvenues, et le souvenir d'un contact précédent : les hésitations de cette foule semblaient présider à quelque choix. Il se formait peu à peu dans chaque esprit une espèce de monstre, assemblage au hasard des morceaux d'hommes et de femmes qui éveillaient tour à tour un désir passager. Cela devenait une espèce d'ivresse montante où les individus se dénouaient.

Je connais des parties de mon corps qui se croient toujours frustrées aux dépens de leurs voisines. Je connais des coins de ma peau qui ont des instincts propres et contradictoires. Ceci aime écraser, et cela... mais qu'importe l'objet de tout ce délire ? Je me cramponne à une tapisserie qui représente la création.

Chacun devenait dans ce chaos le lieu géométrique de quelques plaisirs partiels. L'ardeur de chacun se distribuait à plusieurs, toute la salle était une corde embrouillée par un espiègle : je donne ma langue aux chats. Il se trouvait que chacun satisfaisait à plusieurs vices et en satisfaisait plusieurs.

Le difficile semblait être de se retrouver soi-même.

\*

« Mes chers amis, dit une voix, les statuts de notre société permettent... » Il s'agissait des grands sabbats

du xviii<sup>e</sup> siècle dans la Forêt-Noire. J'appris le rôle de la *Société du Plaisir* dans les guerres de l'Indépendance italienne, et dans l'assassinat de la reine Draga Machine de laquelle je ne puis oublier l'image sur la couverture du supplément illustré du *Petit Journal*, tandis qu'on la jette en chemise par la fenêtre : ses cheveux se prennent dans le balcon comme des chauves-souris ; elle crie : *Ne tirez pas sur mes cheveux !* et les officiers bottés et coiffés d'astrakan, à tort ou à raison ce mouton noir se pelotonne sur leurs crânes rasés, muets dans l'ombre, continuent la tâche de leurs mains lourdes. Leurs dents luisent. Je suis votre reine, Messieurs, venue d'un music-hall ambulante qui passait, et sous ma couronne sommeille une enfance orageuse et la Place Clichy où j'ai fait le trottoir. Dans le silence des silos où je les ai jetés, vos pères, un à un furent mes amants, meurtriers ; et je sens aux blessures que vous me faites l'écho puissant de leurs caresses, meurtriers ; jusqu'aux bleus que marquent vos poings, jusqu'aux creux que me taillent vos éperons, meurtriers. Je sens s'élever dans vos coups une tendresse envahissante, et vos haleines, meurtriers, et vos halcines rapprochées cherchent les trous de votre haine pour aimer qui vous déchirez. Je sens vos lèvres, meurtriers ; je fourmille de votre baiser multiple comme un grand rideau tendu dans la croisée d'où la poussée immense de vos désirs progressivement me précipite avec la lune et mes bijoux et mon passé, dans les fossés et sur les piques de la grille qui souligne le château. Ah, on me mord, on me mord. Contre mes

dents se pressent deux langues rivales, et mes deux mains servent en même temps à faire oublier deux pudeurs.

Le gardien du phare...

\*

Le gardien du phare abandonne le banc pour s'approcher de l'abîme où il crache : il pense à une jarretière écossaise et sourit. L'éventail blanc du phare se déploie.

Que vient faire cet idiot dans mon histoire, ce demi-crétin ? La première fois ça passe encore : je le laissais dire. Loin de suivre son exemple, de cette nuit singulière je n'ai retenu que les moments d'aveuglante clarté, que les moments de désir, Messieurs Dames, et tant pis pour vous si je ne sais plus quels escaliers menaient d'un amour à l'autre, ni le nom des gens, ni l'heure, ni ce qu'il y avait d'écrit sur les murs.

\*

Donc, dans le jardin, chaque arbre avait son Sébastien, et les femmes qui les caressaient distraitemment au passage blessaient leurs doigts parfaits aux barbes des flèches. Je me sens à la fois ce corps attaché, et celui-ci qui se promène, et vingt autres. Cette petite surprise un beau matin si le ciel s'ornait de plusieurs soleils. A la lumière des désirs qui me viennent de tous les côtés, les régions d'ombre qui dorment en moi se découpent d'une façon étrange. Il me pousse

une envie de lorgnons fumés. Peu à peu, entre mes corps immobiles, circulent tous les aspects humains : femmes aux seins pesants, comme vos yeux sont vides, et dociles vos reins. Ces enfants brillent encore de l'éclat du lait et leurs jambes ont besoin de l'étreinte de l'homme pour acquérir le dessin que le Créateur impuissant ne saurait leur donner. La chair des vieillards se rétracte. L'argent des cheveux de cette sorcière serait un damné breuvage pour ma soif. Des hommes faits appuient leur lenteur sur des instruments agraires : la graisse écarte la naissance des poils qui sortent majestueusement de leur peau. Il n'y a pas un corps qui ne me porte à l'amour. Le goût de toute créature pour toute autre me devient clair comme l'eau de roche : je comprends les pires habitudes, les entraînements subits, tout ce que vous croyez immonde, et qui arrache à la fois les cris de l'indignation et ceux du plaisir, ce grand fou.

L'arbre même qu'enserrent mes bras, ma parole.  
Et moi donc.

\*

Le rire me prend quand je songe à Jupiter. Imbécile : tu croyais punir Tantale en renouvelant sans cesse ses désirs, et nous savons tous très bien comment ça tourne quand nous désirons avec vigueur ce qui ne peut s'atteindre. Pour l'instant j'en suis un vivant exemple.

La jeune fille qui s'est laissé aller à l'emportement

de sa jeunesse, ce n'est pas si souvent qu'on la mène au théâtre, ne lâchait pas des yeux ce jeune héros superbe aux feux de la rampe et ses bracelets, tant elle les presse contre le velours de la loge, entrent comme des clous dans son épiderme nacré : elle suit d'un regard luisant les inclinaisons du torse, l'harmonie sans nom des membres, et la vivacité incomparable de l'allure. Quel air !

Soudain une confusion extrême se répand sur les traits de l'enfant : elle ne sait ce qu'il lui arrive, elle voudrait pleurer, elle se lève, sourde aux inquiétudes maternelles, elle demande l'automobile et sans attendre la fin de l'acte rentre seule dans la voiture où elle mord ses mains transparentes à côté du cornet de cristal dont on n'avait pas changé aujourd'hui la fleur mauvais goût qui se fane.

\*

Je retrouvai Alfred à califourchon sur le mur du monastère : toutes les issues bouchées, contre les portes venait battre une armée de Croates ou un incendie, enfin quelque fléau grandiose qui enlevât tout espoir à ce peuple vêtu de blanc agenouillé dans la cour centrale avec les yeux fixés sur le ciel. Dans ce ciel une troupe ailée emportait en pleurant le corps lapidé d'un petit enfant, et l'ange qui tenait les pieds se détournait pour se moucher dans le bas de sa robe orange. « Que pensez-vous du plaisir ? » me cria mon jeune ami pour la seconde fois, tandis que le fléau se dandinait déjà dans les fossés du cloître.



C'est alors que les coins de la bouche de la sœur Saint-Pamphile se défirent à la pensée de l'excès du malheur dans lequel la communauté venait de tomber. Elle songe au repos perdu. Elle regarde les brebis du Seigneur. Mais quelle idée ! Mon Dieu, préservez-moi de la tentation. Alfred m'offre des bonbons acidulés. Il boit de l'eau de Cologne en cachette. Pendant ce temps le danger se rapproche, il monte avec une mer de blasphèmes et les cris anticipés de la fornication.

Sœur Saint-Pamphile tourne avec épouvante un regard implorateur vers les statues des autels. Mais ce charme qu'elles ont, ce n'est pas la grâce. Les cheveux d'une novice se sont défaits. Toute une vie, toute une vie. Il n'y a pourtant pas de crime à caresser les grains d'un chapelet. Les langues de feu de la Pentecôte, bon où ai-je la tête ? Mettez vos mains sur vos oreilles, mes sœurs, il arrive avec le vent une clameur de l'enfer. Comme leurs mains sont belles. Du bout des doigts Alfred frotte doucement ses lèvres en me regardant. Ses yeux se ferment. Longues paupières bistrées plus mystérieuses que les persiennes. Sœur Saint-Pamphile écoute en elle-même un bruit étrange et croissant. On dirait que je suis un ronde. Une religieuse s'est levée. Elle marche. Elle se souvient d'une ancienne histoire dans le siècle. Le goût furieux d'une bouche jadis plus fort que le cilice et que l'oubli. Le petit enfant là-haut, dans le tablier des anges, c'est un véritable scandale. Les portes tremblent. Il y a une Sœur qui baise avec transport ses ongles fins, et les égare sur la pointe des dents qui

laissent échapper une brise de litanies. Des couples de terreur se joignent loin des murs. Que me dit Alfred à l'oreille ? La sœur Saint-Pamphile se démène comme une possédée.

Quand le fleuve veut sortir de son lit, quand les neiges accumulées au sommet des montagnes le pressent de leur fondante poussée, ce n'est pas la considération des récoltes perdues, de la ruine et de la dévastation de ces riantes demeures où les enfants barbouillés de confiture jouaient innocemment dans la grande voix du travail des adultes, ce n'est ni la pitié, ni la raison qui sauraient le retenir. Il n'y a pas, il faut qu'il sorte. Alors il secoue longuement la tête, il s'appuie un instant sur ses bords et passe une main chaude sur son front. Il promène un regard circulaire sur le monde, il mesure ce qu'il va couvrir. Chair éclatante, dorée de la terre. Son corps s'étire et se forme à l'image de ce qu'il désire. Il bouillonne. L'écorce de l'eau se sépare. Les premières portes du couvent viennent de craquer. Le fleuve rejette ses vêtements inutiles, il s'est saisi de l'objet le plus voisin de sa frénésie. Sœur Saint-Pamphile, y pensez-vous ? Alfred, mon ami, laissez-moi. Une grande vérité éclate avec le bruit du tonnerre ; c'est la fonte des neiges, mes enfants, tous les moyens sont bons à la satisfaction immédiate des corps.

\*

Nous voici sur le radeau de la *Méduse* ou dans une léproserie de l'Amérique du Sud. Un sous-marin

sait aussi au profond de l'Océan qu'il n'en reverra plus la surface. Partout, quand l'espoir le plus léger est tombé comme une pierre dans l'eau, les Compagnons du Plaisir trouvent leur prébende. Ce n'est pas une fois que je plonge au milieu des guerres et des révolutions : mais si vite qu'à peine le sourire d'Alfred a-t-il le temps de s'effacer, me voici coup sur coup à l'extrême de toutes les passions terrestres. Je saisis à l'instant qu'elle rejoint une inavouable volupté l'agonie de ce qu'on nomme pureté, ou je subis cette agonie même. Curieux mimétisme : à peine si je me reconnais dans un cadre nouveau, j'en suis le pivot essentiel. C'est moi, la mauvaise pensée de la dernière heure. Je fais à chaque pas triompher la flamme qui me traverse de toutes parts. Un miroir, un miroir ! Mon âme pour un miroir ! Les soleils et les nuits fondent dans mes prunelles.

Qu'emporte dans son manteau à martingale, cette nouvelle aurore qui baigne mes cheveux ? Steppes d'Asie aux pieds glacés des chevaux tartares, et toi joli petit intérieur bourgeois de Saint-Étienne dans la Loire, à l'un de vous appartient le meurtre du receveur de l'enregistrement, à l'autre l'écartèlement du missionnaire : à tous deux appartient ce sursaut de la mort qui aurait fait rougir les assassins pour la saisissante analogie qu'il suggère, si ces braves gens avaient été élevés aux Oiseaux. Ce qui a rejailli sur moi, ce n'est pas du sang. Un miroir, vous dis-je, un miroir ! Voici la grande angoisse des expéditions polaires, quand la *Sainte-Mère-des-Nuages* prise dans les mâchoires de glace de l'été austral craque dans ses

viscères comme une pierre gélive et que sur sa coque éclatée s'abat soudain avec un seul cri le plus haut des mâts dans sa chevelure de neige. Je serai cette fois tout l'équipage, et il n'y aura pas de temps perdu. Voici la lucur du mont Pelé sur Saint-Pierre-et-Miquelon. Ailleurs un raz de marée entre comme un taureau dans les petites affaires des hommes : ils prenaient leurs aises, les chérubins. Regarde ton père, petite fille, et toi, le cycliste qui remettais tranquillement tes élastiques, regarde ta femme. En voilà assez.

\*

Dans la lumière de l'Europe mon corps traîne avec les trains de banlieues, le cri des repasseurs de couteaux et la douce odeur de la laine.

\*

Je suis, je suis... j'ai trouvé ma vocation. Je suis Marie-la-Consolatrice. Quand l'instant est venu de prévenir le condamné que rien au monde ne peut plus le sauver et que le Président de la République lui-même a détourné son visage de la Conciergerie, disant : que le crime soit expié jusqu'à la dernière goutte, alors tandis qu'une foule attirée par l'odeur et le goût du sang qu'on va verser, et elle a lu dans les astres que c'est pour ce matin même, se presse contre les murs de la prison en chantant d'infâmes complaintes où le nom du martyr donne lieu à d'absurdes jeux de mots comme coupe-seins si c'est Coussin qu'on

l'appelle depuis l'enfance (et à ce nom tout un petit peuple s'était doucement habitué, et il en avait fait rêver des filles), alors, alors depuis des temps qui dépassent la mémoire des hommes, la pitié avec son cortège burlesque se révèle tout à coup dans le cœur de la Société, et cette dame en redingote avec ses favoris poivre et sel, et une serviette de chagrin sous le bras, se penche vers son esclave en chemise et lui demande s'il n'y a pas dans le vaste univers une chose, et une seule, qui lui fasse vraiment envie, sans être toutefois incompatible avec l'accomplissement de la Justice. Il arrive que la modestie du condamné se contente d'une cigarette. Il arrive que sa stupeur ne lui permette de rien trouver. Mais parfois il lui vient un vœu qui fait hocher la tête au gardien de la prison. C'est alors que j'interviens, moi la Marie.

\*

Depuis Félix Faure, je n'ai pas fait défaut à un seul de ceux qui m'ont invoquée. Jolis amants rasés, ils m'aiment sans arrière-pensée, ceux-là. Ils ne craignent ni l'infidélité, ni ma maladie. Il y en a qui me font une marque sur le corps, avec les dents, comme vous voulez, les touristes écrivent bien leur nom dans les escaliers des monuments historiques. Il y en a qui jurent terriblement. Il y en a qui veulent laisser un souvenir impérissable. Je sais bien que c'est impossible et je souris, battue, pincée, mordue, soumise ; je n'ai qu'à dire simplement qu'il faut se presser. Alors dans la petite aube, tandis que les gardiens

épient par le trou de la serrure, s'accomplit la chose admirable, une fois de plus, et je chante la chanson que j'aime et qui parle tendrement des lilas.

\*

Comment il advint qu'Alfred me tînt à terre sous son genou et que la figure du démon surplombât la mienne, je n'en sais rien, mais la gueule d'un revolver me menaçait et s'approchait grossissante. C'est rond, de face, un revolver. Je voulais crier. Je me tendis à rompre, et je reçus une grande elaque qui ne ressemblait en rien à la douleur. Avec une rapidité vertigineuse, je vécus une extraordinaire aventure de filles et de chevaux pies, de bas tombants et de fumée ; une gigue de wagons-lits et de rivières ; pour finir contre le visage d'une crapule qui riait, et croquait des pastilles de menthe dans le désordre absolu de l'ameur.

\*

« Allons, Monsieur, assez dormi », dit le garçon en tapant familièrement mon épaule, tandis qu'Alfred me secouait sur le marbre vulgaire de la table. Dans le matin maigre, les crieurs de journaux avalaient en hâte leur café au comptoir et essuyaient leurs lèvres avec des doigts tachés d'encre fraîche. Au dehors les laitiers et les bouchers roses passaient debout dans leurs chars cabriolants. Il ne restait

dans mon verre qu'une goutte d'opale, et le démon avait disparu.

Je regardai la balafre sur la joue d'Alfred. « Alfred ? et le Démon ? » Alfred se baissa vers mon oreille : « Le Démon ? Il est parti, Monsieur, en emportant votre corps ».





## **Le Grand Tore**

*à Benjamin Péret*

Une idée fait son chemin à travers la montagne. Celle-ci, noire et brillante, a des initiales nickelées et le capot rouge. L'homme est un peu secoué. Nous sommes au soir de ses fiançailles.

Comme la balançoire retombe à terre, il en sort des vœux de félicité. Je n'ai pas de filet à papillons. Les yeux coupés en morceaux, je regarde l'avenir du jeune homme : une étoile qui joue à saute-moutons. Concepcion assez contente remet du fard sur ses lèvres. Bonjour, Madame.

Mes mains.

Le père de Sullivan avait gagné dans le suif une fortune considérable. On comprend que la maman fût flattée. Il y eut des visites avec des mitaines, des conversations, des pastèques fraîches aux doigts racornis des ménagères. C'est ainsi qu'on toucha le jour des Rameaux. Un vrai velours.

Dans les nuits du Caire les changeurs portaient aux jeux clandestins le produit de leur science des cours et des langues. Nulle part plus qu'auprès des antiques races moises le phonographe n'a de puissance. La présence de Boris le pâle s'explique par les guerres et les révolutions.

Sullivan tout à fait ivre revient plus tard dans la ville. Quartiers jamais traversés où les femmes bâillent au milieu des oranges. Le paysan songe aux caresses rudes des chiens d'Australie. La bouche de Concepcion. Ça va mal quand on commence à sentir ses bras et ses jambes tout-à-coup lâches.

Quelque part dans le nord un ministère vient de tomber avec un grand fracas. Maquarel.

Boris gagne. Quel jeu d'enfer. De petits yeux se ferment et des braguettes se déboutonnent à cause de la chaleur. « Je serai là, Nina cruelle », dit le phonographe. A Singapour une ancienne histoire judiciaire se dénoue : une vieille femme meurt les mains croisées sur le secret de Chicago, lourde de n'avoir jamais pu raconter cette ivresse autrement forte que celle de la Grande-Guerre des gens d'Europe. Plus personne ne pensera à cette minute extraordinaire où Harry... ça y est, plus personne.

Concepcion au milieu de ses compagnes. D'où vient

le vent ? L'une soutient d'ouest, les autres mouillent leur doigt. Il plierait les arbres en deux, en tous cas. La fiancée s'étonne d'elle-même, comme l'ancre de sa bouche est bleu. Elle caresse un peu son jeune frère. Un enfant. Que fait Sullivan, Sullivan, Sullivan, un nom à coucher dehors, un nom à coucher... ha.

Les bordels laissent couler vers le port une chevelure d'hommes apaisés, des gens sans nom et sans désir. Un géant blond les yeux toujours pleins de genièvre s'accroche encore aux robes couvertes des ruelles. L'année dernière quand j'étais la proie de l'Afrique. Ma chère Concepcion tu ne sais pas ce qui t'attend tontaine. Mon père était scieur de long. Tu mens. Mon père a fait dans le suif une fortune considérable.

Oh mais les événements internationaux se gâtent.

Prière aux faibles de se cacher. Un autre soir, voilà que les rues du Caire roulent de singulières pensées. Boris dans l'éclat d'une rixe regarde s'endormir un marchand de tapis. Je vous dis que la situation mondiale est précaire. Le Bosphore maintenant qui ressemble à une allumette. Là où les montagnes se sentent les coudes, entre l'I et le C de la carte, cataractes de banqueroutes : les cervelles sautent que c'est un vrai plaisir. Je vois un fleuve de suicides, j'entends des fanfares laïques, et dans tous les puits de la terre le niveau du pétrole baisse, baisse à vue d'œil.

A Paris dans un atelier de la rive gauche, des gens s'ennuient à cent sous de l'heure. Joseph se lève et sort. Les pissotières le reçoivent comme des sœurs.

A travers leur tôle étoilée il surveille les ombres glissantes. Quel langage mystérieux parlent-elles ? se demandent Boris qui s'est pris dans les tapis du petit marchand et Sullivan tout seul dans la campagne.

Les ombres n'ont cure des desseins des hommes. Les voilà qui s'échappent et s'infiltrent entre les maisons. D'où viennent-elles ? Ombres, ombres prenez garde : vous êtes le désordre et la perte. Au fond croyez-vous vraiment que le père de Sullivan Barney, Josuah Harry Barney, ait gagné sa fortune dans le suif ? La panique s'en mêle dans les grands magasins. Dans un petit hôtel de la cité à Londres on demande leurs papiers à quelques êtres absurdes, bien fatigués, échoués à tous les étages avec leur amour. Il y avait un Malais sur le nombre. Au Caire ou ailleurs la révolte s'étire entre les terrains vagues.

Ce n'est pas tout ça : Concepcion parle pour s'étourdir. Pas de peine. Sullivan assis à côté d'elle a un petit regard sournois. Elle touche ses genoux. Il écarte doucement les bras. Cette fois, nous n'y coupons pas : c'est la guerre. L'inouï : l'Espagne elle-même va se battre. Les ministères s'arrêtent de tomber. Boris chasse à grands coups de pieds une sorte de moineau courbé sous des tapis. Quelle colère. Joseph écrit quelque chose sur un mur. Tous ces gens sont faits pour s'entendre. Dans la grande lumière qui se lève sur le monde, la maman de Concepcion ne peut pas dormir à cause du suif. Après tout le suif, encore une façon de parler. Josuah Harry a oublié.

Le jour des noces se lève ébouriffé. Je renonce à décrire cette cérémonie pittoresque. Adressez-vous à l'Olympia. Au moment où les sonnettes et les bannières entrent en branle se produit l'éclipse. Sans être superstitieux on peut frissonner quand une éclipse coïncide avec l'élévation de votre propre messe de mariage. Petite confusion d'hostie. Joseph frissonne aussi mais c'est la fièvre. Il prend trop de goût à certaines pratiques, ce garçon. Toute cette journée est consacrée à des préparatifs sanglants : la mobilisation générale, et, de l'église au repas sous le platane, ces images défendues dans la tête de Sullivan. Le soir habillé en boxeur apparaît debout sur l'horizon. On joue partout de la musique. Boris lit le faire-part de son ancien camarade australien. Il est pris d'une hilarité sans mesure. Ne ris pas si fort, jeune homme pâle, des dents luisent au coin des rues. Les ombres sortent de la mer. Elles passent sur le père Barney, ivre-mort. Tu ne te souviens de rien, vieux responsable ? Tu es comme Dieu, un peu oublieux, un peu gâteux. Mais ton fils fait un petit tour en ville pendant que sa femme se déshabille. Une idée comme ça.

Pure coïncidence, il pense à Boris. Ça ne le fait pas rire, lui. Il s'enivre comme tout le monde, et il tourne dans sa cage, la ville. Des régiments passent l'œil extatique. Les pigeons voyageurs frappés au cœur de la nuit par les ondes hertziennes entrecroisées choient verticalement. A minuit les cuirassiers sortent de la Pépinière. En attendant le jeune marié m'a l'air de ne plus savoir ce qu'il fait. Joseph le déserteur

vient de débarquer en Espagne, car il ne sait pas que l'Espagne cette fois va promener des drapeaux et des uniformes dans les cafés, les égouts et les champs labourés.

Concepcion ne se doute de rien. Elle est bien un peu triste, mais elle caresse n'importe quoi pour passer le temps. Qu'il tarde Sullivan. Ce n'est pas tant qu'il tarde, mais il est en tête-à-tête avec son passé, le passé de son père et leurs instincts communs. Le vieil homme ronfle. Le jeune revient en griffant les murs. Une ombre encore une ombre. Mon cher Joseph vous ici. Curieuse rencontre. Ils seront deux au retour, sous l'abri rouge des rideaux. Concepcion se tord à terre. Elle ne veut pas du tout, voyons. Ma bonne, un soir de mobilisation. Mais Sullivan, Sullivan, pourquoi m'avoir épousée ? Il la force, il tire ses cheveux noirs, il crie à travers la chambre. Joseph regarde. Il faut faire ce que j'aime. Il n'y a pas deux moyens de m'aimer. Tous les rois du monde apparaissent à la lueur des torches au bord du balcon des palais : « Nous sommes quelques-uns, dit Boris à ce compagnon taciturne, qui ne pouvons plus nous passer de cela. Le besoin frénétique des trottoirs et des surprises. Nous n'aimons que les ombres sans visage, les ombres douces du hasard. — Mais, dit le quidam, n'avez-vous jamais songé à prendre femme ? » Cette nuit toutes les ombres sont là, appuyées au chambranle des ténèbres. Le fantôme des révolutions se dirige à petits pas vers l'extrême-occident.

Vous ma fille à cette heure ? Mère, il n'y a pas de bonheur possible avec cet homme. Folle voulez-

vous bien retourner chez notre cher Sullivan ou vous serez brûlée vive après votre mort. Les Espagnols ne se laissent pas faire : aux cris incompréhensibles des matelots se mêlent les clameurs du peuple armé. Les régiments se jettent sur les maisons, les fenêtres craquent de la poix et il y a des coups de poing entre le ciel et nous. Concepcion à l'aventure. La voyez-vous. Un homme noir la prend dans ses bras. Trois, quatre étages. On croise des fusils et des piques. L'univers craque sur un lit. Pompons des draperies, pompons mélancoliques. Le sang coule dans la ville insurgée. L'homme regarde maintenant un carré d'étoiles et les bas blancs de l'épousée se relèvent jusqu'aux cuisses. Les ombres dansent dans le vent.

Il n'y aura pas la guerre, ont décidé les financiers, nous jouons encore à la hausse. Les deux continents sont bien sages. Ils font dodo entre nos mains. Des mois et des mois se succèdent comme une chûte d'épingles à cheveux. Dans la ville du Caire Boris entre au café-chantant. Il lie conversation avec une Espagnole. Concepcion est tombée là à force d'inconscience. Elle fait tout ce qu'on veut. Homme blond tu me plais, tu ressembles à Sullivan. Il a les mêmes passions que lui. Elle les satisfait sans mot dire, elle chante mieux que le phonographe le dernier succès de la saison. Homme blond, homme blond parle-moi des ombres. « Elles sont douces, elles vont à pas feutrés dans notre vie, et quand nous les avons aimées, elles nous possèdent. Leurs faces s'éteignent sous les baisers. Corps crucifiés aux murs des im-

passes, corps accroupis aux berges des canaux, que savons-nous du bonheur. J'aime cette fatalité charmante : rien ne peut plus me retenir. J'ai un peu trop bu, pas vrai ? » Il la quitta chancelant, et les verres tombèrent de la table. Le danseur de l'établissement venait d'entrer.



# **La Femme française**

(1923)

*à Max Morise*

*Je reçois une lettre de  
M<sup>me</sup> de Staël qui trouve  
les miennes tristes et me  
demande ce qu'il faut pour  
mon bonheur.*

**BENJAMIN CONSTANT**

*Un tapis pour la plante  
exquise de nos pieds.*

**GERMAIN NOUVEAU**

**Dans les magasins tout vous tire l'œil, vous sollicite. J'ai regardé les vêtements d'hommes.**

\*

Crois-tu qu'on m'a suivie !

\*

Les mots les plus froids s'ils me parlent de l'amour, me voilà brûlante. Aussi les corps. Est-ce là manquer à la fidélité ? Mais une main, mais un regard, ou quelque'une de ces expressions très simples qui sont monnaie courante : « ils ne vivent que l'un pour l'autre », et je ne m'appartiens plus. Mon ami c'est toi seul qui m'appris à goûter ainsi les lèvres. Je ne sais sans trembler fixer une bouche jeune, et bien rouge, et si je la rencontre... mais comprendras-tu jamais quel amour au fond de tels égarements ?

\*

Cette nuit j'ai rêvé de toi,

\*

Je n'ai pas le temps de t'écrire. Il ne faut pas te plaindre.

\*

Tu me l'assures : sans doute est-ce un grand malheur de naître si caressante. Va, je subis plus qu'une autre les maux de l'absence. La température

excessive de l'été crée un lien entre deux amants qu'elle obsède. Je me suis mise à l'aise tout cet après-midi et je ne pouvais me faire à l'idée que j'étais seule dans l'appartement. Te l'avouerais-je ? je sentais partout la présence d'un inconnu. Tu vois, je suis franche.

\*

Les enfants. Tu sais ce que je dis toujours.  
Mon petit neveu Pierre on prétend, à onze ans !  
qu'il me ressemble.

\*

Quelle chaleur ! Encore une journée en chemise. Mathilde m'a tenu compagnie. Elle a regardé ta photographie. Elle vantait ton cou, tes épaules. Quelle chaleur !

Au vrai, je n'aime pas beaucoup les caresses des femmes.

\*

Il m'est venu dans la nuit une idée si violente que j'ai quitté précipitamment mon lit.

C'est une chose incroyable comme le balustre des fenêtres a pour la bouche qui le mord un goût amer et funèbre. Il reste un souvenir mystérieux, inexplicable de ces veilles solitaires entre deux sommeils ; au matin on balance à croire avoir rêvé, avoir purement oublié quelques véritables plaisirs.

\*

Le plombier est venu réparer l'évier de la cuisine.

\*

Cher ami, qui te donne donc de l'ombrage ? Au fond, c'est ton image qui m'apparaît en tout homme. Quelle ressemblance déjà que la virilité ! Mais oui, je me prends aussi au regret de qualités bien vulgaires. Hier j'aurais voulu t'imaginer avec des moustaches et je dévisageais des ouvriers dans la rue. Oh je te jure que tu devrais faire un petit effort pour comprendre.

Les enfants, il n'y a pas moyen de ne pas les toucher. Cela m'arrive aussi avec les animaux, certains chats, de grands chiens, mais cela ne va point alors sans mélange. Comme une répulsion après coup, l'envie de se laver les mains.

\*

Mathilde jure qu'on guérit l'amour avec des tisanes. Je vous demande un peu. Mon chéri, si tu voyais les bas que je porte. Je passe des journées à les contempler. Je ne peux pas découvrir mes jambes sans penser aux tiennes. Ne fais pas l'imprudent surtout : aie des filles, tu serais malade.

\*

Qu'est-ce que tu chantes, que tu es jaloux de toi ?  
Ça ne tient pas debout.

\*

Tu comprends, ce que j'en dis. Moi l'important, ce n'est pas plus le cœur que le reste. Tel que je te connais, tu ferais mieux de chercher carrément le plaisir. Ah j'ai tellement besoin d'histoires. Si je te confiais ce que je rumine parfois devant les miroirs.

\*

J'ai fait une grande promenade. Tout de même ces tisanes, j'essayerai. Ne va surtout pas craindre que je t'en aime moins. Mais à cause de mon petit neveu, je m'y résigne.

\*

Le plombier est venu réparer l'évier de la cuisine. C'est curieux.

\*

Je suis si calme depuis quelque temps que mon calme m'étonne. On dirait le soir. Décidément Mathilde, eh bien, elle ne comprend rien à rien.

Monsieur l'abbé D. m'a conseillé d'acheter un danois.  
Une sécurité dans une maison.

\*

Qu'est-ce enfin qui me fâche si fort dans les intentions les plus câlines de mon entourage ? Une femme ne peut me frôler le bras que je ne croie à quelque injure. L'autre nuit nos invitées ont couché ici à cause de l'orage. C'était peut-être l'orage.

\*

Je ne saisis pas bien ce que tu dis de Mathilde. J'ai toujours vu ça partout.

\*

J'ai fait un drôle de rêve. Très, très drôle.

\*

Puisque je me tue à te répéter que ça ne tire pas à conséquence. Comme si moi qui pourtant...

\*

MON CHER AMI,

Quel romanesque, et comme je devrais te gronder si je ne savais trop quel poison distille l'absence et

si je n'étais pas flattée, somme toute, de tant d'imagination. Tu as tort, pour les baisers : ils ne sont pas exactement comme tu décris. Je n'ai pas oublié, enfant, ce geste de triomphe qui résume pour moi la mémoire même de ton corps. Je me sens très belle aujourd'hui, en traversant les salles. Je range un peu les bibelots. Je flâne. Je n'ai l'air de rien. On est venu m'offrir des fleurs, mais je n'en ai pas voulu. Nous avons du monde à déjeuner.

\*

Est-ce que ça te prend souvent ?

\*

Mon grand, pour la centième fois, suis ce penchant naturel qui fait que je t'aime. Tu me reproches ce désintéressement. Tu me reproches la franchise. Et tout te paraît coupable. Tu admettras que je ne prenne pas au tragique ce qui va de « sans doute... » à « Pourquoi pas ? » dans ta dernière lettre.

\*

Encore une nuit pas banale.

\*

Je ne sais pas comment il faut t'écrire, diable d'homme.

\*

Que j'ai le goût de la toilette ! Ça et toi. J'ai passé des heures avec la couturière. Elle riait comme une folle.

\*

En voilà assez.

\*

C'est fantastique ce qu'il a fait beau aujourd'hui

\*

Explique-toi clairement. Cela ne coûte pas cher, les points sur les i. Comme tes rêves, ne perds pas l'occasion de me les raconter. Pourquoi parles-tu de déception ? Cela m'irrite de devoir deviner. Moi j'ai rêvé d'amour, comprends-tu ? d'amour.

\*

On m'a prêté un livre.

\*

Coquette, d'abord qu'est-ce que ça signifie coquette ? Parce que je te dis tout ? D'abord je ne te dis pas tout.



\*

Tu étais sur moi comme une bête, et quand ça finissait ah mais voilà que ça recommence. Vingt fois j'aurais ouvert les yeux s'il n'y avait eu en moi cette conscience de la solitude.

\*

Je veux savoir à quoi m'en tenir.

\*

Ce que tu me manques : je n'ose demander à personne de me gratter la tête.

\*

Je ne tiens pas essentiellement à ce que tu ne fréquentes que des femmes vulgaires. Cela peuple ma retraite, mon ami, de t'imaginer avec des maîtresses différentes, celle que tu dis si canaille et l'autre, celle que je te donne sans la connaître, une grande femme brune un peu pimhêche, que tu vas tâcher de trouver. Je ne prétends pas qu'elle ait sur moi tous les avantages, non. Mais ce cadeau n'est pas à dédaigner. Seule, je m'amuse à vous unir, je n'oublie pas que je t'aime, je me laisse aller à être un peu jalouse. Je me figure ton corps, tes mouvements, ses refus, puis... ah je suis folle. Elle se conduit

curieusement dans tout ça. Mon cher, ma tête me venge sur ta complice de tes infidélités nombreuses. Je t'en prie, fais ça pour moi.

Tu vois comme je te mêle à mes plus secrètes pensées.

\*

Parle-moi du changement. Il y a des plaisirs que je suppose, qui m'échappent. Je ne parle pas du changement à la longue, avec les années, mais dans la même journée, par exemple. Quelque chose comme les sautes de temps. Justement le ciel ne tient pas deux heures de suite. Après un bleu implacable, ce sont de gros nuages bas, qui glissent vite : de vrais bateaux. Ou un teint uniforme plombé, lourd. Je me lève à tout moment, je vais, je viens, assez inquiète. Je traverse cette grande maison triste, et je secoue les coussins. J'ouvre les fenêtres. Ah comme l'air est bon.

Quand il y a de l'air...

\*

Soirée chez les F. J'avais ma robe rouge et le grand pendantif de ma mère. J'aime mes bras à côté des plumes. Je suis restée près d'une heure sur le balcon de pierre, tu sais ? avec un monsieur qui n'a pas prononcé un mot, pas un traître mot.

Ah si pourtant. Comme je soulevais le rideau pour rentrer, il m'a dit : « Vous perdez un bas, Madame ».

\*

Décidément, tu ne me connais pas. Tu ne fais rien pour me connaître. Que tu te méprennes sur mes intentions, passe encore ; sur mes actes, tant pis. Mais sur mon caractère ! Ce respect irritant que tu me montres, que faut-il imaginer vraiment ? C'est peur, tu prétends, de me blesser, d'aller trop loin, d'aller ailleurs. Eh bien nous serions jolies si tous les hommes jugeaient comme toi.

On gagne toujours à connaître mes points faibles.

\*

J'ai fini ce livre. Je ne crois pas être une femme comme Micheline. Ce matin, je me peignais, il faut t'avouer que j'ai eu le sommeil agité, mes cheveux étaient d'un embrouillé ! En tirant pour dégager le peigne, je me suis fait mal, mais mal. Je m'apercevais dans la glace, la chevelure horizontale, à bout de bras, les yeux comme s'ils avaient suivi le peigne, et mon peignoir qui glissait. A ce moment la porte s'ouvre. Moi le cœur me saute. Il n'y avait que le vent. Encore un orage, j'oubliais.

\*

J'ai suivi un homme dans la rue. Un garçon de trente, trente-deux ans. Je me demandais aussi quel plaisir vous preniez vous autres. Oh de très

loin, cette fois. Assez beau, de dos : une espèce d'agilité tranquille. C'est singulier comme cela capte l'attention. Je me trouvais prise par tout le corps. Le pas réglé sur celui de l'autre, il semble qu'on y est. Tout l'opposé de toi, ce passant qui ne s'est douté de rien.

Je recommencrai. Ça m'a laissée rêveuse.

\*

Dans ce rêve, c'était toi, et puis ce n'était pas toi. Je ne sentais pas de remords, mais plutôt une sorte d'allègement, comme un souci envolé. Durant tout le temps, je ne pouvais m'empêcher de remarquer sur la plinthe qui courait autour de la pièce des initiales entrelacées répétées indéfiniment : et je n'ignorais pas qu'elles appartenaient à ce bien bel homme l'autre soir chez les F., qui montrait des dents pointues. J'avais aussi très vif le sentiment qu'à la même heure, il se déshabillait quelque part, qu'il enlevait ses chaussettes et qu'il empaumait l'un après l'autre ses pieds nus dans ses mains douces. L'autre homme, celui qui me tenait, m'avouait qu'il était facteur. Ne ris pas.

\*

Je ne crois pas du tout être une femme comme Micheline.

\*

Non tu n'y es pas, mais pas.

\*

Comment te comportes-tu donc avec les femmes, toi, pour m'adresser de pareils reproches ? Je cherche une idée simple de l'amour. Partout ce n'est que mensonge, hypocrisie. Tout ce qu'on invoque, comment y souscrire après cet éclair seulement dans *leur* œil, qui dépasse chacune de *leurs* paroles ? Drôle de chose, le désir.

\*

Je n'avais pas précisément *quelqu'un* en tête  
Deux ou trois, plutôt.

\*

Veux-tu donc que je regrette ma sincérité ?

\*

Septembre est redevenu beau. Un soleil torride, mais personne ne le fuit. Vers quatre, cinq heures, tout d'un coup l'air fraîchit. C'est alors que j'éprouve ma solitude. Je me mets en marche. Je parcours mon désert. Ah je frémis devant les boucheries, les rivières.

Comme tout est nu. Du coin de l'œil je surveille les chevaux.

\*

Je me le promettais, j'ai suivi un petit télégraphiste. Bizarre plaisir, le voisinage immédiat, quand le silence à tout instant menace de se rompre. La curieuse éducation que cela révèle chez vous autres, l'aisance d'aborder une inconnue. Le monde nous a ainsi faites, et limitées, qu'un pareil apprentissage ne nous vient en général que sur le tard, et à bon escient.

Je lui ai posé la main sur l'épaule. Il tremblait un peu. Il m'a parlé de sa mère. Il muait. J'ai failli l'emmener chez un pâtissier. J'ai réfléchi à temps : nous nous sommes assis à la terrasse d'un café. Il regardait avec des yeux si clairs mes yeux si sombres. Je comprenais qu'il s'étonnait de ma jeunesse, l'enfant. Il paraissait, sournois, préoccupé de mes jambes, je crois qu'il aurait voulu toucher mes seins.

Je ne peux m'empêcher, mon amour, de te rapporter mes idées les plus folles. Mais où la folie là-dedans ? Mon ami, quel charmant animal tu as dû être, jadis. Ce soir, je vis dans le souvenir de ton haleine, avec l'oreille bourdonnante d'un certain ton de ta voix ; je suis tellement possédée de ton amour, que dans la psychée soudain je m'apparais à ta semblance.

\*

Imbécile !

Faut-il que je tienne à toi tout de même.

Mais jamais je ne te pardonnerai, ni à personne, que la sincérité de l'amour t'introduise si facilement dans le domaine de la grossièreté.

\*

J'ai la vulgarité en horreur.

\*

Ne voudras-tu finalement entendre que ce goût des choses de l'amour toi seul me l'a communiqué ; et je te demande un peu pourquoi je t'aime. Le fait est que d'un baiser à l'autre je demeure désorientée. Je tâche d'occuper les pauses de cette musique incomparable. Ainsi nos nuits jadis tes inventions maquillaient nos faiblesses. Mon âme après tout à cette gymnastique facile des corps s'est prise, et dans les blancs de la vie elle ressemble à une chouette au jour ; elle ne sait plus accommoder de la passion au repos du sommeil, et moins encore au repos de la veille.

Il y a toute cette semaine des mains qui me hantent.

\*

Quel étrange silence.

\*

Hier mon ami, quand la laine des tapis eut lentement perdu le lustre de tes traces, je me suis trouvée

toute désœuvrée, sans force. Je ne me remets pas d'un retour inattendu. En quelque sorte, il m'a manqué les préparatifs d'une convalescence.

\*

Cher corps stupide.

\*

C'est tout un monde qui se recompose. Exemple : ta présence donne quelque réalité à mon mari. Je reprends lentement conscience de ce qui nous sépare. Chaque retard a son prix, chaque obstacle. J'aurai une soirée de libre du 19 au 23.

\*

Quel plaisir j'aurais à te voir tout un jour.

Je sais bien maintenant que c'est ton corps que j'aime. Je retrouve en lui des accents de ma songerie vagabonde. Ton corps, un grand pays pour mon humeur. Je traîne avec moi cette image intime de ta personne, et je ferme parfois les yeux.

\*

Oui, tu me rencontreras chez ces indifférents.

\*

Mon ami, j'ai quelque chose d'urgent et de sérieux



à te dire. Il faut que je te voie un instant seul demain ou mardi.

(Naturellement le déjeuner t'attend toujours).

\*

Pardon.

\*

La belle matinée que je t'ai value, songe donc, Je te prie de croire que je t'envie encore cette impatience féroce, le geste de se lever sans raison, le front écrasé au tulle des fenêtres. Pendant quelques heures tu auras rongé ton amour, ça a bien son charme.

Mais, droite sur ma chaise, attentive aux caquets d'une vieille et d'un oisif, je n'avais derrière mes sourires d'autre ressource que de chercher dans les reflets des vitres le rappel incertain de quelques plaisirs.

\*

Il y a des jours, je ne sais plus ce que j'aime. Hier, était un peu comme ça. Pour comble il fallait que tu ne parvisses pas à oublier de banales querelles. Tu épilquais sur des torts, des droits et des égards.

Moi, presque rien suffit, qui fait que je déraille. Il n'y a pas d'idée qui tienne devant un moment d'inattention. Un jour ou l'autre, je peux disparaître par paresse. Ah Dieu merci, nous ne sommes pas une famille, nous n'avons pas fondé de foyer, il ne s'agit pas d'amour *propre* entre nous.

Je te regardais. Tu roulais tes épaules d'un mur à

l'autre, comme un marin en proie aux superstitions. Ce n'est pas de disputer que j'avais l'envie.

\*

J'ai fait un chemin fou dans des rues pour retrouver des yeux extraordinaires desquels je ne saurais rien dire. Dans une foule soudain, ces yeux m'avaient croisée. Je ne me souviens pas de l'être qui les portait. Je les ai cherchés avidement tout le long de ce fleuve lent d'hommes et de femmes, puis dans ses affluents, dans ses déversoirs, au-delà de toute probabilité de rencontre, et tout à coup je me suis vue sur une grande place triste et venteuse, où quelques ombres rôdaient dans la lumière de très simples désirs.

\*

Laisse là cette jalousie fausse, ce point d'honneur. Je suis femme, après tout, et qu'est-ce qui t'attache à moi ? Ne manqueras-tu jamais à me reprocher ma franchise ? Je ne puis, je ne puis me partager entre l'amour et la froideur. Cela ne me sort pas de la tête. Aimer que veux-tu, n'est pas une question de personne. Il y a déjà quelque absurde anomalie à te réserver certains privilèges.

Comme d'habitude.

\*

A chacune de nos entrevues, il me faut bien reconnaître quelle infinie complaisance physique j'ai pour

toi. Ce penchant certain, cet entraînement sourd, comme j'y cède, comme je m'y abandonne. Je tiens *alors* la clef d'un grand nombre d'émotions particulières. Dans ce sentiment de résolution, dans cette clarté de passage, tu décélèrais la fidélité véritable, mon ami, si tu n'étais pas cet amant emporté, sans mesure et charmant.

Jeudi, nous disons ?

\*

Tu as donc bien la flatterie à cœur ? Nous ne pourrions nous voir de quelques jours.

\*

Tout ce temps, comment passai-je tout ce temps ? Je me demandais vraiment à quoi tenait ce goût que je ne pouvais nier de ta personne ! L'humeur que tu me montras cent fois dans un pareil domaine n'est pas pour m'inciter à te confier ce qui touche un peu plus à la nature même de nos relations. Mais tant pis, je manquerai encore de cette retenue qui me répugne, à laquelle je ne veux rien devoir de toi.

L'indifférence extrême que je puis conserver avec aisance envers un mari pourtant peu dédaigneux de ses prérogatives ne va pas sans contrarier une idée profonde que je me formais de moi-même. Ce qui nous unit n'explique rien, car je ne veux pas me cacher bien longtemps à quel point le souvenir de tes embrassements est absent de certaines sugges-

tions brutales qui se font entendre à mon cœur dans les lieux et dans les temps les plus divers et les moins propices. La vertu veut qu'on tire toujours au clair un doute sur ce qui constitue son essence. A notre dernière conversation j'avais trop vivement ressenti ma dépendance pour me devoir d'en reconnaître les limites. C'est fait.

\*

Je ne croyais pas ma lettre équivoque. L'anecdote d'une pareille expérience importe assez peu, et je n'imagine pas la possibilité des deux expériences. Au ton de ta réponse, il paraît bien que tu aies compris ce que tu prétends ne pas entendre. Au ton de ta réponse il paraît surtout que je n'avais que trop raison, si je redoutais de t'entretenir des choses les plus naturelles. Et ta réponse ne m'incite pas à ces confidences plus amples qu'elle fait mine d'exiger.

\*

Eh bien soit. Je préfère à ces inquiétudes vagues dont tu n'es pas maître, à la fin dont tu me lasses, les reproches, les acrimonies, l'incompréhension même que suscitera ma confession. Elle s'en tiendra au principal, et s'efforcera de t'instruire de moi, non point de fournir des éléments concrets à ton délire.

Une figure humaine à laquelle on n'a point accoutumé ses sens semble toujours en quelque manière très nue, sans harmonie. Dans le premier instant le

lien mystérieux de tous ces traits échappe. L'attention s'empare d'une gaucherie du buste, de la lourdeur d'un geste, et reconstruit autour de cette défaillance l'aspect déroutant qui la dispersait. Du seuil de la chambre misérable, je regardais l'homme approcher le lit. J'attendais, contemplant le jeu, comme à l'essai, de ce corps sous les vêtements, les tressaillements muets de cette nuque, les déplacements de l'oreille, j'attendais l'explosion d'une vulgarité prévue. Je redoutais, j'imaginai facilement la naissance sur ce visage qui m'était encore dérobé d'une expression toute unie, adaptée à l'amour à la façon de ce lieu où nous étions venus sans mensonge, et qui me rappelait avec son petit tapis, le mobilier sommaire, et tout ce caractère de première nécessité, le propos qu'un jour, était-ce toi ? quelqu'un m'a tenu, du sourire complaisant de certaines portières. C'est à ce moment que la main de l'homme se posa sur le drap.

Lui, ne tourna que la tête vers moi, sans brusquerie, et je vis comme il avait le teint foncé de ce qui l'occupait. Ses yeux se baissèrent, ses lèvres entr'ouvertes furent agitées par de petits muscles dont j'aperçus soudain sous la peau la manœuvre inhabituelle. Sa face s'éclaira et s'éteignit coup sur coup, comme un soleil devant lequel des nuages se poursuivent. Il fléchit légèrement un genou, et se détourna à nouveau. La main se détacha du linge, sans s'éloigner beaucoup de la trace creuse et bleue qu'elle y laissait. Je fermai doucement la porte. Une petite onde naquit dans la profondeur du complet

veston gris chiné vert. Je saisis seulement alors qu'il est des hommes pour lesquels au rebours de la légende l'amour ne va jamais sans gravité et je reconnus en moi-même que je n'étais plus seule avec un mannequin. J'attendis que cette personne naturelle parla. Cela fit un assez joli silence.

Cet insurmontable embarras des distances à franchir, l'importance désordonnée des accessoires infimes, je n'avais pas songé que l'on pût me laisser le soin d'en venir à bout. Le partenaire que je m'étais choisi, ce n'était pas niaiserie apparemment s'il se bornait à cette mimique réduite. On pouvait lire sur sa face tout l'excès de son emportement. Mais il jouait de cette réserve qui fait souvent le charme des femmes à ce qu'on dit, et qui je le voyais peut aussi donner à l'amour des hommes une séduction si forte que je ne sais trop comment je ne criai point. Je n'avais pas quitté la porte que mon manteau touchait terre, s'ouvrait mon corsage, et mes doigts saignaient en me décoiffant. J'entendis respirer l'homme. Il eut un mouvement très brusque, une chaise tomba. Comme il me regardait, déjà défaite, je compris qu'il atteignait l'extrême du désir et mes mains se portèrent vers son corps. Que vous êtes bizarrement habillés, vous autres.

Le fait est que j'aime rudement, homme ou femme, toucher le corps qu'un rêve de l'amour déjà possède. En toutes ses parties une poussée se fait de la chair vers la paume. Je pus mesurer mon trouble au besoin de parler dont tu me plaisantes toujours et comme mes doigts se prenaient à la cravate, aux plis du vête-

ment, mes dents disaient : « Nu, nu, nu » et cela soufflait frais derrière mes dents.

Déshabiller durait, mes maladroitesses mains troubles passaient incessamment de la brutalité à la tendresse et de la tendresse à la brutalité. Dans leur confusion, elles ne savent plus si elles caressent ou... mais en voilà d'une autre. Lui par son immobilité même révélait son impatience. Notre hâte n'allait pas sans la crainte que nos désirs ne fussent trop vifs, et que dans notre élan à les satisfaire quelque accident ne vînt bouleverser nos plaisirs. Ce sentiment nous guindait un peu.

Il n'y a pas une femme au monde, mon ami, qui comprenne mieux que moi le goût que vous avez tous pour les dessous. Étrange chose que les caleçons. C'est l'uniforme de toute une mythologie féminine. Eh bien, je n'en reviens pas, dans ce costume les hommes sont plus divers qu'en aucun autre. Alors tu fais la différence entre les gens, tu te dis je ne m'étais pas trompé. Je ne m'étais pas trompée.

A chaque fois c'est la même scie ; il vient un moment que je me promets, à cause d'une certaine curiosité qui remonte à l'enfance, du goût de certaines images et des habitudes de music-hall, de garder ma chemise et surtout d'empêcher mon ami de quitter la sienne. Tu sais comment ça tourne. Cela ne manqua pas. Comme nous nous rapprochions enfin et que de la jambe je devinais sa jarretelle, comme à la naissance des lèvres me glissait sa joue rêche encore du rasoir, mon nouvel amant m'enlaça et je sentis ma chemise se plisser, mes mains des-

ce qu'ils cendirent le long des flancs qui me pressaient, l'étoffe se froissa sous nos ongles : alors je connus le passage du linge à la chair. Nos chemises faisaient de petits paquets inutiles entre nous. Aussi dès que nos lèvres se touchèrent nous désirâmes la fin de cette mascarade, et sa chemise s'éleva au bout de ses bras. Tandis que la toile blanche encapuchonnait cette tête à peine familière, tout le corps m'apparaissait en proie à une idée de moi-même, non point ce corps des statues, mensonge bête et impuissant de la pierre, mais le corps de l'homme, avec ses inégalités de couleur et les traces vives des vêtements, mais la peau avec ses accidents, sa longue histoire, l'aventure des petites cicatrices, et le vertige de la respiration, mais le corps avec sa sincérité. La vue des épaules soudain me fit basculer sur le lit : alors seulement j'aperçus le visage qui me dominait.

A la lueur de l'amour, et en deçà du point de vision distincte, le flou des traits procure cette espèce de malaise qu'on ressent la nuit à l'aspect catastrophal des routes au feu des phares. Importance sans égale des méplats, des cillements, des rides. Tout un paysage se révèle, une région, une nature. C'est le cinéma. Les reflets glacés des lèvres empruntent à ce grossissement un irrésistible attrait. Je me portai à leur rencontre. Ma bouche saisit cette framboise et la trouva dure ; au reste mon amant semblait peu soucieux de ce plaisir partiel et me rendit avec rudesse et précipitation un baiser que sa fougue avait tout de suite arrêté. Il s'éveillait soudain à la conscience de son but et des moyens d'y parvenir ; il ne



prenait ma bouche que par un secret instinct de ruse comme s'il craignait encore que je me défendisse. Prévenante ma main l'en détrompa aussitôt.

Un petit instant je pensai à toi. Comme tu te montres moins égoïste, comme tu as soin de mon attention, du moindre repli de moi-même. Lui, retrouvé le but précis, semblait sûr de son fait, hanté du seul souci d'accomplir sa tâche humaine, avec un certain mépris de la créature qu'il maniait. Au fond ça ne me déplaisait pas, malgré quelques regrets qui firent que je touchai sa poitrine. Sans doute qu'il crut que je l'écartai, car le voilà qui me tend un piège grossier : ses mains s'emparent de mes seins, sa nuque se courbe, sa tête plonge dans ma gorge et distribue à tour de rôle des caresses gloutonnes à ces seins prisonniers. Tu me connais. Cela ne dura pas longtemps. La tête revint à sa place première comme par un retour élastique, puis se renversa un peu. Je vis sur cette face se succéder les sentiments qui naissaient avec un léger retard en moi-même.

A ce moment ses traits étaient durcis par l'application de son âme à un tout autre objet. La bouche qu'il avait naturellement ferme perdait de son dessin, légèrement bâillante sur les dents serrées. Il y avait comme une zone exsangue des lèvres dont je n'eusse pu dire si c'étaient encore les lèvres ou la peau déjà. Une faible asymétrie s'accusait, tirait le menton vers la gauche. Sous les plis latéraux qui commandent aux lèvres, immédiatement au-dessous de la lèvre inférieure aussi, on voyait trembler les petits muscles auxiliaires qui se cachent aux regards tout le temps

que la mécanique faciale demeure froidement consciente. Magnifique visage d'écorché : parfois un sursaut révélait les muscles rayés des joues, et cela remuait une mâchoire carnassière. Puis tout se relâchait, sauf les narines battantes, agitées par la grande respiration naturelle. Les paupières tombantes à peine ne cachaient pas le regard fixe, inégal plutôt que louche. Ces yeux avaient cessé de s'occuper de moi, ils étaient attirés au fond de l'orbite par une idée impérieuse ; ils regardaient grandir une réalité intérieure ; leur matière même semblait transmuée ; elle n'avait plus la transparence du verre, ni le blanc n'avait le poli coutumier des miroirs. Cela ressemblait comment dire ? aux yeux des statues, à la terre cuite, à l'argile crue, à la terre. Matière inerte et vivante à la fois, elle gardait encore (uniforme, comme si la prunelle eût fondu dans la cornée) de grands reflets de nacre bleue, blanche, bleue. Yeux gorge de pigeon. Yeux nus. Je désirais voir se poursuivre cette dissolution, comme de perles dans le vinaigre, je désirais voir se perdre à jamais ces yeux. Meurs, meurs, me disais-je, regard. Et comme s'effaçaient un à un les traits, comme la bouche perdait à son tour jusqu'au souvenir de sa couleur, comme s'estompaient tous les plis de passage, tous les sillons, que s'unissaient dans l'informe le nez et les joues, les joues et les paupières ; que toute la tête périssait entre mes mains qui l'avaient saisie, que de la pulpe des doigts je sentais se liquéfier les lobes frais des oreilles : Meurs, me disais-je, meurs, visage.

Or les cheveux même n'avaient plus cet ordre qui leur paraît si facile, tu aurais juré du coton. C'est à leur voisinage qu'il fallait voir la peau blêmir puis passer par toutes les teintes que permet une lumière précaire ; comme les ombres des feuilles révèlent au passant l'éclipse, les racines des cheveux en disaient long sur les mouvements secrets du plaisir. Une ride signalait le front moite. Vers les tempes de brusques souffles profonds comme des raz de marée ramenaient par moments à la surface des vagues écarlates destinées à se perdre dans des réseaux subtils. Sur cette plage délicate dormait un serpent mal ensablé. Il semblait à jour frisant secouer les anneaux gonflés de sa menace. Sous ma paume le cuir glissait sur les os qu'elle sentait polis et pareils à l'agate. L'agitation croissante du corps se propageait à peine sur cette face désertée. Ressac expirant. Ici la course de l'amour atteint sa plus petite amplitude.

Je sais bien, tu vas dire c'est exprès. Et pourtant rien n'est plus loin de moi que l'idée de te faire perdre patience. Mais puisque tu veux comprendre, comprends bien, il n'y a pas trente-six moyens de s'y prendre. Si c'était histoire de te dépiter, je ne me bornerais pas à te rapporter quelques détails particuliers, tu connaîtrais déjà la pièce, les meubles, le pot à eau, et mille tracasseries. Tu m'aurais vue sur le bord du lit, avec les draps repliés, une jambe allongée, l'autre pendante, et lui pendant ce temps debout. Tu vois si je voulais.

Une comparaison très juste au fond, je la re-

prends, celle du cinéma. Tu as déjà subi des projections sans musique. Cette mécanique dans le silence, le monde est devenu sourd-muet, c'est horrible, c'est étrange, c'est inquiétant. Tout craché le cas de l'amour. Très vite, ne rien dire est insupportable, mais la moindre parole alors ! Cette gesticulation ouatée, les grimaces, il semble que l'univers ait une crampe. Alors chacun imagine une musique intellectuelle : on se sent bête à réciter des fables. Pour moi, je me rabats sur la respiration. Les interférences de nos souffles me hantaient, j'écoutais se poursuivre nos haleines, et les variations de leurs timbres me troublaient. Elles racontaient les variations multiples de nos désirs. Je me prenais à cette chanson, qui liait entre eux nos plaisirs. Elle devint profonde et régulière. Puis l'homme respira si longuement que je pensai : il va mourir. Son visage se ferma complètement. Le souffle reprit avec précipitation. Est-ce que la bouche riait ? C'était le rire sans le rire. Le rire ni des dents ni des lèvres. Le rire rien que de la peau. La respiration allait décidément mal. Je commençai à me rappeler le vent des insomnies quand la plaque de la cheminée tremble. L'ombre enfin s'étendait. J'entrais vivante dans cette ombre. Ce n'était pas sans un mélange de fièvre et de crainte absurde. C'était avec la conscience croissante des approches mêmes du plaisir. Ici l'autre se mit à parler.

Cela se passait longtemps avant l'aurore dans une maison triste, près des abattoirs. Les autres fois, tu t'imagines.

\*

Mercredi 5 heures.

\*

Eh bien ?

\*

Je vais croire que c'est jalousie. Je ne te raconterai plus rien. Comment ne vois-tu pas que mon amour s'est retrempé dans cette épreuve (de quel langage me forces-tu à me servir) ?

\*

Tu pars ? Sans m'avoir revue.

\*

Soit. Demain, Madeleine.

\*

En voilà pour des mois, Jean. L'hiver s'allonge à perte de vue devant moi. J'ai soulevé les feuilles de l'éphéméride jusqu'au jour que tu dois revenir. Quel paquet.

Oh, après ton départ, quelle lassitude ! Je m'étais dans mes cheveux, je tordais mes bras, je tou-

chais mon corps, mes chevilles. Mes bras vaincus et fiers reprenaient leur solitude. Je ne pensais qu'à ta barbarie douce, à tes exigences précieuses. Je rêvais de toi, Jean, sur le lit défait.

Puis j'ai revu le début de la scène : cette fausse froideur, ces larmes vraies, ta voix rauque, ton emportement. Tu broyais mes poignets. Tu disais des choses folles. Jean, Jean, écris-moi que tu plaisantais, que tu n'as jamais pensé à ça. Je reste seule dans cette ville et même je ne sors plus. Je colle mon front aux vitres, les yeux égarés parmi ces toits sous le ciel blanc, j'écoute à travers l'espace si je vais t'entendre au loin rire.

\*

Réponds-moi. Je prends un livre, puis je le laisse. J'ouvre et je ferme le piano. Je reste immobile au milieu des chambres. Quelqu'un entre et me pose une question, je sursaute. Mais c'est comme une idée à jamais interrompue, je n'en retrouverai pas le fil. Que fais-tu, là-bas, de l'autre côté de l'air ?

\*

Huit jours. Ne joue pas avec le silence.

\*

J'ai horriblement peur.

\*

Oui, j'étais un peu nerveuse, j'en conviens. Tout cela n'avait rien d'anormal. Mais je me souvenais de tes yeux à notre dernière rencontre.

Cela se passe.

\*

René m'a donné des boucles d'oreilles, une petite perle et une grosse perle : tu verras. Quel ennui que nous soyons mariés : il ferait un très bon ami.

Mais je ne pense guère qu'à toi.

\*

J'ai relu tes lettres. Tu es plutôt un mélancolique.

\*

J'ai été au cinéma. On jouait, j'ai déjà oublié. Enfin il s'agissait d'amour.

\*

Je n'ai rien trouvé pour toi. Ni au Louvre, ni aux Galeries (1).

(1) Sur une carte représentant les magasins des Trois Quartiers.

\*

René a de ces naïvetés. Mais, fatalement : un homme marié.

\*

D'où vient cette amertume ? Baisers.

\*

Baisers.

\*

Baisers.

\*

Tu ne m'écris pas long.

\*

Moi ce n'est pas pareil. Et pour un mot d'amour que ne ferais-je pas ?

Madame P. avait hier une robe extraordinaire.

\*

Tu ne voudrais pas : moi, décrire les toilettes de cette sotte ? J'admets qu'elle ait un joli corps.



\*

Le charme d'une femme, on ne sait pas de quoi c'est fait.

\*

Baisers.

\*

Bien affectueusement (1).

\*

Bonne année.

\*

Oui, pour que tu recommences à délirer. A quoi veux-tu que je passe ma vie ? J'ai vingt-quatre ans aujourd'hui même. Je suis une femme comme ça. Aux heures d'affluence je prends des secondes dans le métro. Je ne vais pas à la messe. Je n'aime pas me lever le matin. J'ai un goût modéré pour les travaux de couture. J'aime les miroirs, les bijoux, les hommes, le théâtre. Pour rien au monde je ne prononcerais certains mots.

La danse ? La danse, ça dépend avec qui.

(1) Sur une carte représentant les abattoirs de la Villette.

\*

Voilà. Nous allons dans les thés, aux thés de nos relations ; nous rencontrons des dames et quelques messieurs. Nous remarquons les robes neuves, les vieilles. Nos yeux se façonnent aux dentelles. Notre esprit de fil en aiguille ne pense plus que par les tissus de la mode. Nous devenons prompts à saisir l'âme des objets, ce qui fait leur vogue. Nous enregistrons les idées de mise. Voilà. Oh nous sommes de fiers appareils. Nous rusons pour devancer les petites fantaisies épidémiques des hommes.

Il y a des jours pourtant que la vie est simple, toute chose si naturellement dépouillée. Alors aimer ne demande pas tant de façons. Que veux-tu.

\*

J'ai dormi douze heures.

\*

Je n'aime pas attendre. Non, je n'aime pas à attendre. Tout de suite je regarde la porte, la fenêtre. Je soulève le rideau de la fenêtre. Je suis hors de moi. La vertu, quand on attendit une heure, son mari ou sa couturière, est une chose bien précaire. Une fois que j'ai perdu patience, je tombe, je crois, à la merci du premier audacieux venu.

Oui, l'attente développe en moi un certain penchant à l'amour.

\*

La magnifique automobile. Elle te plairait, j'en suis sûre.

\*

Rien ne me fâche comme cette convention d'éternité, toute des lèvres, à laquelle se croient tenus les amants. Mais tout de même. Il y a des fois se quitter comme ça, c'est trop curieux. Surtout que certains hommes, desquels on attendait plutôt quelque morgue, se laissent aller soudain à une câlinerie inimaginable de leur part : leurs yeux se ferment, leur tête tombe sur nos genoux. De vrais enfants. Puis devant une bouche de métro, une maison à double entrée, cela finit sur une poignée de main, sans qu'on sache qui, comment ni pourquoi.

Il ne reste pas un prénom de ces rencontres, pas un colifichet mental pour en fixer le souvenir.

\*

Il y a des gens dans les rues, je me demande ce qu'ils font.

\*

Simple curiosité de ma part.

\*

Tu ne m'avais jamais parlé de tes goûts artistiques.

\*

Il y a des mains vraiment !

\*

Pas une rencontre qui ne soit partielle. Je m'explique, je n'ai encore jamais trouvé quelqu'un qui m'ait semblé le prête-nom d'un mystère un peu général. Un individu ne me donne guère par malchance que la curiosité d'un tic, d'une ride, d'un détail. Cela peut m'enivrer assez, j'en conviens. Et puis après.

\*

Une main posée, immobile. Soudain, sans bouger, cela s'anime. La force, la douceur, la grâce, la souplesse, tous les animaux de la création dorment dans cette main-là. Il y a aussi la pudeur d'une main, quand on la regarde. Il y a aussi son langage subtil, de la paume aux doigts, avec les objets usuels. Il y a les moments qu'elle parle pour mes yeux avec ses manières précises et lentes de toucher à tout. Arrêt. Quelle aisance à me séduire ont les mains, mon Dieu.

\*

Nous voilà très mondains, tous deux René. La fin du mois, ce ne furent que dîners, théâtres, bals, réceptions. René m'amuse dans ces cas-là : tout occupé de satisfaire chacun, de préparer la sortie suivante, et cette espèce d'à-propos ou de hors de propos des réparties ! Cela m'est assez commode : il ne me reste qu'à sourire, à manier mon éventail, et à fixer de façon un peu gênante deux ou trois hommes, et quelques femmes, qui me plaisent : décolletés et pantalons.

\*

Encore un dîner de têtes. Tous ces célébrités se croient sûres de plaire. J'aimerais pourtant toujours mieux le premier collégien venu que le général Mangin, par exemple. Il y a des folles qui ne pensent pas ainsi.

\*

La légende d'un homme ? Le premier collégien venu, je te dis. Mais c'est moi qui suis la légende, le mystère et l'enivrement.

\*

Eh bien je l'ai vu, dans un de ces salons littéraires où j'aime entendre les gens parler de toi avec mépris,

ton général Mangin. Il est laid, tu ne diras pas le contraire. Mais ce ne serait pas une raison. J'ai essayé de me monter la tête. Je me disais : un homme qui en a fait tuer tant d'autres, la sauvagerie, l'énergie, la méchanceté. Ah bien. Rien, tu m'entends, rien. On en sait trop sur son compte. L'histoire un beau jour tue la légende. *Cela* ne vaudra jamais un inconnu, à un coin de rue. Il ne me fait aucun effet, le général Mangin.

\*

Au théâtre, c'est curieux, je ne désire guère les acteurs. Leurs discours ne me paraissent pas inventés pour eux. Ce sont mes voisins qui en profitent.

\*

Bal. J'aime surtout l'atmosphère que crée la danse. Les yeux des hommes qui ne dansent pas, au milieu des couples, ne permettent guère l'équivoque. Oh j'aime le bal. J'ai une très belle robe du soir.

\*

S'il fallait te raconter *La Couturière de Lunéville*. Je supporte assez bien ces spectacles absurdes. La salle me suffit. Une attitude, un rien, et en voilà pour un moment. A la lorgnette, presque personne ne me laisse froide.

\*

La peinture. Il y a des maniaques, à ce qu'on m'a dit, qui ne peuvent rien sentir que par l'image. Quand ils sont avec leurs femmes, ils demandent à leur bibliothèque une bonne raison de s'émouvoir, Moi, cela me mettrait hors de moi.

Non, je ne vais pas dans les expositions. Les musées plutôt : si j'y ai rendez-vous.

\*

Je pense à toi.

\*

Soirée chez W. M.

\*

Il est question d'un voyage dans le Midi. René, je devine, a là-bas quelque intérêt qu'il me cache. Oh pas sentimental, ce serait trop beau.

\*

Rien de très nouveau. Je me sens un peu lasse.

\*

Que signifie cette plaisanterie, Jean ? C'était bien fini pourtant. Tu m'avais juré. Et il n'y a

aucune raison, aucune. Je te défends de jouer avec des choses pareilles, m'entends-tu ?

\*

Madame, comme mon fils m'en a exprimé par écrit le désir, je vous transmets le paquet de lettres qui se trouvait près de lui à la dernière minute. Mon fils me charge également de vous dire que ce n'est pas pour vous qu'il s'est tué. Croyez, Madame, que je vous fais cette triste commission sans en rien conclure.

FIN



# PRÉFACE

à l'édition de 1921

*Voilà bien les Français avec leurs  
sens d'oiseaux !*

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

## I

La plus belle histoire du monde ne mérite pas d'être contée. Mais les charmes sans pairs des récits un jour, on se lasse qu'ils servent aux causes absurdes. *La crainte salutaire* sous divers aspects voilà ce qu'inspirent les aventures de Jésus-Christ ou celles de Gribouille. J'ai laissé parler ma nourrice pendant vingt-cinq années. C'est au bout de cette patience perpétuée que je vais enfin lui montrer de quoi je me sens capable. Publier un livre de contes n'a pas de mal à paraître enfantin. Cela ne s'imposait pas. Cela, je l'impose.

A force de hausser les épaules sans répondre, tous

ceux qui portaient en eux quelque véritable feu humain ont laissé se former un faux idéalisme de micarême, et si l'un d'eux proteste contre les niaiseries que l'on donne pour frontières à son esprit, les hypocrites l'applaudissent et le traitent de sceptique. Je portais d'abord assez allègrement cette épithète arbitraire. Il ne me gênait guère qu'on méconnut une fureur que je me sentais. Des années passèrent, et je compris qu'on travestissait peu à peu ma pensée. Tout ce que me dictait une passion ou l'autre, on en faisait une boutade, une façon de parler. En France tout finit par des fleurs de rhétorique. On choisissait en moi le moins insolite, et j'allais plaire à ceux-là mêmes qui n'auraient pu parler cinq minutes avec moi sans colère. Il y a au monde des inconscients qu'agite la douce manie de la conciliation : faiseurs d'anthologies, habiles à laisser dans l'ombre les tares sociales et physiques. Ils savent trouver patte blanche au loup. Mais le loup qui leur obéit devient chien de berger. Cartouche entre dans la rousse aux ioulements de la chiourme. Eh bien non : je ne permettrai pas plus longtemps la mascarade. Personne ne saura me faire prendre l'indignation profonde que j'éprouve parfois pour la burlesque amplification du sourire. Il paraît que je suis, tout le monde l'assure, la séduction en personne. C'est bien possible. Je n'ai jamais rien fait pour cela. Tant pis pour mes faciles conquêtes • elles n'ignoreront plus que c'est par vice qu'elles succombèrent. Assez de mensonge. Renoncez, braves gens, à prendre avec moi un petit plaisir sans danger. Pas un geste, pas un cillement qui ne m'engage à fond, qui ne fasse dévier ma vie. Je pourrais bien vous dire comment il a suffi une ou deux fois de la conscience que je prenais un instant qu'on dénaturait l'alcool, qu'on détournait de leur signification mes paroles, pour me faire abandonner tout au monde, et me jeter dans quelque chemin précaire, inconnu. Cela ne vous regarde pas,

Enfoncez-vous bien dans la tête que je ne veux pas des rieurs de mon côté. La légèreté ne me va guère. J'ai coutume de dire *mon pesant esprit germanique*. Cela amuse beaucoup les badauds. Mais croyez-moi, cela finira par les enmerder.

## II

L'obsession de l'amour, après le scepticisme, le reproche portait. Je ne fais pas difficulté à le reconnaître : je ne pense à rien, si ce n'est à l'amour. Ma continuelle distraction dans les domaines de l'esprit, on tend assez à me la tenir à crime, trouve dans ce goût unique et incessant de l'amour sa véritable raison d'être. Il n'y a pour moi pas une idée que l'amour n'éclipse. Tout ce qui s'oppose à l'amour sera anéanti s'il ne tient qu'à moi. C'est ce que j'exprime grossièrement quand je me prétends anarchiste. C'est ce qui me portera aux pires exaltations, chaque fois que je sentirai l'idée de *liberté* un seul instant en jeu. J'écrivais en décembre 1920 : « Avez-vous vu dans les journaux l'histoire de la machine à communiquer avec les esprits ? C'est assez drôle parce que le nom d'Edison force tout le monde à s'en occuper. Le scepticisme paraît ici une des formes les plus complètes de la bêtise, ce qui ne veut pas dire autre chose. Edison doit être très vieux maintenant : c'est sa façon à lui de faire le sceptique.

M. Millerand à Strasbourg, je relève cette phrase dans un bulletin paroissial, déclarait il y a quelques mois : « Il n'y a pas de corporation si intéressante soit-elle qui ait le droit de se dresser contre la nation ». Je n'ai (en rapportant ce propos banal) en vue que les intellectuels. A vrai dire, la nation m'a tout l'air elle aussi d'une corporation. Nous sommes toujours en lutte contre une corporation plus grande que la

coterie à laquelle nous appartenons. Je crois bien que nous faisons nos petits Edison tous les jours du bon Dieu. Et M. Branly, c'est la concierge ou notre supérieur hiérarchique, vous par exemple.

Le prêtre compromis dans l'affaire des bandits en auto, nous rapportent les journalistes, passait sa vie dans les bars du quartier Italie. Il y a des gens pour s'en étonner et d'autres pour l'expliquer. Si ce n'était pas un prêtre, si ce n'était pas Edison, nous n'y ferions pas attention. J'aime beaucoup ces espèces de jeux qu'on trouve dans les bars, ces appareils automatiques qui bien des fois absorbèrent mes fins de mois deux sous par deux sous. Au bar du coin de la rue Cujas, il y en a un très beau, très bleu, très compliqué, très sage, avec toutes sortes de manigances singulières. Quand il sent qu'on est en train de le gagner, vlan, il met deux sous de côté. Bref, c'est un appareil diabolique. Il y a beaucoup de gens qui ont du goût pour ces jeux-là, il y a beaucoup de gens qui aiment les femmes ; seulement ils ne l'écrivent pas. Alors personne ne s'en aperçoit. Tout cela (depuis *avez-vous lu dans les journaux* jusqu'à *s'en aperçoit* inclusivement) n'est qu'un préambule à certains propos sur l'amour.

L'amour m'intéresse plus que la musique. Ce n'est pas assez dire : en un mot, tout le reste n'est que feuille morte.

J'ai beaucoup aimé une femme parce qu'elle avait donné deux sous à un petit pauvre à la condition que celui-ci se rappelât toute sa vie mon nom. Elle sait très bien que cela ne me suffit pas, et que cela ne suffisait pas à la mémoire du mendiant. Mais dans cet acte, il y a quelque chose qui m'attache à elle et qui l'attachait à moi. Un autre jour, elle avait mis un chapeau qui me déplaisait, et je le lui ai dit. Nous avons cessé de nous voir pendant quinze jours. La grande vulgarité de cette anecdote m'a satisfait longtemps. J'y repensais encore le mois dernier, quand un de mes amis me raconta qu'il avait beau-

coup désiré une femme parce qu'elle savait s'habiller. Cela me fit rire, ce rire le vexa. Je lui rapportai l'histoire du chapeau et il me dit : « Ce n'est pas tant le chapeau, moi, ce sont les gants ». Il faut avouer que je suis battu. Je ne comprends décidément rien aux raffinements.

Je disais donc que nous ne nous intéressons aux goûts des autres pour les femmes que parce qu'ils ont leur nom dans un dictionnaire quelconque, bottin, histoire de France, etc. Le mot du charretier pourtant a son prix : « Ce qu'il y a d'agréable dans l'amour, c'est qu'on dort si bien après ». Je citais à P. S. celui-ci : « Je confondais l'odeur des fourrures avec l'odeur des femmes ». Sur le moment j'ai trouvé très mal que ça n'ait pas l'air de le frapper. Je le comprends mieux au second abord. La sensualité des autres ne vaut pas pipette. Remarquez bien que jamais nous n'interrogeons nos amis sur leurs aventures que pour nous donner l'occasion de raconter les nôtres. Ça n'a l'air de rien ce que je dis là, mais ça prouve tout simplement l'inutilité complète de la poésie.

Me voilà entraîné un peu loin de mon sujet, la machine à communiquer avec les esprits ; il est tellement vaste qu'on y retombe des deux pieds. J'étais en train de parler de l'inutilité de la poésie : il ne faut rien exagérer. Il y a toujours en elle, quand elle est de bonne qualité, cette forte faculté de crétiniser qui fait son charme, celui de la musique, des jeux de hasard, de la vie. Mais la meilleure machine à abêtir est l'amour comme on peut le remarquer sans peine. Le charretier dont il était question interprétait mal une sensation assez commune : ce n'est pas le sommeil qui est doux, c'est ce petit vide, ce moment où l'on ne trouve plus rien à dire. Puisque j'en suis à rapporter des propos, je citerai encore celui-ci, d'un littérateur : « L'amour, c'est toujours mal écrit ». Sur ce point nous sommes d'accord, mais voilà précisément ce qui m'y plaît. J'entends que

j'aime surtout cette activité mentale, de sang-froid indéfendable, par laquelle les amants se forcent à tout admirer, à rire des mêmes choses, à s'approuver mutuellement hors de toute nécessité et même vraisemblance. Ce qui vient de la femme, je le trouve *a priori* charmant, et je disais *se forcent* par impropriété de terme : c'est tout naturel, l'esprit critique n'a pas de part ici. Il n'y a rien d'héroïque au cas de ce Joyeuse qui portait sur soi des excréments de sa maîtresse dans un petit sac. Nous en faisons tous autant. Un de mes amis me confiait qu'aux premiers temps qu'il lui arrivait de sortir avec une femme, il ne savait quel prétexte invoquer s'il avait besoin de la quitter pour quelque raison naturelle. On reconnaît là ce qu'est la puérité en amour, et ce que veut dire cette histoire de fourrures. J'ai eu pour sous-officier instructeur une sorte de type moustachu qui disait en nous faisant patauger dans la boue : « N'ayez pas peur de vous salir : plus les hommes sont sales, plus les femmes les trouvent beaux ». Il exagérait à peine. Ou plutôt il concluait d'effet à cause de façon à peine illégitime : une femme n'aime pas un homme parce qu'il est sale, mais ne le trouve pas sale parce qu'elle l'aime. Je dois reconnaître que les garçons naïfs qui faisaient l'exercice à mes côtés déniaient toute vérité à ce propos. J'ai déjà dit que je ne crois pas à l'expérience des autres.

L'amertume que certaines gens semblent surtout goûter dans les rapports amoureux, cette espèce de complaisance à reconnaître sous toutes ses formes un malentendu persistant, me semblent d'assez imbéciles tournures d'esprit. Je crois vraiment très faux ce point de vue du voyeur. J'ai toujours eu l'impression, au moins les premiers temps d'une liaison, de parfaitement comprendre et d'être parfaitement compris. Ce qui m'échappe, c'est le bien fondé de ces dialogues psychologiques dont toute une littérature s'est nourrie et dans lesquels les partenaires monologuent tout le

long de l'amour. Je n'aurais certainement jamais découvert ça tout seul. Il en est de même de ce bateau qu'on nous monte au sujet des femmes qui parlent et de celles qui ne parlent pas. C'est sans doute un thème à effet : mais personne ne s'occupe jamais de cela, j'en donnerais ma tête à couper. Il y a aussi une expression assez répandue : « Cette femme-là n'est pas mal avec un oreiller sur la figure » qui révèle chez qui l'emploie une singulière aberration, et témoigne de l'étonnante fortune de certains mots de collégiens auprès de quelques esprits faibles qui s'en serviront toute leur vie. On raconte comme une merveille que Louis XIV s'amouracha d'une boîteuse. Cela dénote chez les historiens une belle ignorance de leur propre nature. Les difformités ont si peu d'importance que j'en arrive à me demander par quel avatar un type à peu près général de beauté physique a pu se constituer progressivement dans un pays donné. On sait d'un roi d'Espagne dont la première femme était rousse qu'il trouvait que la seconde, brune, n'était point femme. Nos jugements sur la beauté ont toujours ce caractère universel et impersonnel.

Le plus complet abandon règne dans l'amour, j'y reviens parce que tous les jours j'entends affirmer le contraire et répéter que l'amour est un échange intense de sensations, de sentiments, que sais-je ? On peut échanger n'importe quoi.

La charmante activité qu'on y rencontre n'est en réalité que l'activité la plus superficielle. Ce qui permet l'emportement de l'amour, c'est avant tout une sécurité, une communication de plain-pied, et l'absence des inquiétudes qu'on lui décrit. La forme la plus courante de ce laisser-aller est cette logorrhée qui effraie tant les *délicats*. J'avoue qu'elle peut parfois m'importuner, mais le plus souvent elle me berce, elle m'entraîne. C'est une ivresse très singulière, une sorte de disqualification de l'esprit qui s'y

abandonne, une prostitution de l'attention. Les mots de la femme bavarde font une nuit dans ma cervelle. Nous y trouvons tous les deux notre compte : l'impression qu'il est quatre heures du matin à n'importe quel instant du jour. C'est déjà un résultat. Perdre pied tous les deux en même temps, voilà l'essentiel. Cela n'est pas si difficile qu'on voudrait nous le faire croire ».

Ainsi s'expliquent pour moi et ma vie mon insolence : vous ne pouvez rien, vous autres, contre l'ombre où s'étend mon royaume.

### III

Quand je relis la phrase précédente, il me vient une douce envie de rire, une douce envie de rigoler. C'est que je pense à une invention récente de quelques imbéciles de la pire espèce, l'espèce qui écrit. Ils ont imaginé, et je leur ai déjà répondu *quelque part*, un système à démonter ceux qui les gênent : ils ont lu dans un manuel de vulgarisation l'histoire des anciens messianismes, cela les a frappés. Comme leur sottise s'étonnait de ne pas comprendre plusieurs auteurs contemporains, et quelques-uns de leurs devanciers, ils trouvèrent pour s'excuser ce beau tour, qui met leur orgueil à couvert, que ce qui ne s'entend pas, ce qui heurte les idées en cours, ce qui n'a pas été déjà dit et redit, s'explique par le messianisme. Cela les a conduits à réviser le procès de presque tous ceux qui ont fait un jour l'aveu de leur pensée, et par suite à réviser l'histoire littéraire. A cette occasion, ils condamnent tout ce qui a quelque grandeur, ils font l'apologie de tout ce qui est plat et inoffensif. Dans cette querelle où l'on voudrait voir les modernes s'opposer aux anciens, il n'y a que le bourdonnement des mouches sur les cadavres qui résonne. Il faut



brèvement puisqu'on nous provoque que nous autres hommes nous répondions aux chienlits de ce siècle, qui nous agacent avec leurs petits calibres et leurs fausses-clefs.

Je ne l'ai pas voulu, mais cela se trouve ainsi : avec une conscience plus ou moins claire de leurs fins, ceux qui attaquent notre liberté de penser et d'écrire au nom de l'idée de crime, de vice ou d'hérésie, font le jeu d'un parti politique dont l'audace croissante se manifeste, ma parole, jusque dans les domaines de l'esprit. Il n'y a pas un moyen qui répugne à ces gens-là. Rien ne les désarme, si grand, si humain que cela soit. Ils prennent le soin d'unir leurs goûts et leurs doctrines à la façon la plus étroite. Un roman même leur paraît redoutable pour la propagation de leur foi : jusqu'à l'aveuglement, au ridicule, ils nieront ce qui pourrait par hasard gagner un cœur qui leur était attaché. Un Léon Daudet, et remarquez que Stendhal après tout n'est pas mon fort, écrit tranquillement qu'il ne goûte Beyle qu'à travers Bourget ; qu'il préfère la *Sapho* de Monsieur son père au *Rouge et le Noir*. Mais on comprend aussitôt qu'en Stendhal, qui fut inconsidérément aimé par leur *Revue Critique* à court de grands hommes, notre député de Paris n'a vu que le *Rouge*, et ce qui vient de Rousseau, sa bête noire. L'esprit de la Révolution française, voilà ce qu'on poursuit aujourd'hui, ce qu'on traque partout. J'en suis fâché : je n'avais point posé le problème sur un terrain pareil. Mais on le fait pour moi, et j'opte : je suis irréductiblement un homme de gauche, et si cette expression vous prête à rire, vous n'êtes qu'un pître.

Ainsi nous défendons la cause du diable. Paul Éluard me disait un jour que c'est la faute à Dieu s'il y a un diable : et qu'il n'y aurait jamais eu d'avocats du diable, s'il n'y avait eu d'abord les stupides avocats de Dieu. Acceptons une fois pour toutes l'épithète *messianique*. Elle est niaise, elle est creuse :

nous ne l'avons pas choisie. Mais à tout prendre voilà le plus grand grief qu'on nous fasse, nous sommes des messianiques. Soit. A l'idée traditionnelle de la beauté et du bien, nous opposerons la nôtre, si infernale qu'elle paraisse. Des messianiques et des révolutionnaires, j'y consens. Vous êtes bien, vous autres, des traditionnalistes et des chrétiens, par exemple. L'accent d'horreur que certaines gens mettent à prononcer certains adjectifs est une des choses les plus drôles du monde : cela vaut le voyage. Le malheur veut toutefois que les pusillanimes par rencontre, et si le pouvoir leur en incombe, deviennent féroces. Le marquis de Sade en butte aux persécutions depuis cent quarante années n'a pas quitté la Bastille : et comme lui presque tous ceux qui ne connurent aucune borne et que l'on devrait comme lui appeler des *divins* sont prisonniers aux mains des ignorants. Dans les écoles de l'État comme dans celles des diverses sectes qui mettent les enfants dans des potiches intellectuelles pour en faire des magots soumis à leurs vices on enseigne le respect et le culte de tout ce qui s'est fabriqué de plus bas et de plus inhumain : Horace, Virgile, Montaigne, Corneille, Molière, Descartes, Spinoza, Tennyson, Schiller, Voltaire, Napoléon, Flaubert, Balzac, l'Auguste Comte et *La Chèvre de M. Séguin* ! Et voyez donc quelle eau de boudin s'écoule de cette salade : Anatole France, Paul Bourget, Marcel Proust et Charles Maurras ! Voilà deux points d'exclamation, en voulez-vous un troisième ? Il suivrait le nom de M. Cocteau que cela ne serait plus un paradoxe. Ma foi je préfère être un messianique à frayer avec ces gens-là. On trouvera que j'en parle bien calmement. Mais je laisse le soin à ces Messieurs de défendre les petites abjections qu'ils aiment. Pour moi je leur abandonne une partie dont l'enjeu ne peut m'intéresser en rien. Faites des grands hommes, Messieurs les professionnels : quand vous planterez au bout de l'échafaudage le petit drapeau

tricolore ou fleurdelisé que vous brandissez devant vos bedaines, il ne faudra qu'un geste de la main pour que s'écroulent à jamais vos piteux colosses aux pieds d'argile.

#### IV

*Les musulmans tiennent pour un crime de reproduire les traits humains. Dans tous les pays du monde l'enfantillage est maître et l'on nomme scandale l'infraction publique aux lois qu'il a forgées. Les religions n'ont presque rien en pareille détestation que le scandale. Il a été longtemps mortel à coup sûr, aujourd'hui encore il l'est parfois et toujours au moins puni. Mais le scandale est rarement pur : il faut distinguer ses mobiles.*

*Se trompant sur l'instinct qui les portait à ce déni patent de forces redoutées, les hommes qui eurent recours à lui cherchèrent à le justifier dans sa fin.*

*Il y eut le scandale politique : pour faire respecter les lois, Burtus fait exécuter ses fils coupables. Pauvre bougre.*

*Il y eut le scandale moral : Jésus et la femme adultère. Ça n'est pas encore ça.*

*Wilde aussi avec ses bagues. Ça n'est pas encore ça.*

*Il y eut le scandale social : Gracchus Babœuf et le bolchevisme. Respectable, mais un peu court.*

*Il y eut le scandale militaire : la guerre de 1914, sans commentaire.*

*Il y eut le scandale commercial : Rochette, Jean Galmot.*

*Il y eut le scandale anarchiste : l'affaire Bonnot (c'est un peu mieux).*

*Mais, jeunes gens, regardez plus loin que le bout de votre nez.*

*Quand assis dans leurs cinémas ou leurs cafés, vous sentez autour de vous le grouillement de vos contemporains ineptes, qu'est-ce soudain qui fait que vous*

*ricarez et que vous marchez brutalement sur le pied de votre voisin ?*

*Morate, commerce, amour ?*

*Et ta colère, tu sais bien, la colère qui prend feu sans raison quand il ne fait ni beau ni laid, qui tient son homme tout un jour : il casserait les vitres, il jouerait de la trompette, il enlèverait son pantalon.*

*Amour, potitique ou morale ?*

*Ou comme le croit M. Gustave Lanson — ils ont pissé partout — serait ce le désir de se faire remarquer ? Un peu simple.*

## **Le scandale pour le scandale**

*Est-ce pour procréer que vous faites l'amour ? ou pour gagner de l'argent ? ou par ambition ? ou par défi ? ou par lâcheté ? ou par habitude ? ou par esprit d'imitation ? Cachez-vous, alcôves intéressées, turf de Bourse immonde des exaltations humaines :*

## **L'amour pour l'amour ?**

*Je n'ai jamais cherché autre chose que le scandale et je l'ai cherché pour lui-même. Soyez heureux, petits esprits. La voici la belle arme, elle sort de chez Gastinne-Renette, qui vous permettra de m'abattre au tournant : il cherche le scandale pour le scandale, tout s'explique. Allez-y du mépris, mes mignons ; partez, je vous prie, de mon néant intellectuel. La littérature, la poésie, l'art si je les défends un peu contre Dada, vieux monstre légendaire, ce n'est pas par culte de ces saint-sulpiceries délirantes — mais je ne vois pas de raison d'abandonner un moyen commode de provoquer le scandale, ma pâture. Tout au monde, Dada, la guerre, la peinture, les femmes*

mes amis, les journaux quotidiens et les hebdomadaires, la hideur et la beauté, le crime, Edith Cavell, Arthur Rimbaud, la petite fille coupée en morceaux, le marquis de Sade, Jacques Vaché, l'armée (JE FAIS APPEL AUX JEUNES GENS : QU'ILS DÉSERTEENT EN MASSE), Paris pendant la guerre de Bartholomé, qui tient un phallus dans sa main, l'ignare Pasteur, le médiocre Banville, Renan le masturbateur, et les autres oiseaux de passage : Poincaré, le Docteur Vaillant, M<sup>me</sup> Steinmann, LES GÉNÉRAUX, les danseuses de music-hall, la duchesse d'Uzès (il n'y a pas de nom plus vulgaire à prononcer), Hugo Stinnes, et quelqu'un que je ne peux pas nommer sans pâlir, malgré cette distance qui nous sépare comme une héroïne de théâtre avec des ondes hertziennes dans les cheveux — ET JE VOUS DÉFENDS DE RIRE — une certaine facilité que j'ai d'écrire, et — par exemple — le sacrement de la communion et le fait de ne pas porter de bretelles n'a jamais été pour moi que l'occasion du scandale. Belle occasion aux yeux tendres, un pied à roulette, je t'ai toujours saisie par les cheveux au théâtre, au bordel ou dans le sein de ma famille, belle occasion parée des charmes du plaisir ; je t'ai toujours reconnue au bas de ces réverbères intellectuels qui brillent dans le siècle nocturne au début duquel nous promenons nos corps ardents, avec des lèvres de défi et un peu de dynamite dans le gousset.

## **Le scandale pour le scandale**

Voilà la dernière formule qu'il va falloir, jeunes buses, que vous récitez à vos examinateurs podagres, quand vous en aurez fini avec les dates des défaites françaises de Jules César au Maréchal von Hindenburg.

Voilà la tête des chapitre qu'il faut ajouter — pour

*être COMPLETS — à vos manuels littéraires, professeurs épris d'idéal et d'impartialité.*

*Législateurs, voilà le nouveau délit à punir, le nouveau délit qui va peupler vos prisons. O JURY, NOUS SOMMES LO IN DES CRIMES PASSIONNELS*

## V

La parole n'a pas été donnée à l'homme : il l'a prise. Un usage médiocre de cette conquête et la naissance d'une manie morale, la littérature, seraient pour lasser à tout jamais du Monsieur et de son tempérament un spectateur désintéressé, si peu qu'il me ressemblât. Écrire rappelle les détournements de mineurs : il n'y a pas une idée qui soit à maturité au moment qu'on la fixe. Par le signe magique de l'encre, je limite ma pensée dans ses conséquences. Il n'y a plus grand'chance qu'elle se dépasse, qu'elle s'oublie. Il devrait être interdit de planter ainsi des bornes kilométriques sur les routes : les arpenteurs ont une maigre notion de l'infini. Circonscrire l'infini, voilà l'absurde propos de l'homme, et pourquoi il ne s'entient plus aux gestes purs de la séduction. La Babel des bibliothèques s'élève lentement sur l'horizon qu'elle croit grignoter ; mais d'où l'Adam stupide accroupi au milieu de ses femelles la regarde en 1923, elle paraît vraiment obscurcir le ciel. Il suffira de se lever, de s'étirer à peine, et le mirage s'évanouira. Quelqu'un va-t-il prendre enfin la défense de l'infini ?

## \*

A quoi se résume la vie d'un homme, et ce Bien mérité de la Patrie sous des formes diverses qui fait, après coup, l'objet de son ambition et l'orgueil de ses

cients, paraît indigne d'une crise de mélancolie. Il ne s'agit pas de ce spleen, gloire de tout un siècle. Une espèce de passe-droit donne au seuil du vingtième un singulier avantage à ceux que la plus vulgaire observation avait jusqu'alors traités par le mépris. Pour l'évidente inutilité de toute l'activité artistique, les artistes semblèrent tout d'un coup capables de résister à l'examen et au pourquoi que leurs jeux posent. Mais les tragédies de Racine ou les rapports d'un sous-chef de bureau, toute l'ironie que je ne manquerais pas d'exercer contre les consciences professionnelles, et cette duperie des devoirs accomplis ne m'expliqueront pas quel motif obscur, comme parler dans le noir pour se donner du courage, pousse un homme, un homme entendez-vous ? à ce tels dénis de soi-même, à une telle résignation. Choisir suppose, j'en suis fâché, une bouche en cul de poule. Accepter de n'être au mieux que l'auteur de *Phèdre* m'échappe : et j'ai bien peur que l'acceptation fût pire, et d'un sort moindre que celui de ce pauvre bougre, qui a battu un record par hasard. L'escroquerie verbale, l'agitation des idées au fond d'un baquet sans issue, laissent à la merci du joueur suivant les mots qu'il troublera du bout de sa baguette à faire des nuages. Aucune aventure littéraire n'est définitive, aucun littérateur ne pourra jamais rendre quelque chose impossible. L'habileté artistique apparaît comme une mascarade qui compromet toute la dignité humaine. Y a-t-il une idée qui vaille qu'on s'y arrête ? La pensée de Pascal ou de Platon, je refuse de lui reconnaître une valeur plus grande en elle-même qu'à la pensée de M. Perrichon. Elle ne vaut que parce qu'elle unit deux pensées lointaines comme l'anneau intermédiaire d'une chaîne ininterrompue. Jugez après cela de la prétention d'un Nietzsche, s'il écrit. Platon est une gifle à Socrate. Il me plaît qu'un pauvre homme ait dû apprendre par cœur les poèmes de Germain Nouveau, pour que ceux-ci nous parvinssent. Tout

au plus Humilis écrivait-il ses alexandrins en hélice autour des réverbères, à la craie. Je voudrais que tout ce qui me passe par la tête y durât si peu, que moi-même je ne retrouve jamais la mémoire de ma pensée. Que toute démarche de mon esprit soit un pas, et non une trace.

\*

Vous êtes écrivain, m'a-t-on dit — pour me limiter sans doute. Personne ne songe pourtant à me traiter de Peau Rouge, moi qui pendant trois mois, vers ma dixième année, sur les dunes d'Erquy, me suis pris pour le Grand Chef des Aucas. Enfin, vous écrivez. J'ai cherché, j'en conviens, comme d'autres dans l'opium, dans de petites histoires que j'inventais, l'illusion d'une puissance infinie sur le monde. Les événements se pliaient à mon gré. Je retouchais le Bon Dieu, je lui mettais des moustaches. J'ai même décrit des paysages par plaisir. J'ai aussi décrit des phrases, quand on croyait que je les écrivais. Ainsi j'appuyais de gaité de cœur sur des boutons mortels pour des mandarins intellectuels. Parfois j'étais comme un enfant lâché dans une machinerie : j'abaissais des manettes, pour voir. Il arrivait que cela fit une grande ombre, ou des étincelles terribles. Un certain temps je restai à la merci de ces surprises. Comme le voyageur est à la merci des monuments et des sites : un beau jour cet étonnement-là, il le trouve à son tour imbécile. Voyagez encore, mes chers amis, si le cœur vous en dit. Mais moi, n'y pensons plus. Je sais, comprenez-vous, le secret des plus belles aventures. L'enivrement, le perdre-pied de toute l'atmosphère romanesque, quand tous les clous de sa barque arrachés, le Marin des nuits orientales demeure au pied du monstre aimanté, ou la fleur de lys seulement apparaît à l'épaule de Milady de Winter, je n'ai pas besoin de ce détour pour les trouver. Le va-tout aujourd'hui



est entre mes dents, qui peuvent, si je les serre, couper ma langue avec facilité. Je suis à cette extrême pointe de moi-même, à tous les destins que les hasards des phrases prêtent aux héros de l'imagination. J'ai cessé de vivre par procuration. Il faut s'en convaincre.

\*

Rien, ni mes idées surtout, ne me permet de préjuger de mes actions lointaines. Je vois que si l'on entre dans tout ce que j'ai dit, l'on me presse de conclure. Et que se taire semble ici une conclusion qui s'impose au moins, si les uns reculent devant elle, la prenant pour la mort, tandis que les autres y trouvent avec aisance une satisfaction morale, pareille à la délectation du beau vers. Ni sacrifice, ni drame : ni fleurs, ni couronnes. L'important est de penser une minute qu'on n'écrira plus. Il ne s'agit pas de serment sur une tombe ou sur un principe, personne n'est jamais lié par une parole donnée, et du coup perdue. L'avenir aujourd'hui n'est plus obscur que jamais. Je ne songe point à l'accorder à mon passé, je ne songe qu'à cette minute qui me brûle. Je sais à tout instant ce qui meurt, et je ne crois pas que quelque chose un jour renaisse. Je ne me propose rien : ni, comme le voudrait ceux qui me suivent avec un œil de collectionneur, quelque œuvre complète dans le genre de la Comédie Humaine ; ni, comme le demandent ceux qui me touchent avec des doigts de naturalistes, une destinée héroïque, exemplaire. Je ne serai pour personne une excuse, pour personne un exemple. Si j'ai laissé derrière moi quelques tertres sans croix, ce n'est pas le respect de mes idées mortes qui m'y aura incité. J'ai répugné simplement à ce geste des chiens, qui couvrent de sable leurs déjections.

## VI

Il n'y a pas un mot péjoratif dans mon vocabulaire. Un mot ne constitue pas un jugement. C'est d'une voix renonçante, et flatteuse au fond, que je me suis généralement entendu dire *crapule*. Je pense qu'il en va de même dans la lexicologie idéale : *traître* suppose un trou de souffleur et des concierges dans l'ombre. Il faut comprendre qu'ainsi jamais un mot pour moi ne fait tableau à lui tout seul, mais lié à une multitude de pensées, de sons informes, de calembours, de cris, d'images, d'animaux, de caresses, de magasins, de journaux illustrés, tout un capharnaüm sensible, duquel je refuse de faire une seule fois abstraction. Ainsi les bords d'un mot s'estompent, et l'idée même de la *clarté* telle qu'on l'entend en France, avec un petit air de contentement national, devient pour qui en use, d'une obscurité sans pareille. Cette impuissance acquise d'*abstraire*, j'accepte qu'elle qualifie le romantisme ; qu'elle explique à ceux que mes goûts inquiètent, que j'aime Victor Hugo, Emile Zola et Henry Bataille ; elle marque un état qui n'est pas seulement le mien, mais celui d'une génération. Elle s'oppose vivement à tout ce qui fut la religion de mes aînés. En son nom je m'exalte pour tout ce que le bon goût d'aujourd'hui qui se croit très différent du bon goût d'hier méprise et ravale. L'inexplicable existe, encore que les snobs en aient dit. Je suis et je resterai contre les partisans de la sottise et ceux de l'intelligence, du parti du mystère et de l'injustifiable.

Voilà comment nous avons imaginé, un jour que nous étions quatre ou cinq chez André Breton, par écœurement, peut-être, de tant de crétins qui croient bien *cette fois* tenir le bon bout, qu'au mouvement Dada (1918-1921) venait de succéder un état d'esprit abso-

lument nouveau que nous nous plaisions à nommer le mouvement flou. Expression illusoire et pour moi mercvillusc. Elle rend compte d'un monde et ne sera jamais dans le domaine public. Ainsi dans les coulisses se courent les étapes véritables d'une course intellectuelle : ce n'est pas à Austerlitz que Napoléon joue sa partie, mais dans un bourg anonyme pour l'histoire, un peu plus loin (on ne me fera pas rougir à avouer mes hyperboles, pensée, course, Napoléon, l'histoire, je).

L'occasion est trop belle, que quelqu'un ne s'en empare pour me demander *alors* ce que signifie une préface pour cet amateur d'ombres que je prétends être. Je fais ici l'apologie du flou, et non celle du compromis. Il s'agit de rendre impraticables plusieurs portes de sortie. J'ai rencontré trop souvent de ces esprits qui n'éprouvaient pour moi qu'un goût sentimental. L'aveu pur et simple de ce que je suis leur eût semblé impossible. Il fallait me travestir à toute force pour excuser une passion honteuse. C'est par ce détour, qui rappelle les mensonges *pieux*, que les timides acclimatent dans leurs petites serres toutes les révoltes et tous les crimes du grand air. On met une feuille de vigne à Ravachol : et tout de suite l'anarchiste le moins réductible prend tournure de premier communiant. Ceci commente suffisamment mon aventure avec *La Nouvelle Revue Française*, pauvre patronage de banlieue, où l'on joue dans des maillots qui font des plis aux poignets et aux chevilles une Passion sans couronne d'épines à l'usage des enfants de Marie. Je connais ce tour, je vous dis : ne me l'a-t-on pas cent fois répété qu'il était dans la tradition d'être contre la tradition, par exemple ? Je m'en moque. Je prends mes sûretés. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me sais un tenant du désordre. Je veux bien encourir une aggravation de peine par la récidive, et je recopie aujourd'hui, sain de corps et d'esprit, ce petit placard qui parut dans *Littérature* au mois de Mars 1921,

## VII

### **A bas le clair génie français**

Si j'étais seul avec moi-même ça tournerait mal... Je m'arrête là : « Mal, qu'entends-tu par mal ? vilain criquet ». Eh bien je dis mal, je dis progrès et d'autres abstractions sans honte, parce que (pourquoi parce que... gros bœuf) ces sottises patentées ne me paraissent pas plus sottes que le ciel, autre abstraction les automobiles et les noms propres, sottises sans étiquette que vous solderez bien un jour ou l'autre, mes petits enfants. Le prix de l'intelligence... j'allais dire que si l'on ne me distrait pas continuellement avec l'univers, je réglerais une bonne fois son affaire au monde. Depuis ma naissance, les pouvoirs publics qui se doutent bien de quelque chose m'invitent constamment sur le terrain de l'utile et l'agréable : la bergerie des éventails. Liberté de ne pas chercher le bonheur, votre plaisir, Messieurs Dames. Anus aux raisonnables, vous croyez avoir tout dit. Vos définitions enceintes claquent en donnant le jour à de ridicules asticots. « Le silence éternel des espaces infinis » expliquez ça comme vous pourrez, je me flatte d'y échouer sans cesse : que de telles formules germent aux jachères de nos cervelles, voilà qui reconforte et qui abat. L'utile et l'agréable, mes jolis mirlitons. « Le silence éternel »... on vous y reprendra toutes les fois. On donne généralement en exemple les découvertes scientifiques : la crainte de hâter la fin du monde n'arrête jamais les savants aux sens parfaits. Voilà le délire d'interprétation des hommes, voilà

la fièvre mentale dont les petites oscillations sont isochrones pour tous les cœurs humains et les végétaux supérieurs. Voilà la roue folle de votre génie, mes compères, voilà le cataclysme et l'homme normal, perche à houblon perdue dans un dock maritime et fière de l'adaptation de ses organes à leur milieu. Tôt ou tard ce sera la faillite de l'intelligence, ce bien commun, pauvreté de l'esprit. Il n'y a que ma sottise qui m'appartienne, et j'y tiens. Cette grandeur qu'on admire (Alexandre, Casanova, Jacques Vaché) n'est qu'une manière de faire bon marché d'une certaine stupidité native. A quoi ne m'engageriez-vous pas si vous contreveniez devant moi à la déclaration des droits de l'homme et du citoyen ? Je m'en vante. Injuriez Marat, ainsi, et vous allez voir. Culture des réflexes rouges et des colères à jamais injustifiables. Par là j'échappe au jugement, toujours téméraire. Le corps de Charles le Téméraire, nu dans les plaines de la défaite, ne conservait de sa splendeur passée qu'un diamant à l'annulaire, qu'un rôdeur arracha. Incomparable éclat, au delà du raisonnement le plus sûr, de la faiblesse retrouvée. Ma bêtise triomphante, je la promène n'importe où, elle n'est jamais déplacée. Qu'elle rencontre M. Renan sur le boulevard, et que pourra ce penseur contre son rire sans écho ? Que puis-je contre moi à cet instant de moi-même ? L'utile et l'agréable ? disiez-vous. Puérils et beaux tatouages de la bêche à penser, nos habitudes cycliques nous font toujours repasser par les mêmes minima (je me lis au ménisque inférieur). Ici poussent les lichens déchirés et sans racine, ici les fleurs monstrueuses de la crédulité. La cheville *n'pas* au milieu d'une phrase dément l'orateur et le dénonce. J'ai, comme tout le monde, mes petites portes sur l'infini, mes hésitations, mes scrupules. Douce et merveilleuse ineptie où s'endort, avec un parapluie dans les bras, l'idole de marbre veiné, attribuée à Praxitèle. L'utile et l'agréable : la France et son cortège, les roses

pompons du goût. N'exagérons rien : cette vérole du monde n'atteint plus ses 40 millions d'habitants.

## VIII

On ne manquera pas de dire qu'il y a quelque disproportion entre cette préface et le livre qui la suit.

Je m'en moque.

## TABLE

AVANT-LIRE .....	9
Quelle âme divine .....	37
La demoiselle aux principes .....	47
Madame à sa tour monte .....	55
Lorsque tout est fini .....	69
Les Paramètres .....	85
L'Extra .....	99
Asphyxies .....	113
L'armoire à glace un beau soir .....	119
Au pied du mur .....	145
Paris la nuit .....	195
Le Grand Tore .....	215
La Femme française .....	223
PRÉFACE à l'édition de 1924 .....	263





## DU MÊME AUTEUR

### Poèmes

- FEU DE JOIE (*Au Sans pareil*).
- LE MOUVEMENT PERPÉTUEL (*N.R.F.*).
- LA GRANDE GAÏTÉ (*N.R.F.*).
- VOYAGEUR (*The Hours Press*).
- PERSÉCUTÉ PERSÉCUTEUR (*Éditions Surréalistes*).
- HOURRA L'OURAL (*Denoël*).
- LE CRÈVE-CŒUR (*N.R.F. — Conolly, Londres*).
- CANTIQUE À ELSA (*Fontaine, Alger*).
- LES YEUX D'ELSA (*Cahiers du Rhône, Neuchâtel — Conolly Seghers*).
- BROCÉLIANDE (*Cahiers du Rhône*).
- LE MUSÉE GRÉVIN (*Bibliothèque Française — Éditions de Minuit — Fontaine — La Porte d'Ivoire, E.F.R.*).
- EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE (*Ides et Calendes*).
- NEUF CHANSONS INTERDITES (*Bibliothèque Française*).
- FRANCE, ÉCOUTE (*Fontaine*).
- JE TE SALUE, MA FRANCE (*F.T.P. du Lot*).
- CONTRIBUTION AU CERCLE DE GABRIEL PÉRI (*Comité National des Écrivains*).
- LA DIANE FRANÇAISE (*Bibliothèque Française — Seghers*).
- EN ÉTRANGE PAYS DANS MON PAYS LUI-MÊME (*Éditions du Rocher — Seghers*).
- LE NOUVEAU CRÈVE-CŒUR (*N.R.F.*).
- LES YEUX ET LA MÉMOIRE (*N.R.F.*).
- MES CARAVANES (*Seghers*).
- LE ROMAN INACHEVÉ (*N.R.F.*).
- LES POÈTES (*N.R.F.*).
- LE FOU D'ELSA (*N.R.F.*).
- LE VOYAGE DE HOLLANDE (*Seghers*).

IL NE M'EST PARIS QUE D'ELSA (*Robert Laffont*).  
LE VOYAGE DE HOLLANDE ET AUTRES POÈMES  
(*Seghers*).  
ÉLÉGIE À PABLO NERUDA (*N.R.F.*).  
LES CHAMBRES (*E.F.R.*).  
LES ADIEUX (*Messidor*).

*Proses*

ANICET OU LE PANORAMA, roman (*N.R.F.*).  
LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE (*N.R.F.*).  
LES PLAISIRS DE LA CAPITALE (*Berlin*).  
LE LIBERTINAGE (*N.R.F.*).  
LE PAYSAN DE PARIS (*N.R.F.*).  
UNE VAGUE DE RÊVES (*Hors commerce*).  
LA PEINTURE AU DÉFI (*Galerie Gamans*).  
TRAITÉ DU STYLE (*N.R.F.*).  
POUR UN RÉALISME SOCIALISTE (*Denoël*).  
MATISSE EN FRANCE (*Fabiant*).  
LE CRIME CONTRE L'ESPRIT PAR LE TÉMOIN DES MARTYRS  
(*Presses de « Libération » — Bibliothèque Française — Éditions de Minuit*).  
LES MARTYRS (Le crime contre l'esprit) (*Suisse*).  
SERVITUDE ET GRANDEUR DES FRANÇAIS (*E.F.R.*).  
SAINT-PAUL ROUX OU L'ESPOIR (*Seghers*).  
L'HOMME COMMUNISTE, I et II (*N.R.F.*).  
LA CULTURE ET LES HOMMES (*Éditions Sociales*).  
CHRONIQUES DU BEL CANTO (*Skira*).  
LA LUMIÈRE ET LA PAIX (*Lettres Françaises*).  
LES EGMONT D'AUJOURD'HUI S'APPELLENT ANDRÉ STAL  
(*Lettres Françaises*).  
LA « VRAIE LIBERTÉ DE LA CULTURE » : réduire notre train de  
mort pour accroître notre train de vie (*Lettres Françaises*).

L'EXEMPLE DE COURBET (*Cercle d'Art*).  
LE NEVEU DE M. DUVAL, *suivi d'une lettre d'icelui à l'auteur de ce livre* (E.F.R.).  
LA LUMIÈRE DE STENDHAL (*Denoël*).  
JOURNAL D'UNE POÉSIE NATIONALE (*Henneuse*).  
LITTÉRATURES SOVIÉTIQUES (*Denoël*).  
J'ABATS MON JEU (E.F.R.)  
IL FAUT APPELER LES CHOSES PAR LEUR NOM (*Parti Communiste Français*).  
L'UN NE VA PAS SANS L'AUTRE (*Henneuse*).  
LA SEMAINE SAINTE, roman (N.R.F.).  
ENTRETIENS AVEC FRANCIS CRÉMIEUX (N.R.F.).  
LA MISE À MORT (N.R.F.).  
LES COLLAGES (*Hermann*).  
BLANCHE OU L'OUBLI, roman (N.R.F.).  
JE N'AI JAMAIS APPRIS À ÉCRIRE OU LES INCIPIT (*Skira*).  
HENRI MATISSE, roman (N.R.F.).  
THÉÂTRE / ROMAN (N.R.F.).  
LE MENTIR-VRAI (N.R.F.).  
ÉCRITS SUR L'ART MODERNE (*Flammarion*).  
LA DÉFENSE DE L'INFINI *suivi de* LES AVENTURES DE JEAN FOUTRE LA BITE (N.R.F.).  
POUR EXPLIQUER CE QUE J'ÉTAIS (N.R.F.).

#### *Romans*

### LE MONDE RÉEL

LES CLOCHES DE BÂLE (*Denoël*).  
LES BEAUX QUARTIERS (*Denoël*).  
LES VOYAGEURS DE L'IMPÉRIALE (N.R.F.).  
AURÉLIEN (N.R.F.).

LES COMMUNISTES (*E.F.R.*).

- I. Février-septembre 1939.
- II. Septembre-novembre 1939.
- III. Novembre 1939-mars 1940.
- IV. Mars-mai 1940.
- V. Mai 1940.
- VI. Mai-juin 1940.

*En collaboration avec Jean Cocteau*

ENTRETIENS SUR LE MUSÉE DE DRESDE (*Cercle d'Art*).

Axée sur les constructions de l'imagination, cette collection vous invite à découvrir les textes les plus originaux des littératures romanesques française et étrangères.

*Dernières parutions*

157. Truman Capote : *Les domaines hantés.*
158. Franz Kafka : *Préparatifs de noce à la campagne.*
159. Daniel Boulanger : *La rose et le reflet.*
160. T. F. Powys : *Le bon vin de M. Weston.*
161. Junichirô Tanizaki : *Le goût des orties.*
162. *En mouchant la chandelle (Nouvelles chinoises des Ming).*
163. Cesare Pavese : *La lune et les feux, précédé de La plage.*
164. Henri Michaux : *Un barbare en Asie.*
165. René Daumal : *La Grande Beuverie.*
166. Hector Bianciotti : *L'amour n'est pas aimé.*
167. Elizabeth Bowen : *La maison à Paris.*
168. Marguerite Duras : *L'Amante anglaise.*
169. David Shahar : *Un voyage à Ur de Chaldée.*
170. Mircea Eliade : *Noces au paradis.*
171. Armand Robin : *Le temps qu'il fait.*
172. Ernst von Salomon : *La Ville.*
173. Jacques Audiberti : *Le maître de Milan.*
174. Shelby Foote : *L'enfant de la fièvre.*
175. Vladimir Nabokov : *Pnine.*
176. Georges Perros : *Papiers collés.*
177. Osamu Dazai : *Soleil couchant.*
178. William Golding : *Le Dieu scorpion.*

179. Pierre Klossowski : *Le Baphomet*.
180. A. C. Swinburne : *Lesbia Brandon*.
181. Henri Thomas : *Le promontoire*.
182. Jean Rhys : *Rive gauche*.
183. Joseph Roth : *Hôtel Savoy*.
184. Herman Melville : *Billy Budd, marin*, suivi de *Daniel Orme*.
185. Paul Morand : *Ouvert la nuit*.
186. James Hogg : *Confession du pécheur justifié*.
187. Claude Debussy : *Monsieur Croche* et autres écrits.
188. Jorge Luis Borges et Margarita Guerrero : *Le livre des êtres imaginaires*.
189. Ronald Firbank : *La Princesse artificielle*, suivi de *Mon piaffeur noir*.
190. Manuel Puig : *Le plus beau tango du monde*.
191. Philippe Beaussant : *L'archéologue*.
192. Sylvia Plath : *La cloche de détresse*.
193. Violette Leduc : *L'asphyxie*.
194. Jacques Stephen Alexis : *Romancero aux étoiles*.
195. Joseph Conrad : *Au bout du rouleau*.
196. William Goyen : *Précieuse porte*.
197. Edmond Jabès : *Le Livre des Questions*, I.
198. Joë Bousquet : *Lettres à Poisson d'Or*.
199. Eugène Dabit : *Petit-Louis*.
200. Franz Kafka : *Lettres à Milena*.
201. Pier Paolo Pasolini : *Le rêve d'une chose*.
202. Daniel Boulanger : *L'autre rive*.
203. Maurice Blanchot : *Le Très-Haut*.
204. Paul Bowles : *Après toi le déluge*.
205. Pierre Drieu la Rochelle : *Histoires déplaisantes*.
206. Vincent Van Gogh : *Lettres à son frère Théo*.
207. Thomas Bernhard : *Perturbation*.
208. Boris Pasternak : *Sauf-conduit*.
209. Giuseppe Bonaviri : *Le tailleur de la grand-rue*.
210. Jean-Loup Trassard : *Paroles de laine*.

211. Thomas Mann : *Lotte à Weimar.*
212. Pascal Quignard : *Les tablettes de buis d'Apronemia Avitia.*
213. Guillermo Cabrera Infante : *Trois tristes tigres.*
214. Edmond Jabès : *Le Livre des Questions, II.*
215. Georges Perec : *La disparition.*
216. Michel Chaillou : *Le sentiment géographique.*
217. Michel Leiris : *Le ruban au cou d'Olympia.*
218. Danilo Kiš : *Le cirque de famille.*
219. Princesse Marthe Bibesco : *Au bal avec Marcel Proust.*
220. Harry Mathews : *Conversions.*
221. Georges Perros : *Papiers collés, II.*
222. Daniel Boulanger : *Le chant du coq.*
223. David Shahar : *Le jour de la comtesse.*
224. Camilo José Cela : *La ruche.*
225. J. M. G. Le Clézio : *Le livre des fuites.*
226. Vassilis Vassilikos : *La plante.*
227. Philippe Sollers : *Drame.*
228. Guillaume Apollinaire : *Lettres à Lou.*
229. Hermann Broch : *Les sonnambules.*
230. Raymond Roussel : *Locus Solus.*
231. John Dos Passos : *Milieu de siècle.*
232. Elio Vittorini : *Conversation en Sicile.*
233. Edouard Glissant : *Le quatrième siècle.*
234. Thomas De Quincey : *Les confessions d'un mangeur d'opium anglais suivies de Suspiria de profundis et de La malle-poste anglaise.*
235. Eugène Dabit : *Faubourgs de Paris.*
236. Halldor Laxness : *Le Paradis retrouvé.*
237. André Pieyre de Mandiargues : *Le Musée noir.*
238. Arthur Rimbaud : *Lettres de la vie littéraire d'Arthur Rimbaud.*
239. Henry David Thoreau : *Walden ou La vie dans les bois.*
240. Paul Morand : *L'homme pressé.*
241. Ivan Bounine : *Le calice de la vie.*

242. Henri Michaux : *Ecuador (Journal de voyage)*.
243. André Breton : *Les pas perdus*.
244. Florence Delay : *L'insuccès de la fête*.
245. Pierre Klossowski : *La vocation suspendue*.
246. William Faulkner : *Descends, Moïse*.
247. Frederick Rolfe : *Don Tarquinio*.
248. Roger Vailland : *Beau Masque*.
249. Elias Canetti : *Auto-da-fé*.
250. Daniel Boulanger : *Mémoire de la ville*.
251. Julian Gloag : *Le tabernacle*.
252. Edmond Jabès : *Le Livre des Ressemblances*.
253. J. M. G. Le Clézio : *La fièvre*.
254. Peter Matthiessen : *Le léopard des neiges*.
255. Marquise Colombi : *Un mariage en province*.
256. Alexandre Vialatte : *Les fruits du Congo*.
257. Marie Susini : *Je m'appelle Anna Livia*.
258. Georges Bataille : *Le bleu du ciel*.
259. Valéry Larbaud : *Jaune bleu blanc*.
260. Michel Leiris : *Biffures (La règle du jeu, I)*.
261. Michel Leiris : *Fourbis (La règle du jeu, II)*.
262. Marcel Jouhandeau : *Le parricide imaginaire*.

*Ouvrage reproduit*

*par procédé photomécanique.*

*Impression S.E.P.C.*

*à Saint-Amand (Cher), 18 octobre 1991.*

*Dépôt légal : octobre 1991.*

*1<sup>er</sup> dépôt légal : octobre 1977.*

*Numéro d'imprimeur : 2409.*

ISBN 2-07-029774-8./Imprimé en France.

54627







TRENT UNIVERSITY



0 1164 0319349 7

# aragon le libertinage

"L'amour m'intéresse plus que la musique. Ce n'est pas assez dire : en un mot, tout le reste n'est que feuille morte."

Aragon

*Ce livre a paru pour la première fois en 1924.*



9 782070 297740



77-X

A29774

ISBN 2-07-029774-8